

offensive

TRIMESTRIEL D'OFFENSIVE LIBERTAIRE ET SOCIALE

N°16 • 3 EUROS • DÉCEMBRE 07



PUTAIN

DE SEXISME!

MATÉRIEL

Vous pouvez commander les autocollants 1 euro les 10 7 euros les 100 en nous écrivant à OLS, 21^{er}, rue Voltaire 75011 Paris chèque à l'ordre de Spipasso



CD

L'OLS vient d'éditer un Cd (en format MP3) regroupant 21h d'émission de radio. Il peut être écouté sur un ordinateur ou sur certains lecteurs. Prix : 5,5 euros (port compris), chèque à l'ordre de Spipasso à envoyer à OLS, 21^{er}, rue Voltaire, 75011 Paris

Offensive Libertaire et Sociale (OLS)

Offensive Libertaire et Sociale est née au cours de l'été 2003. Notre volonté est de participer à la construction d'une réelle offensive qui mette un terme au capitalisme et qui contribue à l'élaboration d'un autre futur sans rapports de domination ni d'exploitation. Nous militons pour une société fondée sur la solidarité, l'égalité sociale et la liberté. Six principes fondent l'OLS :

1. Indépendance
2. Fédéralisme
3. Assembléisme
4. Anti-autoritarisme
5. Rupture
6. Appui mutuel

L'OLS se situe comme un élément dans la constellation libertaire, apportant sa pierre au mouvement révolutionnaire. Elle est une structure parmi d'autres organisations, collectifs, comités existants à un moment donné. L'organisation n'est pas une fin en soi et ne doit pas primer sur les luttes et sur la réflexion. Nous refusons de nous impliquer en fonction de nos seuls intérêts organisationnels, de « passer » d'une lutte à l'autre au grés des modes. Même si nous apparaissions pour confronter, défendre ou faire partager nos valeurs, nos idées, nos pratiques, notamment au travers de notre journal et lors de certains événements politiques, nous refusons les logiques de représentation. Dans une société

fondée sur les apparences, le mouvement révolutionnaire ne doit pas succomber aux sirènes du spectacle.

Nous luttons plus particulièrement contre l'apartheid social, les dominations (sexisme, homophobie, exploitation économique...), pour la liberté de circulation et d'installation. Nous participons aux luttes contre la précarité et le développement de la misère, en essayant de proposer d'autres formes d'organisation sociale dans lesquelles le travail productif perdrait sa centralité.

Nous voulons construire une société réellement démocratique, si l'on définit la démocratie comme une forme d'organisation du pouvoir permettant de connaître et de maîtriser nos conditions d'existence. Il importe de réfléchir à de nouvelles organisations sociales qui permettent le partage des débats et des prises de décisions. Cela revient à briser l'autonomie du pouvoir. Il ne doit pas être accaparé par une minorité, mais demeurer au sein de la société : il doit être socialisé. Nous sommes partie prenante de l'unification des mouvements libertaires et de l'association avec toutes celles et ceux qui développent des pratiques anti-autoritaires et anti-capitalistes. Nous chercherons, au sein de cette constellation, à faire vivre « l'alternative ».

POUR CONTACTER L'OLS
OLS c/o Mille Bâbords,
61 rue Consolat, 13001 Marseille.
06 70 61 94 34 ols@no-log.org.
http://offensive.samizdat.net

LES GROUPES DE L'OLS

OLS Chapacans Marseille
c/o Mille Bâbords, 61 rue Consolat 13001 Marseille
06 70 61 94 34
chapacans@riseup.net

OLS Paris 21^{er}, rue Voltaire
75011 Paris
ols.paris@no-log.org

OLS Toulouse
ols@no-log.org

EN CONTACT

Var c/o Mille Bâbords
61 rue Consolat 13001 Marseille

Offensive sonore
émission de l'OLS
sur Radio Libertaire
89.4 Mhz (sur Paris)

En alternance avec l'émission anarcho-écolo La Grenouille noire, le vendredi tous les quinze jours de 21h à 22h30, OLS-Paris diffuse son émission consacrée aux luttes et interviews de militant-e-s et chercheur-se-s engagé-e-s sur les ondes de Radio Libertaire.

POUR COMMANDER LES ANCIENS NUMÉROS

3 euros (+ 0,5 euros) par exemplaire, chèque à l'ordre de Spipasso, avec vos coordonnées à envoyer à : OLS, c/o Mille Bâbords, 61 rue Consolat 13001 Marseille

OFFENSIVE N°1

• DOSSIER POUR UNE CRITIQUE RADICALE DE LA TÉLÉVISION

OFFENSIVE N°2

• DOSSIER LA GRÈVE À RÉINVENTER

OFFENSIVE N°3

• DOSSIER L'EMPRISE TECHNOLOGIQUE

OFFENSIVE N°5

• DOSSIER AU SERVICE DU PUBLIC

OFFENSIVE N°7

• DOSSIER GUERRES CONTRE-RÉVOLUTIONNAIRES

OFFENSIVE N°8

• DOSSIER LIBÉREZ LES ENFANTS !

OFFENSIVE N°9

• DOSSIER CULTURE DE CLASSE OU (IN)CULTURE DE MASSE



OFFENSIVE N°10

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER L'IMPÉRIALISME SCIENTIFIQUE



OFFENSIVE N°11

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER ON HAÏT LES CHAMPIONS



OFFENSIVE N°12

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER INTÉGRATION ENTRE MISE AU PAS ET APARTHEID SOCIAL



OFFENSIVE N°13

trimestriel | 52 p. | 5 euros

• DOSSIER RÉVOLUTIONNAIRE AUJOURD'HUI



OFFENSIVE N°14

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER L'HORREUR TOURISTIQUE



OFFENSIVE N°15

trimestriel | 44 p. | 3 euros

• DOSSIER AUTONOMIE, DÉMOCRATIE DIRECTE

Edité par Spipasso
Imprimeur IMB, 7 rue Résistance 14400 Bayeux

Directrice de publication
Caroline SECHAN

Commission paritaire
0406 P 11461

ISSN 1771-1037

Diffusion
Court-circuit
5, rue Saint-Sébastien,
75011 Paris,
01 43 55 69 59
contact@courcircuit-diffusion.com

Les articles font apparaître le féminin et le masculin. Si la langue est un instrument de domination et perpétue les stéréotypes sexistes, elle peut être un outil de déconstruction. Les personnes qui luttent contre le patriarcat ne peuvent se dispenser d'interroger la pseudo- « neutralité » de certains mots et la domination du masculin sur le féminin. Le langage rend la présence des femmes invisible. Féminiser les textes que nous produisons, c'est donner une visibilité à la moitié de l'humanité.

Sommaire

En bref ici 4-5

Analyses

Les mouvements sont faits pour instruire 6-7

La victime humanitaire et l'Occident salvateur 8-9

Le travail social, pour quoi faire? 10-11

Le futur triomphe, mais nous n'avons plus d'avenir 12

DOSSIER

Putain de sexisme!

À propos de quelques idées reçues 14-15

Approches et réalités de la prostitution 16-17

Un révélateur des rapports de genre 18-20

Le repos du guerrier 21

Libération de la sexualité ou conservatisme sexuel? 22-23

Le racolage publicitaire 24-25

Sans masque 26-27

Une histoire ancienne 28

La lutte ça paye? 29-31

Horizons
Ruée vers l'or vert 32-34

En bref ailleurs 35

Entretien
La Tyrannie
technologique 36-39

Contre-culture
Livres 40-41
Musique 42
Arts vivants-ciné 43

Dossier du
prochain numéro
d'**offensive**

Le commerce

à paraître
en février 2007

Prochaine coordination,
à Paris, le 19 janvier, pour
plus de renseignements
contacter le groupe Paris.

Édito

À MI-PARCOURS...

Alors que sort ce numéro 16, le vaste appel à soutien que nous avons lancé au début de l'été en est à mi-chemin. Petits rappels des faits: «Pour élargir notre lectorat, nous souhaitons qu'offensive soit disponible chez les marchands de journaux. Cela implique de multiplier le tirage par cinq et signifie une augmentation considérable des coûts de fabrication» avons nous écrit sur la carte postale de soutien que nous diffusons à cette occasion. Fonctionnant sans publicité ni subvention, nous comptons sur la solidarité de tous-tes afin de pouvoir assumer les premiers frais d'impression. L'objectif est donc de réunir la somme de 5000 euros. À l'heure où nous bouclons ces pages, nous avons déjà reçu la somme de 2345 euros. Profitons-en pour remercier ces premiers soutiens, en espérant qu'ils fassent des émules... l'optimisme est de rigueur dans pareil cas... mais il ne va pas falloir lever le pied si nous souhaitons pouvoir débiter cette diffusion en kiosque début 2008! Outre les témoignages de soutien que sont chacun de ces dons, nous pouvons aussi nous satisfaire, ces derniers mois, de l'augmentation considérable du nombre d'abonné-e-s. Car ne l'oublions pas l'objectif reste une meilleure diffusion de la revue. D'ores et déjà, cet afflux de demandes d'abonnement, nous a permis de tirer 20% d'exemplaires supplémentaires pour ce numéro 16. Et espérons que ce numéro, comme de nombreux autres, soit rapidement épuisé, signe que le travail que nous faisons intéresse.

Enfin, et ce afin de continuer dans le même élan, n'hésitez pas à nous commander des cartes postales pour les diffuser autour de vous, lors de manifestations, dans des lieux alternatifs... C'est en faisant connaître cet appel le plus largement possible que nous parviendrons à élargir notre diffusion.

abonnez-vous



Je m'abonne à **offensive** pour une durée d'un an (4 numéros) à partir du N° _____.

Abonnement (12 euros) Abonnement de soutien (25 euros)

Abonnement + abonnement d'un-e ami-e (20 euros)

Abonnement à vie (10 euros/trimestre)

(voir document demande de virement permanent à droite)

nom, prénom _____

adresse _____

mail _____

téléphone _____

Si vous abonnez aussi un-e ami-e veuillez indiquer ses coordonnées ci-dessous

nom, prénom _____

adresse _____

chèque à l'ordre de **Spipasso** à renvoyer à OLS, c/o Mille Bâbords, 61 rue Consolat 13001 Marseille

Offensive a besoin de votre soutien sur le long terme, cela peut s'effectuer en opérant à une

DEMANDE DE VIREMENT PERMANENT

Document à renvoyer à votre banque en y joignant votre RIB.

Je vous prie de bien vouloir effectuer de mon compte bancaire vers le compte de Spipasso (éditeur de la revue Offensive), un virement trimestriel de 10 euros, le _____ de chaque trimestre, et ce à compter du _____ 2007,

au profit de Spipasso,
Etablisst Guichet n° Compte Clé RIP
300041 00001 2884925U020 74

IBAN FR 96 30041 00001 2884925U020
BIC PSSTFRPPPAR

domicilié à
Chèques postaux de Paris
18, rue des favorites 75900 Paris Chèques

Fait le _____, à _____

Signature _____

Envoyez nous le bulletin d'abonnement avec vos coordonnées.

PROCÈS, AFFAIRE DE L'ANNEXE

PLUS DE DEUX ANS se sont écoulés depuis l'occupation d'une annexe du ministère de l'Éducation nationale. Nous étions près de deux cents et avons tous été arrêtés. Nous sommes restés jusqu'à quarante-huit heures en garde à vue. Après deux années d'instruction judiciaire, nous serons treize à comparaître devant le tribunal : jeudi 22 novembre pour les huit personnes mineures, lundi 10 décembre pour les cinq personnes majeures. Un préavis de grève sera déposé dans l'Éducation nationale pour ces dates.

<http://roland-veuillet.ouvaton.org/?Ce-n-est-pas-la-peur-qui-gouverne>

www.cetace.org/lyceens_temoignages.html

[info transmise par David Prévot, enseignant qui est mis en examen dans cette affaire.]

SI J'AVAIS SU J'Y SERAIS ALLÉ... !

LE 19 AVRIL 2005, des chômeurs-euses, des intermittent-e-s du spectacle, des retraité-e-s, etc., se sont invité-e-s au siège de la CFDT pour demander pour quelles raisons et au nom de quoi « les accords » les concernant avaient été signés.

Deux ans plus tard, deux manifestants sont mis en examen pour violation de domicile (Michel Roger, de la Compagnie Jolie Môme, et Ludovic Prieur, animateur du webmédia associatif et coopératif hns-info.net) à la demande de la direction nationale de la CFDT.

Qui a dit que la CFDT ne s'occupait pas des travailleurs-euses ? Une pétition est en ligne :

<http://www.cie-joliemome.org/petition/>

VIVE LE TRAVAIL LE DIMANCHE

LES SALARIÉ-E-S veulent travailler le dimanche. D'ailleurs, certain-e-s ont manifesté avec l'appui des patrons. Sauf qu'à regarder de plus près les revendications des salarié-e-s, on entend : « C'est anormal, je vais perdre 200 euros net de prime sur mon salaire », ou encore : « Je travaille tous les dimanches depuis 1976. Je gagne 1400 euros net. Si on ferme le dimanche, je ne toucherais plus que 1100 euros. Comment je fais avec un loyer de 700 euros et une famille à nourrir ? ». Mais alors, on ne comprend plus très bien, le problème est de travailler le dimanche ou de gagner plus ? La question n'est-elle pas plutôt de faire en sorte que Conforama, Ikéa et consorts donnent aux salarié-e-s un salaire décent ?

C'EST PAS DRONE !

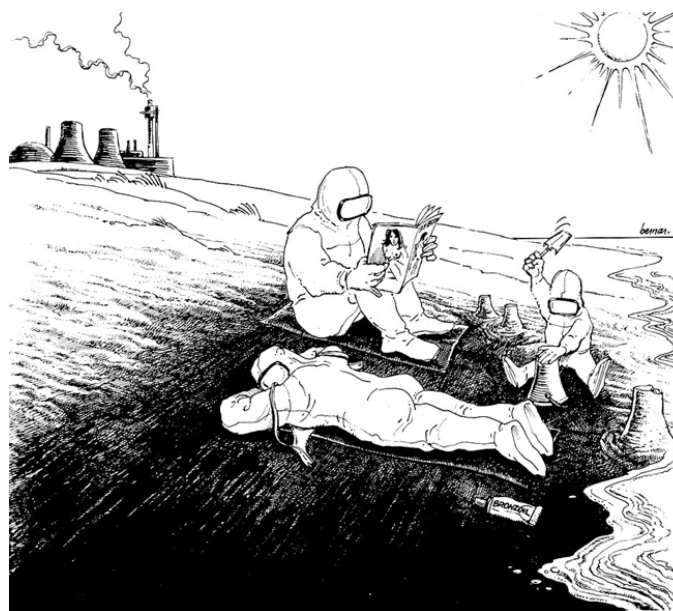
ON CROYAIT les drones réservés à la bande de Gaza...

Le gouvernement français envisage de les utiliser lors de manifestations et d'émeutes urbaines. À quand des tanks pour encadrer les mouvements sociaux ?

S'ABONNER EN LIGNE À OFFENSIVE, C'EST POSSIBLE VIA ATHELES.ORG !

DEPUIS LE MOIS d'octobre, il est possible de contracter en ligne un abonnement d'un an à Offensive, en vous rendant sur le site atheles.org/revueoffensive. Atheles.org regroupe exclusivement des indépendants (maisons d'éditions, médias alternatifs, maisons de productions) obstinément décidés à exister et à faire vivre leurs productions malgré tout. Le tarif reste identique : 12 euros / 4 numéros.

<http://atheles.org/revueoffensive/>



MOBILISATION ANTINUCLÉAIRE IMPORTANTE EN MAYENNE

ENVIRON 6 500 PERSONNES, selon les organisateur-trice-s, ont manifesté contre le réacteur de 3^e génération EPR et la ligne à très haute tension (THT), à Ernée. Des discours parfois divergents au sein de cette manifestation. Certains mettant par exemple en scène la destruction d'un pylône factice et d'autres appelant à la méfiance contre celles et ceux qui parlent de destruction matérielle. Beaucoup de discours portaient également sur le renouvelable et « la non nécessité économique du réacteur » (sic !), comme si l'économique n'était pas au cœur du mode de développement nucléocritique. Au niveau du CRAN et des compagnon-ne-s de la Coordination contre la société nucléaire, nous avons insisté sur le durcissement local de la situation et l'apparition des premiers gardes mobiles contre les mobilisations, avant-goût du bras de fer qui opposera la lutte à l'État nucléocratique.

À noter : des premières poursuites ont lieu contre les groupes de désobéissant-e-s qui avaient investi des pylônes cet été.

Pour lire le tract du CRAN et avoir des informations plus récentes : www.anartoka.com/cran/ | Cran@no-log.org

NON AU CONSENSUS SPORTIF !

L'IDÉE DU BOYCOTT DES JO de Pékin 2008 est parfois évoquée mais peu agissent pour le rendre effectif. Nous fûmes une petite centaine de personnes à manifester devant l'ambassade de Chine le 29 septembre dernier. Voici des extraits d'un tract-affiche de l'OLS-Paris qui a été diffusé courant septembre sur Paris :

« Devant les caméras et les micros des médias bourgeois, Laporte, l'entraîneur-ministre boursicotier, appelle à l'unité nationale derrière l'équipe de France de rugby. Tous les Français devraient se vêtir de bleu le jour du premier match de "nos" guerriers nationaux. [...] »

Les prises de position nationalistes (toujours opposées à la lutte des classes) des politiques et de syndicats nous rappellent les consensus qui règnent en temps de guerre. Une guerre économique militaire toujours au profit de la classe dominante. Enfin, le virilisme affiché des rugbymen cherche à nous imposer des normes corporelles et comportementales qui nous enferment dans un idéal de jeunesse et de performance. [...] Ces normes sont de plus en plus valorisées dans notre quotidien, au boulot, au détriment de notre santé physique et psychique ! Combien de travailleur-euse-s se « dopent », à l'instar du/de la sportif-ve, pour tenir les rythmes imposés par la cadence du cycle de production ?

Ce même consensus sportif, nous le réentendrons dans un an. Il s'agira alors d'encourager les athlètes qui participeront au Jeux olympiques de Pékin. L'appel à l'unité nationale reste toujours une arme au service de la classe dominante... »

Tract disponible en nous écrivant | infos sur le boycott des JO de Pékin 2008 : <http://cobop.free.fr>



NOUVEAU CATALOGUE QUILOMBO

LA NOUVELLE PARUTION du catalogue de la librairie Quilombo comporte 16 pages de plus que la précédente, soit 80 pages, et plus de 1000 références autour de la littérature engagée. Un objectif que s'était fixé la librairie à sa création en 2002 en souhaitant «présenter la sélection la plus exhaustive possible de littérature subversive francophone, comme le fait AK Press pour l'édition anglo-saxonne.» Cette nouvelle édition est l'occasion de présenter de nouvelles thématiques comme Mai 68,

le mouvement étudiant, la révolution allemande, le monde paysan, l'urbanisme, la psychiatrie, la psychologie, les résistances indiennes, les peuples autochtones, les théories marxistes, les questions LGBT, l'esclavage, la résistance, etc., et de compléter des catégories existantes comme l'éducation, l'immigration, la santé, et bien d'autres...

POUR L'OBTENIR : Quilombo, 23 rue voltaire, 75011 Paris | www.librairie-quilombo.org

STOP À LA CHASSE À L'IMMIGRÉ, RÉGULARISEZ MAINTENANT



«LE GOUVERNEMENT SARKOZY poursuit sa politique nationaliste destructrice et meurtrière, qui consiste aujourd'hui à aller terroriser les sans-papiers chez eux, comme il est demandé aux préfets dans une dernière circulaire qui recommande à la police d'effectuer des vérifications du domicile des sans-papiers, et de "solliciter le procureur de la République afin d'obtenir la coercition" en cas de "non déferrement" des personnes convoquées.

Cela consiste également à demander aux inspecteurs du travail de se substituer à la police pour contribuer à cette chasse, alors que ces derniers sont là pour protéger les employés quand ils sont victimes de l'exploitation face aux employeurs.

Le nouveau projet de loi Hortefeux, premier projet du ministère d'apartheid dit de l'Immigration et de l'Identité nationale, bafoue le droit de vivre en famille, et démantèle le droit d'asile...

Les conséquences de cette politique répressive, ce sont des drames humains: suicides dans les centres de rétention, tabassages à mort lors d'expulsions; un jeune enfant se trouve dans un état critique, il s'est jeté par la fenêtre lors d'une rafle à domicile, des sans-papiers perdent leur santé à vie, etc.

Nous continuons jour après jour à nous battre pour la régularisation de tous les sans-papiers.

Sans-papiers, sortez de la clandestinité et rejoignez la lutte !

Français, sortez de l'indifférence et solidarisez-vous !

Tract du 9^e Collectif des sans-papiers

gemecollectif.net / geme_collectif@no-log.org

AVEC SARKOZY, BERTRAND, BACHELOT, WOERTH : L'ASSURANCE MALADIE SOLIDAIRE NE PASSERA PAS L'HIVER !

«... LE GOUVERNEMENT a présenté lundi 24 septembre 2007 ses nouvelles mesures pour financer l'assurance maladie. Les dernières trouvailles de ce gouvernement antisocial pour démanteler l'assurance maladie solidaire concernent la mise en place de franchises médicales : 50 centimes d'euros par boîte de médicaments, 50 centimes d'euros par acte paramédical, 2 euros par transport sanitaire. L'ensemble de ces mesures étant limité à 50 euros par an et par personne. (...)

Les franchises médicales représentent une menace pour l'accès aux soins des personnes aux revenus les plus modestes, une remise en cause du tiers payant et une régression sociale qui remet en cause le principe fondateur de l'assurance maladie: chacun-e cotise suivant ses moyens et reçoit selon ses besoins.

En plus de vouloir faire payer les malades pour les malades, Nicolas Sarkozy et sa ministre de la Santé, Roselyne Bachelot, envisagent aussi de réduire les soins pris en charge à 100 % pour les malades en affection longue durée (ALD) en limitant l'exonération du ticket modérateur dont ils bénéficiaient pour l'instant.»

Extrait d'un tract d'Act-Up Toulouse

La 6^e campagne contre les jouets sexistes, organisée notamment par le Collectif contre le publisexisme, Mix-cité, les Panthères roses et le groupe CLAAASH de la FA, aura lieu en décembre. Au programme, débats et actions pour dénoncer l'éducation au sexisme à laquelle participent les cadeaux faits aux enfants, poupées pour les unes, armes factices pour les autres... Renseignements : contrelepublisexisme@samizdat.net

Réalisé en 1978, le film **La Voix de son maître** laisse la parole aux patrons, aussi surprenant que cela puisse paraître. Les deux réalisateurs, Gérard Mordillat et Nicolas Philibert, font le pari que le spectateur est à même d'avoir un regard critique sur ce discours. Ce film est marqué par le souffle de 68. On est surpris par l'obligation qu'ont les patrons de se justifier sur la hiérarchie, l'autogestion, le profit, etc.

Un DVD récemment édité. Blaq Out, 2007, 97'

L'OLS-Paris vient d'éditer un 4 pages de critique de l'écocapitalisme technicien qui se met actuellement en place. Du Grenelle de l'environnement à l'ONU. Il se compose d'un texte de base intitulé «Sauver la planète pour sauver le capital ?» et de trois textes plus spécifiques : «Un Grenelle pavé de bonnes intentions...», «Le train d'enfer de la marchandise...» et «Des leurres à gogo», sur la fuite en avant technologique. L'OLS Chapacans Marseille a diffusé, le 10 novembre lors de la manifestation contre ITER, une version remaniée de ce document. Les deux versions sont disponibles sous format papier ou électronique sur simple demande.

La solidarité pas encore interdite, comme on a pu le voir lorsque deux personnes qui s'étaient opposées à une expulsion dans un avion d'Air France qui n'ont pas été condamnées. On peut s'en réjouir, car un flic disait à la sortie de l'audience que «de plus en plus de personnes s'opposent aux expulsions dans les avions». À noter toutefois, le parquet a fait appel et d'autres procès sont en cours d'instruction...

On connaît **Reporters sans frontières**, on devrait aussi s'attarder sur les **Syndicalistes sans frontières emprisonné-e-s**, séquestré-e-s, tué-e-s... Victimes des intérêts financiers, 144 syndicalistes sont mort-e-s en 2006... des infos sur <http://syndicalistes-sans-frontieres.over-blog.com/>

L'observatoire des libertés publiques **Que fait la police ? fête ses dix ans**, vous pouvez retrouver son bulletin d'information anti-autoritaire et consulter les archives des cent premiers numéros sur <http://quefaitlapolice.samizdat.net/>

L'association **Tiens bon la pente** crée des espaces conviviaux d'échanges, de rencontres, mais aussi de discussions sur des thèmes variés. Elle réunit des habitants du quartier des pentes de la Croix-Rousse, à Lyon, qui n'ont pas envie de voir la popularité du quartier s'effacer face aux nouvelles politiques sécuritaires et d'aseptisation de la ville. tiensbonlapente@hotmail.com

Le bulletin d'information et d'alerte **Le Quotidien des sans-papiers** est destiné à être imprimé par tous ceux qui le souhaitent - en particulier dans les collectifs de sans-papiers, afin d'être diffusé sur l'ensemble du territoire. En téléchargement gratuit sur <http://quotidiensanspapiers.free.fr/>

IL Y A DANS LES MILIEUX RADICAUX UNE THÉORIE INCONSCIENTE SELON LAQUELLE UN MOUVEMENT LARGE N'EST PAS INTÉRESSANT, ET NOUS, MILITANT-E-S LIBERTAIRES N'Y SOMMES PAS À NOTRE PLACE. POURQUOI EST-CE SI IMPORTANT DE SE CONSIDÉRER TOUJOURS EN MARGE, D'ÊTRE FIER-E D'APPARTENIR À UNE MINORITÉ « ÉCLAIRÉE » ET DE S'Y COMPLAIRE ? UN MOUVEMENT SOCIAL SERA-T-IL TOUJOURS VU COMME UN ÉCHEC ?

Les mouvements sont faits pour instruire

LE CPE EST MORT, c'est la première fois depuis 1995 qu'un gouvernement flanche et cède ; l'espoir dans les luttes renaît et ce mouvement a été d'une « richesse » formidable. Si nous avons eu envie d'écrire, c'est avant tout pour répondre à des analyses de ce mouvement, mais surtout pour oser dire que ce mouvement a été porteur d'énormément de choses et qu'il a été éminemment politique.

L'intérêt n'est pas d'idéaliser les mouvements sociaux mais de reconnaître, que même s'ils sont imparfaits, ils permettent à des gens de construire ensemble une lutte politique. En tant que militants impliqués dans des luttes collectives, nous ne pouvons que relever et écrire l'importance de ces mouvements et leur caractère politique en revenant sur quelques poncifs que l'on a pu entendre.

LE MYTHE DE L'ÉTUDIANT-E LAMBDA VERSUS LE OU LA MILITANT-E ÉCLAIRÉ-E

Le mouvement anti-CPE a été un mouvement construit et réfléchi par ses « acteurs », organisé et assumé collectivement et nationalement. Il a permis à des milliers de gens

Les étudiant-e-s n'ont pas été des moutons-brebis suivistes et manipulés. Ce mouvement a sans cesse été pensé, organisé et questionné. C'est ce qui en a fait la force.

de se « politiser ». Les étudiants, dans leur grande majorité, n'avaient jamais vraiment « milité » ni même manifesté. Mais ils-elles ont pris la lutte en main et partout des milliers de gens se sont auto-organisé-e-s. L'affirmation qui consiste à dire que l'on se moque du CPE, que ce n'est qu'un contrat précaire de plus, que ça ne représente rien et que son abrogation n'a rien changé nous laisse perplexe... Pendant plus de deux mois, les facs et les lycées ont vécu la lutte sur le terrain, ils se sont réappropriés l'espace, ont fait leurs choix stratégiques. Une rupture s'est faite, des débats se sont organisés, les actions ont été réfléchies... Les étudiant-e-s n'ont pas été les moutons-brebis suivistes et manipulés que certain-e-s affirment avoir vu-e-s. Ce mouvement a été porteur d'objectifs et de désirs, il a sans cesse été pensé, organisé et questionné. C'est ce qui en a fait la force.

Pour avoir vécu la lutte sur une fac, je peux dire que c'est collectivement, avec les envies de chacun-e, qu'il s'est construit. Certains militants aguerris ont déserté les facs, dégoûtés de la mollesse ou de « la bêtise des étudiants », ou simplement parce que quelque chose se faisait ailleurs, en

marge. C'était une erreur, reproduisant la segmentation classique et tellement critiquable entre militant-e « éclairé-e » et « étudiant-e lambda ». Bien sûr, les mouvements sont imparfaits. Bien sûr, quand on est déjà investi sur des dizaines de luttes et qu'on est habitué-e à notre petit rythme et à des petits groupes de personnes, ce qui se passait sur les facs pouvait déconcerter...

Ainsi, à Censier, petite université au centre de Paris, une semaine après le début du blocage, l'AG vote majoritairement une motion de soutien aux CRS et aux manifestant-e-s blessé-e-s. Motion très surprenante et déconcertante pour les militant-e-s de longue date. Mais ce n'était pas suffisant pour désertier la lutte sur la fac pour agir au niveau local... Deux semaines après arrivent les événements de la Sorbonne, premières arrestations, et premières confrontations aux violences policières. L'AG de Censier se déclare « solidaire de tous les inculpé-e-s, dénonce la criminalisation des mouvements sociaux, et assume la confrontation physique et légitime avec les forces de l'ordre ». En quelques jours, les étudiant-e-s ont évolué. Ils-elles ont choisi leurs stratégies politiques quand ils-elles estimaient que c'était légitime. Le blocage des gares (à plus de 4 000 personnes à certains moments) a été assumé collectivement à un moment où, dans les AG, la question de la radicalité face à un gouvernement sourd s'est posée. Les acteur-trice-s anonymes de ce mouvement ont adopté leurs stratégies, ils-elles les ont réfléchies mais elles se sont surtout imposées d'elles-mêmes.

LE MYTHE DES TRÈS MÉCHANTS SYNDICATS MANIPULATEURS

Dans la littérature d'extrême gauche, l'échec du mouvement est toujours dû aux syndicats. Les accuser de toutes les dérives permet de ne jamais remettre en cause nos stratégies et agissements dans les luttes.

Les syndicats, tout comme les partis politiques, étaient dans le mouvement, agissaient sur les facs, manifestaient avec nous. Certes, ils sont tous pleins d'entourloupes, essayent de « manipuler » des AG, récupèrent les médias. Même le-la fameux-se « étudiant-e lambda » le sait... Et ils le seront toujours, même le jour de la révolution, nous ne pouvons pas passer notre temps à répéter les mêmes poncifs. Ce n'est pas le jour où les syndicats, les partis politiques ou autres regroupements seront morts, que nous serons plus fort-e-s... Voir des étudiant-e-s se dire « non syndiqué-e-s » et « non organisé-e-s » et se faire applaudir et, à l'inverse, voir des « syndiqué-e-s » ou des « organisé-e-s » se faire huer dans les AG est inquiétant. L'engagement sur le long terme est un aspect important de la perpétuité des luttes collectives, vecteur de transmission de la mémoire sociale et du savoir militant. La peur et le refus de

toute forme d'organisation collective, le culte de l'individu libre penseur, sans attache, sans obligation, sans organisation est un élément qui n'est en aucun cas à encenser...

«CPE C'EST NEUVEU! LES ÉMEUTES DE BANLIEUE, C'ÉTAIT MIEUX...»

Autre mot, autre mythe. Les émeutes de novembre 2005 des jeunes de banlieue s'opposeraient au mouvement anti-CPE mené par les étudiant-e-s gentil-le-s fil-le-s à papa. S'appuyant sur les agissements de dépouilleurs, lors d'une manif à Paris, on nous explique qu'ils-elles sont « Les Vrai-e-s Révolté-e-s ». Non, ce n'est pas une révolte de classe. Non les dépouilleur-se-s ne s'en prennent pas aux étudiant-e-s parce qu'ils-elles sont des fil-le-s de bourgeois-es. Ils-elles ne représentent pas les jeunes de banlieue, ils-elles sont une

À Censier, les étudiant-e-s et le personnel mobilisé-e-s, après s'être réapproprié la fac, ont décidé qu'il fallait proposer et soumettre des règles de vie collective. Nous avons donc décidé que nous ne fumerions pas dans la fac, par exemple. Pourtant, la majorité des personnes qui ont soumis cette proposition était des fumeurs-euses. Nous avons ensuite essuyé des critiques de toute part: « On n'était pas assez radical, on devait se moquer des règles », « si les gens veulent fumer, ils peuvent, c'est ça la liberté ». À la suite de cela, nous avons hérité d'un charmant surnom: « Censier est devenu le fort Alamo des bisounours... ».

Les mouvements ne sont pas faits pour mourir mais pour instruire... Ce n'est pas en cherchant sans cesse des points de rupture et de divergence que nous ferons avancer les lut-



minorité. Mais nous sommes toujours dans le culte de la culpabilisation: « C'est peut-être parce qu'on ne les a pas intégré-e-s dans les cortèges », ou peut-être « que notre lutte est sans sens pour eux-elles, il faut les comprendre, ils-elles se moquent du CPE ». À Censier, pour ne parler que de ce que l'on connaît, 70 % des étudiant-e-s venaient de la banlieue parisienne. Des villes telles que Montreuil ou Aubervilliers ont vu la moitié de leurs lycées mobilisés contre le CPE, se regrouper pour venir manifester, agir au niveau local (blocage de périphériques, blocage des interconnexions RATP-SNCF, blocage de carrefours). Les lycées de la banlieue parisienne se sont mobilisés, tout comme pendant la lutte de 2005 contre les réformes Fillon. La classe « jeune de banlieue » séparé du reste est un fantasme.

D'ailleurs, l'émeute, tout comme la casse, à force d'être sacralisée, amène à une fascination qui marque une absence totale de pensée politique. Pour certain-e-s, ce qui n'est pas assez violent ou qui est trop plan-plan ou trop organisé ne servirait à rien. On a entendu dire que les facs seulement bloquées (et pas occupées) étaient des facs sociales-démocrates, pas intéressantes. La confrontation avec l'administration n'est pas un passage obligé, le rapport de force peut s'opérer autrement. Pourquoi occuper les facs bloquées lorsque le rapport de force est suffisant pour se l'approprié comme cela? On ne juge pas un mouvement ni une lutte sur sa dose de radicalité, sur sa dose de violence.

tes sociales. Au contraire, luttons avec les populations en mouvement (qu'ils-elles soit étudiant-e-s, ouvrier-e-s ou profs...) pour élaborer ensemble une stratégie, formuler des désirs, car c'est de là que peut venir et être consolidé le projet d'une autre société. « La dynamique de ces gens qui se soucient de maîtriser la forme, le contenu, les objectifs et les conséquences de leurs actions sont une force de proposition pour une société autre et peuvent ouvrir à tous des perspectives annonciatrices d'un projet révolutionnaire. »¹ Le CPE est mort, pas la précarité. Nous en sommes fort heureusement conscient! Mais l'action menée pour arriver à l'abrogation de ce contrat, les formes d'auto-organisation qui en ont découlé, la durée de ce mouvement, les perspectives de luttes politiques sont autant d'éléments qui nous permettent de dire que cette mobilisation a été, osons le mot, une victoire... **Caro**

1. Lire « Le projet de société de société n'appartient pas qu'aux militants », article de Christine dans le numéro commun d'Offensive et de Courant alternatif, « Révolutionnaire aujourd'hui », février 2007.

Contre l'autonomie des universités

CERTAIN-E-S dénoncent entre autres la fin des diplômes nationaux, l'autonomie de gestion budgétaire et de recherche de ressources propres, la systématisation des dispositifs de préinscription et d'orientation active, le renforcement du pouvoir des présidents, le recrutement de contractuels précaires,... En novembre 2007 des facs sont bloquées mais dans la majorité des cas les hiérarchies sociales en place à l'université et dans le reste de la société ne sont que peu remises en cause.

analyse

LES DONS HUMANITAIRES POUR UNE CATASTROPHE SONT PROPORTIONNELS AUX NOMBRES DE LARMES SUSCITÉES PAR LA MÉDIATISATION DE CELLE-CI. LA DÉPOLITISATION DE CES QUESTIONS N'EST-ELLE PAS DANGEREUSE ?

La victime humanitaire et l'Occident salvateur

L'ESTHÉTIQUE HUMANITAIRE

Food Force, premier jeu vidéo humanitaire, développé depuis peu par le Programme alimentaire mondial des Nations unies, propose à ses jeunes joueurs-euses d'organiser l'aide alimentaire sur une île imaginaire en proie à la guerre civile et à la famine: localiser les populations affamées, leur larguer des sacs de riz par hélicoptère et les aider à développer leur agriculture sont quelques-unes des missions à résoudre pour devenir un-e humanitaire confirmé-e. Dans ce monde virtuel censé reproduire avec réalisme le travail des ONG sur le terrain, point de groupes armés et de marchands d'armes. Les populations secourues n'ont pas de visage, sinon celui de la misère, et les causes politiques de la famine sont occultées¹. À l'image d'un discours humanitariste qui n'a eu de cesse depuis son émergence de favoriser le registre des émotions au détriment de la compréhension intellectuelle.

Montrer, simplifier, objectiviser plutôt que donner à penser. Imposer un discours unique, celui du compassionnel. Le recours massif à l'image et la diffusion de plus en plus ciblée de campagnes de pub dans les médias de masse ont permis le développement d'une esthétique de la souffrance échaudée à partir de la victimisation de celles et ceux qu'elle prétend servir. Les photographies d'enfants décharnés aux yeux grand ouverts sont devenues, depuis leur apparition lors de la guerre du Biafra, un lieu commun. À tel point que les organisations humanitaires se livrent désormais une véritable guerre sur le terrain des représentations publicitaires pour

La relation offerte au spectateur-trice invite à la compassion plutôt qu'à la confrontation directe avec le réel, là où cette dernière risquerait fort de transformer les victimes désignées en enragé-e-s.

tenter de se distinguer aux yeux du public, perdu au milieu de cette surenchère médiatique. Pour autant, et malgré tous les efforts des agences de marketing, ces photographies continuent de se fondre en un langage unique. Les individu-e-s mis-es en scène y restent désespérément interchangeable. Soudanais-es aujourd'hui, ils pourraient tout aussi bien être somalien-ne-s ou rwandais-es s'il n'était de timides textes d'accompagnement pour nous rappeler le lieu et l'heure du conflit. Dans ces images flotte d'ailleurs souvent un sentiment d'intemporalité et d'inéluctabilité. En se focalisant presque essentiellement sur des figures individualisées et dénuées d'histoire, et non sur des êtres sociaux, ces repré-



sentations contribuent à faire de la misère qu'elles dénoncent un pur fait d'actualité, écartant ainsi toute possibilité de compréhension des causes politiques et sociales ayant engendré ces souffrances. La temporalité humanitaire est celle de l'urgence, de l'immédiateté. Dans un monde saturé d'images et de caméras, elle participe d'une logique de la surinformation, transformant par le biais des médias chaque conflit en conflit générique, fait de victimes génériques, générant de manière paradoxale un sentiment d'impuissance. Elle dit alerter là où elle ne fait trop souvent que donner en spectacle dans une logique de rentabilité².

UN MONDE D'EXPERTISE

L'esthétique humanitaire, qui se donne à voir comme hyper-réaliste, est pourtant loin du réel, tant ses figures sont conçues pour être soumises à un regard occidental. La banalité quotidienne de la misère semblant désormais trop peu choquante pour un public habitué à se voir proposer des vidéos d'exécutions et de massacres dans son salon, elle doit donc être adaptée et rehaussée afin d'attirer l'attention. Il en va ainsi des camps de réfugié-e-s et de leurs victimes décharnées, exposés de manière à rappeler au spectateur-trice les camps de concentration et les horreurs du régime nazi, et des femmes et des enfants innocents dépeints à la manière des martyrs catholiques. Selon Philippe Mesnard, auteur d'un ouvrage sur la représentation humanitaire, «une des caractéristiques que la représentation publicitaire partage avec la victime humanitaire est sa saturation culturelle, avec pour conséquence d'aplatir toute culture»³. Pour fonctionner, l'esthétique humanitaire doit emprunter comme la publicité des codes spécifiques, intensifier le réel pour faire de ces images un

concentré des expressions occidentales de la douleur, qu'il s'agisse d'évoquer la famine, le sida ou les mines antipersonnel. Canonisées, les victimes n'y sont vues qu'à travers leur corps souffrant. Corps agonisants, niés socialement, réduits au biologique, miroir inversé de nos sociétés d'abondance. La rhétorique humanitaire véhicule une image profondément occidentalisée du monde. Elle englobe les grandes valeurs de nos systèmes politiques, loue la démocratie, le développement, le progrès. La médecine moderne y est présentée comme le seul remède possible à l'ignorance et l'obscurantisme locaux, mais les intérêts des firmes pharmaceutiques et agro-alimentaires européennes et américaines sont rarement mentionnés et questionnés. Ayant progressivement remplacé l'ordre religieux qui animait les premières œuvres caritatives européennes, la discipline médicale et scientifique trouve aujourd'hui dans l'humanitaire militaire son aboutissement le plus logique, avancées technologiques prétextes à une nouvelle forme d'impérialisme économique et sanitaire. Dans ce monde d'expertise, la figure hautement médiatique du sauveur flotte au-dessus des masses anonymes et secourues. Les campagnes publicitaires et autres reportages journalistiques sur les activités des ONG regorgent de portraits de médecins et d'infirmières présenté-e-s comme des bienfaiteurs, loué-e-s pour leur courage et leur abnégation quand les acteurs-trices locaux-cales restent le plus souvent dans l'ombre. Car, là où la dignité du héros tient dans sa capacité à endurer et résister, celle de la victime repose essentiellement sur sa souffrance et son acceptation à être secourue. L'existence de ces individu-e-s désigné-e-s comme victimes n'est dès lors vue qu'à travers le prisme de l'Occident salvateur.

LOGIQUES POLITIQUES

Si tout, dans ces rouages médiatiques, est fait pour nous donner l'illusion d'être transporté-e au plus près de ces corps en souffrance, la logique humanitaire repose pourtant sur le maintien d'une séparation stricte entre victimes et spectateurs-trices. C'est le slogan « ne fermez pas votre télévision, les Biafraïens ont besoin de vous » adressé aux Français-e-s pour accompagner la première famine télévisée¹. Restez assis devant votre écran de télévision, informez-vous et donnez de l'argent. Rien dans ces campagnes n'est fait pour nous suggérer d'agir directement et collectivement, de sortir de notre rôle de spectateur-donateur. Qu'il s'agisse d'aider des malades de la lèpre ou des sans-abri parisiens-ne-s, rien n'est envisagé dans ces publicités entre l'action des professionnel-le-s sur le terrain et le spectacle à distance qui nous est proposé. La relation offerte au spectateur-trice est d'ordre essentiellement médiatique, elle invite à la compassion plutôt qu'à la confrontation directe avec le réel, là où cette dernière risquerait fort de transformer les victimes désignées en enragé-e-s². « La proximité imaginaire qu'introduisent les images décrivant la douleur des autres instaure, entre les victimes lointaines – que l'écran de télévision nous montre en gros plan – et le spectateur privilégié, un lien faux, qui n'est jamais qu'une mystification supplémentaire de ce que sont nos véritables rapports au pouvoir »³. Un lien abstrait, anonyme, individuel, perçu le plus souvent comme une échappatoire à un sentiment de culpabilité. Un lien consumériste, conçu pour compenser en surface les inégalités creusées en profondeur par le système capitaliste.

La logique philanthropique moderne s'est construite sur un rejet des doctrines révolutionnaires et de l'idée de rupture. Soit l'humanitaire par opposition, comme le dit Bernard Kouchner, aux « réunions groupusculaires » et à leurs discussions sans fin. Contrairement aux mouvements sociaux,

qui se fondent sur la prise en charge de leur souffrance par les opprimé-e-s eux-mêmes, elle se fait dénonciatrice morale de la misère, mais sans jamais désigner les responsables de cette misère, sans autre horizon intellectuel que celui des droits humains. Elle constate et entérine, offre des arrangements de façade, mais n'ébranle en rien le système. En simplifiant et en schématisant, en ne montrant des violences politiques et sociales qu'une horreur générale faite de victimes sans noms, l'esthétique humanitaire crée dans l'opinion publique l'illusion d'un consensus. Elle ne trace pas de frontières entre les individu-e-s, ne prend parti ni ne dénonce. Or, ce sont précisément ces lignes de frontière, ces identités et ces prises de position qui rendent possible la mise en lumière de conflits, la constitution de groupes sociaux, et donc l'émergence de luttes sociales. Aujourd'hui, à mesure que s'effacent les revendications collectives, il est logique que la figure de la victime humanitaire prenne le pas sur un discours de classe. Et participe, à sa manière, à la fin du politique. Aurélie

1. Officiellement, les responsables politiques sont rarement mentionnés dans les campagnes d'affichage des ONG pour des raisons juridiques et des risques de procès en diffamation.
2. Les appels aux dons lancés par les ONG servent ainsi le plus souvent à rentabiliser le coût des campagnes publicitaires.
3. Philippe Mesnard, « La victime écran. La représentation humanitaire en question », *Textuel*, 2002.
4. *Ibid.*, p. 24.
5. Luc Boltanski, « La souffrance à distance », Editions Métailié, 1993.
6. Susan Sontag, « Devant la douleur des autres », Christian Bourgois Editeur, 2003, p. 110.

Les populations secourues n'ont pas de visage, sinon celui de la misère, et les causes politiques de la famine sont occultées.



THIERRY PELLETIER, AUTEUR DE LA PETITE MAISON DANS LA ZERMI (LIBERTALIA), DANS LEQUEL IL RACONTE QUELQUES HISTOIRES DE SA VIE PASSÉE DE TRAVAILLEUR DANS UNE LANGUE TRUCULENTE, A BIEN VOULU RÉPONDRE À QUELQUES QUESTIONS ET REVENIR SUR UN MÉTIER QU'IL A EXERCÉ PENDANT PRÈS DE DIX ANS.

Le travail social, pour quoi faire ?

A LIRE



La petite maison dans la zermi
Thierry Pelletier
Libertalia, 2007

Comment as-tu atterri dans un foyer d'accueil pour toxicomanes ?

Totalement par hasard : un pote de bistrot, un éduc' bien poivrasse, m'a dit qu'il me verrait bien là-dedans. Un jour, une place s'est libérée dans sa boîte, il m'a dit d'aller voir le patron de sa part, j'y suis allé et ça l'a fait.

Pourquoi as-tu arrêté ce boulot ?

Parce que le dirlo de ma boîte, sous des dehors patelins, était un sale petit gourou qui bavait sur Radio Courtoisie et détournait le pognon de la Ddass. Quand on a monté une section CNT (Confédération nationale du travail) dans une boîte où il n'y avait jamais eu de syndicat, l'ambiance s'est légèrement tendue...

Parce que si j'ai longtemps été fasciné par le caniveau et la loose – j'ai pas mal zigzagué sur le fil, j'ai eu beaucoup de bol... –, j'en ai eu marre d'être confronté à des histoires glauques au taf, à des situations glauques dans le tromé ou dans mon quartier, à Belleville. Le pompon a été atteint le 12 septembre 2001, quand des jeunes ont tiré au fusil à pompe à vingt mètres de moi (le plus vieux devait avoir 13 ans). J'avais mon fils de deux mois

dans les bras. J'ai voulu que ma famille vive ailleurs, c'est fait.

Parce que, même si nous avons marqué des points, récupéré des thunes pour les salariés, et bien foutu la merde dans le marigot de la toxicomanie, la réélection de Chirac, en 2002, a empêché la mise en cabane de mon boss, malgré six mois d'enquête niveau 3 de l'Inspection générale des affaires sociales. La bagarre syndicale m'a épuisé, faire gagner du blé aux jaunes, c'est pas bandant...

Ces gens, plus humains que la norme, refusent la logique de séparation « chacun son taf, chacun son appart » de notre monde.

Quand un nouveau dirlo de la même mafia (RPR-grande loge) est arrivé avec son plan social, j'ai levé la main et je suis parti compter les lézards dans les Corbières.

Penses-tu que le travail social a changé avec les « lois sécuritaires » ?

J'en sais foutre rien... j'ai pas la télé, je suis le moins possible l'actu. J' imagine qu'on essaye de kaporaliser

davantage les travailleurs sociaux comme les agents de l'ANPE ou de la CAF. L'appel à la délation se généralise. De toute façon, c'est un taf pas clair, même exercé dans les meilleures conditions possibles. Exemple, quand je bossais avec les SDF dans un centre d'accueil d'urgence, interdiction nous était faite de fouiller les sacs ou les entrants... Résultat : les deux tiers des gars avaient un schlass sur eux. Quel est notre rôle ? Assurer la sécurité des gars ? Nous transformer en vigiles ?

Si je ne veux pas être un délateur, un sous-flic, un kapo, je ne veux pas non plus être complice ou receleur. Du point de vue aussi bien éthique que pratique, c'est insoluble, je crois que c'est un taf de merde parmi tant d'autres. Je ne mythifie plus du tout le travail social, les éduc' sont aveugles au contre-transfert, on y rencontre comme dans tous les milieux beaucoup de tarés normopathes, du gau-



cho démago au sophrologue mystique en carton, du dictateur frustré au cynique blasé et laxiste. De toutes façons vivre sur le terreau de la misère fait immanquablement de toi un complice du système, même si il est louable d'aller au charbon, d'y gagner sa vie le plus dignement possible en essayant de bricoler de la façon la plus propre possible avec les moyens du bord.

Connais-tu des expériences alternatives? Qu'en penses-tu?

Ça va faire bondir les militants, mais à part des squatteurs qui font des bouffes gratuites, y a que le Hezbollah, au Liban ou le Hamas, en Palestine, pour reprendre les recettes des Blacks Panthers ou des Diggers. Je suis peut-être mal renseigné mais, du côté de la gauche radicale, j'ai l'impression qu'il n'y a pas grand-chose, même pas une soupe comme les nases du Bloc identitaire*. Je ne jette la pierre à personne, je constate. Je ne fais guère mieux de mon côté, pris comme tout le monde par la chasse au fric. Nous sommes de plus en plus nombreux à nous précariser, mais peut-être ne sommes nous pas encore assez dans la merde. Les International Worker of the World n'avaient rien quand ils ont fondé leurs athénées libertaires pendant la dépression, les Diggers chouraient tout, les Black Panthers n'avaient pas un rond non plus... En tout cas, la solution ne viendra pas de « professionnels », le simple fait que l'on puisse payer des gens pour en aider d'autres à pas crever montre l'état de décomposition de notre système. À tout prendre, je crois qu'il est plus sain de vendre des cravates que d'être travailleur social, payé à écopper un paquebot à la petite cuillère, justifiant les énormes subventions que palpent de gros « philanthropes », qui se gouvernent pendant qu'on crève toujours plus partout (intéressez-vous à SOS Drogue international, gentils futurs éduc' spé, c'est édifiant!).

Comment mettre en place une vraie solidarité avec celles et ceux que Patrick Declerck appelle les naufragés?

Avec une grande force morale et spirituelle, en se prenant en mains, en refusant toute subvention, en refusant tout permanent, tout salarié, en s'organisant de façon véritablement libertaire. Ça demande une abnégation quasi surhumaine et, même si ça voit le jour, l'État aura vite fait de criminaliser l'histoire.

Food Not Bombs

« De la bouffe pas des bombes »

FNB est un collectif de bouffe de rue : végétan et autogéré. Le principe est simple : distribuer des repas végétaliens dans la rue à partir de produits récupérés.

D'où ça vient les FNB ?

Le premier collectif Food Not Bombs apparaît à Boston en 1981 au sein des grandes mobilisations antinucléaires du début des années 80 aux USA. Le mouvement fait vite des petits un peu partout aux USA puis s'exporte. Aujourd'hui, il existe des centaines de collectifs de par le monde sur tous les continents. Si nous avons repris ce nom, c'est au départ parce que nous partageons les valeurs des Food Not Bombs. Mais aussi pour se relier à un mouvement international.

Pourquoi Food Not Bombs ?

Parce que vivre et bouffer nous paraît plus important que tuer et fabriquer des bombes. Parce que manger ne devrait pas être source de profit, et que c'est la même logique qui traverse les marchands d'armes. [...]

Sur Quelles bases ?

1. L'autogestion - l'auto-organisation :

On fait avec les gens, pour les gens. Le but étant à terme d'être juste un moteur de l'auto-organisation des gens. Chez nous, il n'y a pas de chef : chacun est l'égal des autres.

2. Le véganisme :

Manger végétan (végétalien en français), c'est manger sans animaux, ni produits animaux (produits laitiers, œufs...).

Parce que les premières victimes du capitalisme sont les animaux. Nous sommes pour la libération de tous : les animaux aussi !

Du point de vue des animaux :

Le profit des gros lobbies vendeurs de cadavres se multiplie sur la souffrance des animaux.

Avec les végétaux que l'on produit pour nourrir les animaux emprisonnés, on pourrait nourrir les gens qui meurent de faim. Il faut 14 kg de végétaux pour produire 1 kg de viande : soit 13 kg de nourriture gaspillée !

Du point de vue écologique :

50% de la déforestation est issue de la production de viande (pâturages, cultures...). Il faut 100 000 litres d'eau pour produire 1 kg de viande contre 900 litres d'eau pour 1 kg de blé ! Actuellement, le principal débouché des OGM : c'est l'alimentation des animaux...

De notre point de vue :

La nourriture végane, c'est un choix qu'on n'impose pas. On décide de pousser notre logique anticapitaliste en essayant de manger éthique.

En montrant qu'une alimentation végétalienne réfléchie est excellente pour la santé !

En plus, tout le monde peut manger végétan quels que soient ses interdits alimentaires.

3. La gratuité :

On récupère sur les marchés ce qui serait jeté, ce qu'on nous donne aussi. On récupère les surplus du système marchand. On fait appel à la solidarité des petits épiciers de quartier pour les denrées non périssables (huile, lentilles, riz, épices...).

On récupère, on transforme en repas équilibrés, on redistribue. Et on aimerait que les gens se réapproprient cette idée de s'organiser ensemble pour se serrer les coudes.

4. Zone d'autonomie temporaire :

On ne demande l'autorisation à personne. Nous ne reconnaissons pas l'État, ni les lois qu'il a produites comme légitimes. On s'installe où on veut, quand on veut, et on distribue à bouffer dans l'esprit d'une réappropriation du monde et de nos vies.

[présentation de Food Not Bombs Paris]



Sinon en restant dans le cadre du travail social, «réhabiliter la fonction asilaire», comme le préconise Declercq. Aujourd'hui, on s'efforce d'autonomiser, d'isoler, de séparer les déviants, tox', fous... Un RMI, une carte CMU, une petite armada d'éduc', une piquère retard d'aldol dans le cul, une piaule d'hôtel social sordide sur les Maréchaux, et roule ma poule, démerde-toi tout seul dans la jungle, alors que ces gens, plus humains que la norme, refusent la logique de séparation

«chacun son taf, chacun son appart» de notre monde. Les seuls trucs qui marchent sont les lieux communautaires comme les compagnons d'Emmaüs ou les groupes d'autosupport comme Narcotiques anonymes...Les bonnes vieilles postcures, avec leurs inévitables dérives sectaires, ont fait long feu. Pourquoi ont-elles disparu? C'est le genre de questions qu'un futur travailleur social doit se poser. S'il fouine un peu, il retombera immanquablement sur les mêmes «philantropes». ■

* Note de la rédaction : l'auteur semble ne pas connaître le réseau Food Not Bombs (voir encadré) qui a maintenant un groupe sur Paris par exemple.

analyse

LA PLATEFORME CRITIQUE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE¹, DU GROUPE OBLOMOFF, EST UN COURT TEXTE DE QUATRE PAGES, DIFFUSÉ À PARTIR DU DÉBUT DE L'ANNÉE 2006, ET QUI SE PROPOSAIT DE CONTESTER FRONTALEMENT L'ÉQUATION GÉNÉRALEMENT ADMISE : RECHERCHE SCIENTIFIQUE = PROGRÈS = AMÉLIORATION GÉNÉRALE DE LA CONDITION HUMAINE.

Le futur triomphe, MAIS NOUS N'AVONS PLUS D'AVENIR

1. Envoyée par courrier sur simple demande au groupe Oblomoff, ou disponible sur internet à l'adresse http://pmo.erreur404.org/IMG/pdf/Plateforme_CRIS.pdf
Groupe Oblomoff c/o CICP, 21 ter rue Voltaire, 75011 Paris
oblomoff@no-log.org
2. Elle aussi disponible sur simple demande.

UN NIÈME BRÛLOT CONTRE LA MODERNITÉ ?

Ce n'est bien sûr pas la première fois qu'une telle opposition a été formulée. Pourtant, le déferlement technologique croissant que nous vivons, cet abandon de notre capacité de décider du cours de nos vies au profit des machines et des grands appareils bureaucratiques, nous montre qu'un discours critique doublé d'une résistance en actes sont plus que jamais nécessaires. Car la foi encore monolithique en un progrès technique venu d'en haut (si ce n'est plus du ciel, c'est de l'État ou encore d'une multinationale tentaculaire), qui nous sauvera toutes et tous, perdure en partie grâce à une propagande omniprésente qui fait tout pour effacer les traces des luttes passées.

UN TITRE FATALISTE ?

Si ce texte s'intitule « Le futur triomphe, mais nous n'avons plus d'avenir », phrase tirée d'un livre de Bernard Charbonneau, ce n'est pas pour signifier que tout espace politique a définitivement disparu, que toute liberté est devenue impossible et finalement que toute lutte est inutile. La tyrannie technologique n'est pas totale, et en dernier ressort, les hommes et les femmes ont bel et bien le choix et la possibilité de reprendre la main et de s'y soustraire. La difficulté de la tâche à accomplir ne doit cependant pas être sous-estimée. Car encore faut-il en premier lieu reconnaître toute la profondeur de cette oppression, et l'étendue des dégâts, certains irréversibles, causés par cette volonté agressive de contrôle de la nature.

Convaincu-e-s que c'est sur de toutes autres bases qu'il nous faut construire des alternatives et infléchir l'industriartificialisation du monde, et loin de rester chacun-e dans son coin à broyer du canard, c'est avec d'autant plus de plaisir que nous prendrons part à la lutte, collectivement et dans l'enrichissement mutuel.

RÉPONSES AUX CRITIQUES DE LA PLATEFORME

La plateforme critique de la recherche scientifique a été diffusée par divers moyens pendant plus d'une année. Dans des universités, au cours de colloques ou durant la Fête de la science 2006, par courrier, sur des listes de diffusion internet, dans des revues... Des critiques, plus ou moins amicales, ont été émises. Certaines, d'une mauvaise foi caractérisée, émanent de technolâtres peu fréquentables et ne nécessitent pas de réponse urgente. D'autres sont tout à fait pertinentes. Elles ont permis de faire avancer la réflexion, qui se concrétise aujourd'hui par un nouveau texte, plus étoffé, clarifiant un certain nombre d'imprécisions, dues entre autres choses à la brièveté de la plateforme et à l'utilisation de raccourcis. Présenté sous forme de brochure², ce texte s'insère dans une série de publications visant à faire (re)découvrir les luttes et les réflexions, actuelles ou passées, relatives à l'emprise technoscientifique : Hannah Arendt, Alexandre Grothendieck et l'association Survivre, Nietzsche, l'école de Francfort et la théorie critique... **Florent**

L'industrie de la biométrie et de l'identification électronique recrute des chercheurs en sciences humaines !

COLLABORATEUR-TECHNICIEN : Vous collaborerez directement avec l'industrie de la biométrie. En tant qu'ergonome, vous solutionnerez les problèmes d'adaptation des interfaces hommes/machines ; psychologue ou sociologue du travail, vous aiderez à neutraliser les inquiétudes des salariés et des consommateurs – voire les résistances populaires. Par votre sens de l'anticipation, votre ingéniosité et vos talents de manipulation, vous contribuerez au perfectionnement de la stratégie corporate, et participerez ainsi activement à la dissémination des techniques de contrôle modernes.


COLLABORATEUR-CONCEPTUALISEUR :

Vous produirez ou reproduirez toutes sortes de théories dérivées de la vision progressiste de l'histoire (développement de l'Etat et du capitalisme industriel = progrès, liberté, démocratisation = histoire de l'humanité), afin de rendre inaudibles les questions soulevées par le déferlement

des technologies. Économiste, vous multipliez les études quantitatives sur les fantastiques gisements de valeur ouverts par la biométrie. Philosophe de gauche, vous expliquerez que la machine traite tout le monde de la même façon, et qu'il est donc juste d'en mettre partout. Historien, vous rappellerez que les premières techniques bureaucratiques d'identification ont été mises en place sous la Troisième République, et qu'elles sont donc démocratiques. Ce travail de légitimation ne pouvant être directement financé par les organisations concernées, votre rémunération risque d'être moindre. Mais vous pourrez la compléter notablement grâce à vos livres et conférences.

CHERCHEUR OPPORTUNISTE : La mise en place des dispositifs d'identification électronique sera votre « terrain de recherche ». Vous excellerez notamment dans la capacité à détailler à l'infini les

multiples « usages sociaux » de ces nouveaux outils, ou encore dans la production aléatoire de théories fumeuses sur les mutations de la modernité. Votre rôle sera avant tout de produire du discours et d'occuper l'espace – peu importe le contenu réel de vos interventions. Néanmoins vous insisterez toujours sur la « complexité » et la « richesse » des questions soulevées, en mobilisant les auteurs à la mode dans vos disciplines, et en évitant soigneusement de vous poser les questions importantes. Vous jouerez ainsi un rôle important dans le désamorçage des critiques éventuelles, et contribuerez à faire accepter ces nouvelles conditions de vie comme notre futur indépassable. Votre salaire et votre prestige seront moins élevés que ceux des collaborateurs directs, mais votre conscience sera préservée. Vous aurez même tout loisir d'avoir une activité « citoyenne » sur le sujet (dans les limites du raisonnable).



LA PROSTITUTION peut être définie comme l'offre de services sexuels en échange d'une rémunération explicitement demandée. Concrètement, elle met en scène des personnes, essentiellement des femmes ou des transgenres, qui vendent des services sexuels à des hommes (quasi exclusivement), qui eux achètent des corps.

Ces personnes sont désignées par le mot « pute », mot qui est aussi l'insulte classique lancée à toute femme ne se conformant pas au schéma traditionnel de la féminité. L'envie est alors forte de reprendre ce slogan des Mujeres Creando : « Pour tous

les systèmes de fachos et de machos, la femme est une pute. Que meurent les systèmes, que vivent les putes ».

La parole et les luttes des prostituées sont cruciales pour leur reconnaissance en tant que personnes et pour visibiliser cette pierre angulaire du rapport patriarcal.

Au-delà des positionnements habituels pour « la liberté de se prostituer » ou pour « l'abolition de la prostitution », comment revendiquer notre liberté sexuelle, la libre disposition de notre corps, les moyens de notre indépendance matérielle, sans faire le jeu du patriarcat-capitalisme ?

PUTAIN

DE SEXISME !

LA FAÇON DONT LA PROSTITUTION EST PERÇUE EST TROP SOUVENT FONDÉE SUR DES FANTASMES, DES IDÉES REÇUES. CES CLICHÉS BIAISENT L'ANALYSE. TENTONS D'EN DÉSAMORCER QUELQUES-UNS.

À PROPOS DE QUELQUES IDÉES REÇUES



DES FEMMES CLIENTES?

Dans son film « Vers le Sud », Laurent Cantet (réalisateur des excellents « Ressources humaines » et « L'Emploi du temps ») dépeint la vie d'un groupe de riches Occidentales dont les vacances consistent chaque été à passer du temps en Haïti dans un club de vacances où des jeunes hommes du cru se prostituent. Si l'on peut s'étonner du fait que Cantet risque l'incorrection en abordant le sujet de la prostitution masculine, ô combien minoritaire en regard de son pendant féminin, le film brille cependant par sa finesse, à tel point qu'aucune caricature ne vient gâcher le propos. Au contraire, on assiste aussi bien aux scènes provoquées par le mal de vivre occidental soigné à coup d'antidépresseurs, qu'aux violences

produites par un régime dictatorial fort qui se nourrit du tourisme pour mieux opprimer la population indigène, ou au racisme exotisant le plus ordinaire (« avec des jeunes noirs, l'été, j'aime bien, précise l'une des clientes du lieu, mais pendant l'année au Canada, coucher avec des noirs, ah ça non ! »). En définitive, ce dont parle Cantet a bel et bien partie liée avec la prostitution plus classique et majoritaire en Occident (la prostitution patriarcale), puisqu'il montre que pour qu'un système prostitutionnel soit instauré, il faut nécessairement une relation de domination (ici purement économique et aucunement phallocrate), qui cimente et rend possible la vente de services sexuels par les dominé-e-s aux dominant-e-s.

« LA PROSTITUTION EST LE PLUS VIEUX MÉTIER DU MONDE »

Cette affirmation relève d'une tentative de naturalisation de la prostitution. On veut dire par là que la prostitution est indispensable à la vie sociale. Mais, si l'on peut dire que les femmes ont toujours fourni des services sexuels aux hommes, c'est une composante d'un système, le patriarcat. Une tentative de naturalisation des prostituées elles-mêmes a lieu, elles ne constituent pourtant pas une « race à part »¹, ce ne sont ni des victimes naturelles ni des nymphomanes en puissance, comme la littérature le laisse à penser. Comme le dit le collectif féministe bolivien Mujeres Creando, paraphrasant Simone de Beauvoir, « Ninguna mujer nace para puta » (« On ne naît pas pute, on le devient »). Toutes les femmes sont éduquées pour servir les hommes, y compris au niveau sexuel, et apprennent à leur plaire dès leur plus jeune âge. Il leur suffit d'enfiler le « costume », comme l'explique Virginie Despentes dans *King Kong théorie*², et elles sont prêtes à assumer le rôle de prostituées.

« IL FAUT BIEN RÉPONDRE AUX PULSIONS MASCULINES »

L'idée de pulsion suppose que les hommes ont des besoins sexuels incontrôlables, que la prostitution permettrait d'assouvir. La sexualité masculine serait donc mécanique, naturelle et irrépressible. Il n'en est rien. En effet, si la prostitution est censé réduire le nombre de viols, comment se fait-il que tant de viols soient encore commis (environ 50 000 par an en France) ? L'achat d'un service sexuel est-il compatible avec l'idée qu'une relation sexuelle est basée un désir réciproque. La prostitution, en brouillant la notion de consentement, aurait donc plutôt tendance à engendrer des comportements sexuels violents, et non à les prévenir.

« LES PUTES SONT DES NYMPHOMANES »

Des clients voient les putains comme des nymphomanes. Elles feraient ça parce qu'elles aiment ça, par inclination, et non par nécessité. Nancy Huston¹ parle à ce propos du « versant rose » des mythes concernant la prostitution. Cette figure est très présente dans la littérature, notamment dans la littérature érotique. On retrouve aussi ce type de fantasme sur les prostituées (et les femmes) « étrangères ». Pour les Occidentaux, les prostituées « exotiques » seraient disponibles, soumises ou « chaudes », qu'elles soient « filles de l'Est », africaines ou asiatiques. C'est une des raisons de l'expansion du tourisme sexuel. À l'inverse, les « petites femmes de Pigalle » sont attirantes pour de nombreux non-autochtones³!

Bien évidemment, il peut arriver qu'une prostituée éprouve du plaisir avec un client, mais elle se prostitue d'abord et avant tout pour de l'argent. La pauvreté – plus importante chez les



Évidemment, les putes peuvent aussi être des mères, elles le sont souvent dans les faits.

viennent ne concernant souvent que de très jeunes prostituées (mineures)¹, ou des prostituées rencontrées en prison, à l'hôpital ou dans la rue, lieux où il y a beaucoup de prostituées adolescentes et toxicomanes⁷. De plus si l'on compare ces chiffres avec ceux de la population féminine totale, soit 15% à 65%⁷, la forte proportion concernant les prostituées n'est plus si nette... La fréquence de ce lien de causalité est donc discutable. Cependant, son existence reste indubitable. Plusieurs interprétations peuvent en être données : Richard Poulin parle d'un «état de dissociation émotionnelle comme un élément nécessaire à la survie au viol [...]»⁶, quand Virginie Despentès, lorsqu'elle raconte son expérience dans le milieu prostitutionnel, parle de reconstruction : «Une entreprise de dédommagement, billet après billet, de ce qui m'avait été pris par la brutalité. Ce que je pouvais vendre, à chaque client, je l'avais donc gardé intact. [...] De nouveau, j'étais dans une situation d'ultraféminité, mais cette fois j'en tirais un bénéfice net»². Elle rejoint ici Gail Pheterson⁷, qui dit que certaines prostituées ayant subi des sévices dans le passé expliquent leur activité de différentes façons (outre bien sûr les raisons économiques !) : reprise de contrôle sur sa sexualité, imposition des conditions d'une rencontre sexuelle, séparation de la sexualité des relations affectives, mise en pratique de l'étiquette de «putain» qu'on leur avait collée.

femmes que chez les hommes –, le manque de formation et d'opportunités professionnelles, dû aux discriminations de genre, est la principale raison qui fait que des femmes se prostituent. Pour Lilian Mathieu⁴, «la prostitution représente [...] une des rares voies d'accès à un niveau de vie auquel une origine sociale modeste et un faible niveau de compétence ne permettent pas d'arriver». Autrement dit, «ce boulot [...] n'est jamais qu'un job bien payé, pour une femme pas ou peu qualifiée»².

«LA PROSTITUÉE EST UNE JEUNE FILLE INNOCENTE QUI A CHUTÉ»

Quand les prostituées ne sont pas prises pour des nymphomanes, elles sont souvent considérées comme des victimes de bourreaux. La «traite des blanches», dont même les historiens démêlent difficilement le mythe de la réalité, est pour une grande part responsable de cette idée. Ce «versant noir» est au moins autant utilisé dans la littérature, voire plus, que le «versant rose» de la prostituée-jouisseuse-insatiable¹ ! Actuellement, ce que l'on appelle «trafic de femmes» pose les mêmes problèmes que la notion de «traite des blanches». La moitié des migrants sont désormais des migrantes, qui sont parfois obligées d'avoir recours à des réseaux de migration illégaux⁵. De celles qui se prostituent une fois arrivées dans leurs pays de destination, certaines se prostituaient déjà dans leur pays d'origine, et la plupart savent qu'elles vont devoir en passer par la prostitution, même si elles ignorent en général la dureté des conditions d'exercice.

«TOUTES LES PUTES ONT ÉTÉ VIOLÉES DANS LEUR ENFANCE»

60 à 90% des prostituées auraient subi des abus sexuels avant leur entrée dans la prostitution⁶. Ces chiffres sont être sujet à caution, les études dont ils pro-

«LES PUTAINS NE SONT PAS DES MÈRES»

Dans la littérature érotique, aucune héroïne ne tombe enceinte (à de rares exceptions chez Sade, pour faire l'éloge de l'infanticide !)¹. Mais, évidemment, les putes peuvent aussi être des mères, elles le sont souvent dans les faits, et se prostituent également pour nourrir leurs enfants^{1 et 4}. Lors de l'un des derniers mouvements de prostituées en France, en 1975, les revendications mettaient en avant le fait que les prostituées sont des femmes et des mères.

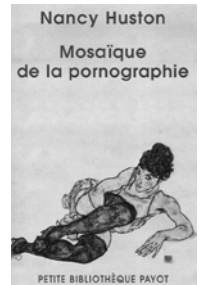
La justice, pas plus que les lieux communs, n'a l'air d'admettre que les putes puissent être des mères, ou du moins de bonnes mères : la garde de ses enfants peut être enlevée à une mère sous le seul prétexte de son activité prostitutionnelle... avec éventuellement une pension alimentaire à verser, quelle ironie !

«LA PROSTITUTION EST UN ESCLAVAGE»

À ceci, Marjan Wijers et Lin Lap-Chew (auteurs d'un rapport sur le trafic des femmes pour les Nations unies) répondent simplement : «L'abolition de l'esclavage n'a pas à voir avec l'abolition d'un certain type de travail, mais avec l'abolition d'un certain type de relation de pouvoir (en l'occurrence la propriété) qui est considéré comme une violation des droits humains. Après l'abolition de l'esclavage, les gens ont continué à travailler dans les champs de coton et le travail domestique a continué à être exécuté»⁵.

Anita et La Noireau

A LIRE



Mosaïque de la pornographie, Nancy Huston, Payot et Rivages, 2007 (1^{re} édition 1982)

PHOTO PAGE DE GAUCHE : RECONSTITUTION DE L'AFFRONTMENT ENTRE DEUX APACHES POUR LES BEAUX YEUS DE LA PROSTITUÉE CASQUE D'OR

1. Nancy Huston, «Mosaïque de la pornographie», Payot et Rivages, 2007 (1^{re} édition 1982).
2. Virginie Despentès, «King-Kong théorie», Grasset, 2006.
3. Claudine Legardinier (Mouvement du Nid) et Sophie Villette, chapitre sur le tourisme sexuel in «Le Livre noir de la condition des femmes», XO, 2006.
4. Lilian Mathieu, «On ne se prostitue pas par plaisir», «Le Monde diplomatique», février 2003.
5. Louise Toupin, «La Question du «trafic des femmes»», Stella, 2002.
6. Richard Poulin, «La Mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants», Imago, 2005.
7. Gail Pheterson, «Le Prisme de la prostitution», L'Harmattan, 2001.

LES RÉALITÉS SOCIALES DU PHÉNOMÈNE PROSTITUTIONNEL SONT DIFFICILES À CERNER, TANT LES CHIFFRES CITÉS DE PART ET D'AUTRE DIFFÉRENT. POURTANT, SI L'ON VEUT COMPRENDRE CE QU'ENGLOBE LE TERME PROSTITUTION, IL EST NÉCESSAIRE D'EN SAISIR LA PORTÉE ET LES ENJEUX.

APPROCHES ET RÉALITÉS DE LA PROSTITUTION

1. Nancy Huston, «Mosaïque de la pornographie», Payot et Rivages, 2007 (1^{re} édition, 1982).
2. Florence Montreynaud.
3. «La prostitution gagne les bancs de la fac», «Le Figaro», 30 octobre 2006.
4. Selon l'OCRTEH, cité dans «Libération» du 14 mars 2007.
5. Raffaëla Anderson, «Hard», Grasset, 2001.
6. Thierry Schaffauser et Maîtresse Nikita, «Fières d'être putes», L'Altiplano, 2006.
7. Aspasia, www.aspasie.ch
8. Louise Toupin, «La Question du "trafic des femmes"», édité par Stella, 2002.

SOUS LE TERME PROSTITUTION co-existent des réalités assez différentes : les prostituées sous la coupe d'un proxénète (la majorité, selon certaines sources) ou pas, «trafiquées» par des réseaux mafieux ou pas ; les occasionnelles ; celles qui subissent l'«abattage» (plusieurs dizaines de clients par jour) ; les prostituées toxicomanes, etc. Les lieux de la prostitution sont également multiples : trottoir, bordels ou lieux équivalents (comme les *eros centers* en Allemagne), salons de massage, studios, etc.

Trois types de positions théoriques et de législations vis-à-vis de la prostitution se dégagent classiquement : le prohibitionnisme, l'abolitionnisme et le réglementarisme.

Pour le prohibitionnisme, la prostitution est un délit et est interdite. Elle est donc clandestine et réprimée. Dans les faits, la répression concerne essentiellement les prostituées, et pas ou peu les proxénètes et les clients. Ainsi, aux États-Unis, les prostituées sont considérées comme des criminelles.

Pour l'abolitionnisme, il ne peut exister de prostitution «libre», il faut donc qu'elle disparaisse. Les prostituées sont considérées comme des victimes et pas comme des criminelles. Il y a pénalisation du proxénétisme, et éventuellement des clients, mais pas des prostituées.

Le réglementarisme part du postulat de départ que la prostitution est inévitable, elle est donc à contrôler et organiser via, par exemple, des maisons closes, une surveillance médicale et un enregistrement des prostituées, etc. Quand des grou-



pes de prostituées réclament une réglementation, elle n'a souvent rien à voir avec de telles mesures, c'est pourquoi elles préfèrent parfois parler de décriminalisation.

Une prostitution «libre» existe-t-elle ou pas ? La prostitution étant avant tout une réponse économique d'individues dominées dans le système patriarcal, l'expression «prostitution indépendante» paraît déjà plus pertinente que celle de «prostitution libre». La question d'introduire une distinction ou pas entre prostitution indépendante et forcée est la principale différence entre les positions «réglementariste» et «abolitionniste».

Suivant les différentes législations, les situations varient d'un pays à l'autre. Quelques exemples.

En France, il y aurait 15 000 à 30 000 prostituées à «plein temps»^{1 et 2}, et beaucoup plus si l'on compte les «occasionnelles», qui seraient 40 000 parmi les étudiantes, d'après Sud étudiant³. L'OCRTEH (Office central de répression de la traite des êtres humains) compte 12 000 à 15 000 prostituées, dont la moitié seraient «trafiquées» et sous la coupe d'un réseau organisé⁴. Même si les procédures pour racolage n'ont permis d'en identifier que 2 054 en 2006, dont 80% de femmes et 80% d'étranger-e-s⁴. Mais l'OCRTEH ne peut pas «comptabiliser» les prostituées exerçant en «intérieur» («racolant» via le Net, le minitel, les journaux, etc.), pas plus que les prostituées occasionnelles.

La France se dit abolitionniste, mais sa politique est extrêmement hypocrite. Comme le dit Raffaëla Anderson, «se prostituer c'est illégal mais faut surtout pas que les putains oublient de payer leurs impôts»⁵. Sur beaucoup d'aspects, la politique française peut être qualifiée de prohibitionniste, notamment avec la LSI (loi sur la sécurité intérieure, 2003) et son article sur le racolage passif, véritable loi sexiste qui permet de condamner une femme pour sa tenue vestimentaire, parce qu'elle est seule dans la rue la nuit, etc.⁶ La LSI a poussé les prostituées hors des rues et des villes, vers des zones subur-

«C'EST COMBIEN?»

ENTRE LES TRAVELOS du bois de Boulogne à 20 ou 30 euros la pipe ou la passe et la séance «de luxe» à plusieurs centaines d'euros, la passe «standard» tournerait plutôt autour de 50 euros. Les prostituées spécialisées (sado-masochisme, etc.) sont les mieux rémunérées. Les transgenres M to F (hommes vers femmes) sont pratiquement toujours moins bien payées que les femmes «biologiques». Les trans' sont discriminées, même dans la pratique prostitutionnelle...



L'expression « prostitution indépendante » paraît déjà plus pertinente que celle de « prostitution libre »



baines, des routes départementales, etc., les rendant ainsi invisibles. La prostitution s'est également enterrée dans les bars à hôtesse, salons de massage, studios, etc⁴.

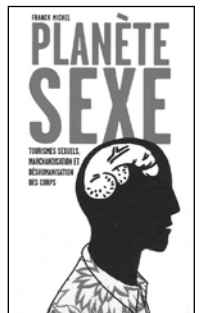
Au Pays-Bas, en Allemagne et en Suisse, notamment, la prostitution est légale. En Suisse, les prostituées ont le droit

d'exercer avec un statut de travailleuses indépendantes (comme des commerçantes), et déclarent leurs impôts sous ce statut. Elles ont accès à des services de santé de façon gratuite, mais doivent s'annoncer à la brigade des mœurs. Les étrangères ne sont souvent pas déclarées, elles ne bénéficient donc pas de l'assurance maladie⁷...

La situation est radicalement différente **en Suède**, où la prostitution est illégale, et les clients pénalisés depuis 1999. Les conséquences de ces mesures sont estimées de façon très variable. Certain-e-s abolitionnistes se réjouissent du fait que la prostitution de rue ait diminué de façon drastique. Mais certain-e-s parlent plutôt d'un « enterrement » de la pratique prostitutionnelle dans des bars ou studios, et d'un déplacement du phénomène vers les pays limitrophes.

L'industrie du sexe est une réalité : porno, téléphone rose, sites web, etc., dans notre société, la sexualité reste un sujet sensible tout en étant exposée partout. Les images de la sexualité dont nous sommes assaillis sont finalement peu variées, montrant une (hétéro-)sexualité performante. Cependant, de par son caractère souvent illégal, chiffrer la prostitution reste un problème. Ainsi, le manque, voire l'absence, de chiffres sérieux fait que la véritable ampleur du trafic de personnes à des fins de prostitution reste une inconnue. Le nombre de prostituées est aussi estimé avec une grande incertitude : en Asie les chiffres avancés varient de 100 000 (Asia Watch, 1995) à 600 000 (Barry, 1995), soit une différence d'un demi-million⁸! **Anita et La Noireaude**

A LIRE



Planète sexe
Frank Michel,
Homonisphères, 2006

CHRONOLOGIE

1903 Autorisation officielle du fonctionnement des « maisons de tolérance » sous le contrôle de la police. Création du registre de police et de la carte délivrée aux personnes prostituées (loi du 3 avril).

1913 Création à Paris, le 11 février, de la brigade des mœurs par la direction de la police judiciaire.

1940 Le gouvernement de Vichy accorde un statut aux tenanciers des maisons closes, qui se montrent à leur tour très accueillants avec l'occupant allemand et contrôlent le marché noir, ce qui leur vaudra une solide vindicte populaire à la Libération.

1946 Loi dite « Marthe Richard », qui entraîne la fermeture des maisons closes.

1949 Convention internationale des Nations unies pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui.

1958 Création par décret le 31 octobre de l'Office central pour la répression de la traite des êtres humains (OCRTEH) dans le cadre du ministère de l'Intérieur.

La cohabitation avec une femme prostituée devient un délit et le racolage (prévu par la loi de 1946) une contravention (art. R. 40.1.1 du Code pénal, ordonnance du 2 décembre).

1960 La France ratifie la convention de l'ONU et adopte des ordonnances supprimant l'inscription obligatoire des prostituées dans le « fichier sanitaire » et définissant en pratique les prostituées comme des inadaptées sociales.

1969 Naissance de la « rumeur d'Orléans » : c'est l'une des plus anciennes légendes urbaines. Le bruit court que des femmes disparaissent dans des magasins de prêt-à-porter. Ces enlèvements alimentaient un réseau de « traite des blanches ».

1972 Début de la fiscalisation des revenus des personnes prostituées.

1975 Un vaste réseau de proxénétisme est découvert à Paris : sa responsable, « Madame Claude », devient une célébrité.

1975 Mobilisations de prostituées pour leurs droits, via notamment des occupations d'églises.

1978 Le député du XVIII^e arrondissement de Paris, Le Tac, propose la réouverture des maisons closes. Refus général.

1985 Amsterdam, Pays-Bas : premier congrès international des prostituées et création du Comité international pour les droits des prostituées. Simone de Beauvoir appuie les revendications des prostituées et participe à des débats. Création de la charte mondiale des droits des prostituées.

années 1990 Arrivée de nombreuses femmes d'Europe de l'Est et d'Afrique sur les « trottoirs » français.

1990 Publication de l'enquête « Recherche action sida prostitution », réalisée par l'Agence française de lutte contre le sida, avec la participation de femmes prostituées.

1994 Réforme du Code pénal : suppression de la pénalisation pour cohabitation avec une personne prostituée. Des faits de proxénétisme peuvent être qualifiés de crime. Suppression de la pénalisation pour racolage passif.

1998 L'Organisation internationale du travail appelle à la reconnaissance économique de l'industrie du sexe.

1999 Suède : le gouvernement instaure la pénalisation des clients de prostituées.

2000 Pays-Bas : Loi reconnaissant la prostitution comme un métier, notamment en (ré)-autorisant de fait les maisons closes et en ouvrant aux prostituées la plupart des droits et protections garantis aux salarié-e-s. Distinction entre prostitution « libre » et « forcée », mais qui semble surtout permettre la répression de l'immigration clandestine.

2002 Octobre : rassemblement contre le projet de loi sur la sécurité intérieure à l'appel de plusieurs associations de prostituées devant le Sénat.

2003 18 mars : la LSI réintroduit le délit de racolage passif via l'article 225-10-1 du Code pénal. Il devient passible de 3750 euros d'amende, de deux mois de prison et du retrait de la carte de séjour pour les étrangères.

2006 Première Pute Pride française.

LA PROSTITUTION EST L'UNE DES QUATRE INSTITUTIONS-CLÉS DU PATRIARCAT, AVEC L'HÉTÉROSEXUALITÉ OBLIGATOIRE, LE MARIAGE ET LE REPRODUCTION. ELLE A POUR FONCTION, ENTRE AUTRES, DE GARDER LES FEMMES ET LES HOMMES À LEUR PLACE, DANS LES RÔLES SOCIAUX QUI LEUR SONT ASSIGNÉS.

UN RÉVÉLATEUR DES RAPPORTS DE GENRE

UN «CONTINUUM» ENTRE MARIAGE ET PROSTITUTION

«Nila emmena les chaussettes sales dans la salle de bain, et pensa que cette nuit elle allait devoir être la pute parfaite, et se vendre tout comme les putes vendent leurs corps pour de l'argent. Nila se demanda s'il y avait la moindre différence entre le client d'une prostituée et un mari. La seule qu'elle put trouver était que le client ne peut partir qu'après avoir payé la prostituée, tandis que le mari peut se tirer sans s'acquiescer de rien. Elle avait le sentiment qu'en réalité la prostituée est plus libre que l'épouse en bien des manières. La mère, la soeur, la prostituée – étaient-ce les trois rôles qu'une femme était tenue d'interpréter successivement jusqu'au bout, ou alors seulement les trois personnalités qui, dès sa naissance, faisaient une femme?»¹

Paola Tabet parle de continuum de l'échange économico-sexuel : « Des compensations financières ou matérielles don-

lent souvent des limites qu'elles se fixent en nombre de clients, et qu'elles imposent aux clients en termes de pratiques, etc. Ces limites sont essentielles pour elles afin de préserver^{4,5}. La sélection des clients est aussi un droit important, que beaucoup de prostituées n'ont pas ou peu. Le besoin d'argent est la plus grande pression menant à la non sélection, après les pressions par des tiers (proxénètes, etc.)².

TOUTES DES PUTES ?

On peut dire que toute femme est une prostituée potentielle et tout homme un client potentiel. Il suffit en effet pour les femmes d'enfiler le costume de pute pour en devenir une⁶. Ce « costume », c'est une tenue, mais aussi l'attitude, l'endroit où l'on se trouve, etc. : attendre un bus dans un endroit réputé pour être un lieu de tapinage peut suffire à s'entendre dire « c'est combien ? » ! Grandir en tant que fille, puis être femme,

Qu'il y ait un continuum entre mariage et prostitution ne veut évidemment pas dire que les deux soit identiques.

nées par les hommes pour obtenir les services sexuels de femmes peuvent être caractérisées comme prostitution ou bien s'intégrer à des relations comme le mariage ou les rendez-vous². Gail Pheterson parle de même du « paradigme service féminin / compensation masculine »², et Colette Guillaumin plus généralement de l'« appropriation par les hommes du corps des femmes »³. Le mariage est fondamentalement, pour les femmes, une sécurité économique et sociale en échange de services, notamment sexuels. Le mariage et le couple (hétérosexuel) évoluent, et beaucoup de femmes ne trouvent plus « normal » d'assumer toutes les tâches domestiques et d'être sexuellement disponible pour leur conjoint. Cependant, le « devoir conjugal » n'a été supprimé du contrat de mariage qu'assez récemment (la jurisprudence reconnaissant le viol conjugal date de 1990). Et on entend encore des jeunes femmes dire qu'elles doivent se trouver un mari, faute d'argent ou de perspectives d'emploi satisfaisantes. Sans parler des mariages arrangés (souvent via des agences) entre des femmes – pauvres – asiatiques ou d'Europe de l'Est notamment, et des hommes occidentaux qui recherchent explicitement des femmes « traditionnelles », « attachées à construire un foyer », etc.

Qu'il y ait un continuum entre mariage et prostitution ne veut évidemment pas dire que les deux soit identiques. Une différence quantitative peut parfois devenir qualitative : le sort de la plupart des femmes mariées est plus enviable que celui d'une prostituée devant faire des dizaines de passes par jour pour survivre. D'ailleurs, les prostituées indépendantes par-

dans une société patriarcale, c'est apprendre notamment tout ce qu'il faut pour être une pute. Du moins tout ce qu'il faut pour que les hommes nous prennent pour telles, mais pas (évidemment ?) ce qui nous permettrait de nous défendre contre les violences liées à la prostitution.

Le stigmate de « putain »² concerne toutes les femmes, pas seulement les femmes prostituées. En effet, toute femme s'est fait un jour traitée de « sale pute », et sait que considérée comme telle, elle sera exposée à plus de violences. Cette insulte n'est pas lancée pour signifier effectivement que la femme apostrophée se prostitue, mais plutôt qu'elle ne respecte pas son genre d'une manière ou d'une autre. Ce pourra être parce qu'elle se promène seule la nuit, ou qu'elle refuse des « avances », etc., bref... si elle ne se tient pas tranquille et refuse d'être soumise. Pour Gail Pheterson², le stigmate de prostituée est le garde-fou de la construction de la féminité : de la même façon que l'homophobie est un facteur déterminant pour les frontières du genre masculin, il vise à maintenir une pression constante sur les femmes, en les menaçant d'être reconnues et considérées comme telles en cas de non-respect des principes de base de la domination masculine.

SUR LE FIL

L'exercice de la prostitution peut être une réponse à la domination masculine : les prostituées ne sont-elles pas « les femmes qui jouent le jeu »⁶, qui, « puisqu'on [les] considère comme [des] objet[s], [préfèrent se] comporter en objet[s] de

1. Taslima Nasreen, « French Lover », Penguin, 2002.
 2. Gail Pheterson, « Le Prisme de la prostitution », L'Harmattan, 2001.
 3. Colette Guillaumin, « Sexe, Race et pratique du pouvoir », Côté-Femmes, 1992.
 4. Guide XXX. Manuel à l'intention des travailleuses du sexe, disponible en ligne sur le site de Stella.
 5. Collectif, « La Putain de compil », DVD.
 6. Virginie Despentes, « King-Kong théorie », Grasset, 2006.
 7. Nancy Huston, « Mosaïque de la pornographie », Payot et Rivages, 2007 (1^{re} édition, 1982).
 8. F. Montreynaud, « Amours à vendre. Les dessous de la prostitution », Glénat, 1993.
 9. Saïd Bouamama, « L'Homme en question. Le processus de devenir client de la prostitution », Mouvement du Nid-Ifar (2004).
 10. Cette idée non seulement justifie l'institution de la prostitution, mais assoit l'« handiphobie » (le racisme anti-handicapé-e-s) et la normalisation des corps.



pas pour autant protégée des violences patriarcales ! Chaque femme est susceptible de subir des violences dans le cadre du couple ou d'être harcelée sur son lieu de travail.

Paola Tabet parle de point crucial de rupture entre des transactions hétérosexuelles où les hommes s'approprient ou font commerce des capacités sexuelles, domestiques ou reproductives des femmes, et d'autres transactions où il y a négociations explicites de la part des femmes.

Bien évidemment, comme le dit bien Gail Pheterson, « il faut souligner que le passage d'une appropriation, par les hommes, des femmes comme objets, à des transactions explicites entre deux sujets, où les hommes payent et les femmes effectuent un service, représente certes une rupture radicale par rapport à l'habituelle mystification du mariage, mais que nous sommes encore loin d'une réciprocité humaine symétrique entre deux sujets qui auraient une égale liberté et une égale autonomie »².

UN « PRÉSERVATIF » DE LA VIRILITÉ

Alors que la prostitution est un stigmate pour les femmes qui la pratiquent ; pour les hommes, elle représente une véritable attraction. La prostituée suscite chez eux fascination et excitation. La possibilité d'être client de la prostitution est un privilège masculin (les femmes ne bénéficient d'aucune institution pour leur plaisir érotique). Et pour cause : la prostitution joue le rôle de soupape de sécurité face à l'aliénation engendrée par le genre masculin et sert de « préservatif » à la virilité.

On sait peu de choses sur les clients ; ceux-ci ne s'expriment pas publiquement, et peu de chercheur-euse-s se sont intéressé-e-s à eux. Les études existantes montrent qu'ils sont relativement nombreux : on estime qu'en France un homme sur dix est client⁸, et surtout qu'il s'agit d'hommes ordinaires. D'après l'étude de Saïd Bouamama, ils viennent de toutes les catégories socio-professionnelles (avec une forte proportion de cadres) ; 70 % d'entre eux ont vécu ou vivent une situation de couple, 55 % d'entre eux ont des enfants⁹.

Cette réalité (c'est Monsieur Tout-le-monde qui va aux « putes ») est occultée socialement. On doit entretenir l'illusion, en particulier chez les femmes, que les pères, maris, fils, frères... n'ont pas recours à la prostitution. Le mythe veut que les clients soient les malades, les « moches », les handicapés, bref... les exclus, « en manque » de sexe¹⁰. Si les hommes « normaux » consomment de la prostitution, c'est qu'il s'agit d'une pratique liée à la virilité. Car les hommes parlent bien de la prostitution, mais... entre hommes. Même s'il n'y a pas de passage à l'acte, parler de la prostitution entre amis ou collègues de travail émoustille. La « culture » de la prostitution, qui vient parfois du « dépucelage » ou du service militaire, s'appuie sur une complicité masculine. Il arrive que les hommes aillent en groupe « chasser » des prostituées. L'aspect clandestin, la consommation d'alcool, le fait de « patrouiller », de repérer sa « proie », puis le « récit » de la passe... tout cela participe d'un climat d'aventure qui renforce les valeurs viriles.

LE FANTASME DE LA « PUTAIN »

Que cherchent les clients ? Seulement 10 % des hommes rencontrés par Sven-Axel Mansson¹¹ parlent d'un besoin « naturel ». En étudiant le discours des clients suédois, cette dernière a identifié cinq motivations principales : « le fantasme de la « sale putain » ; une autre forme de sexe ; pas d'autres femmes ; consommer du sexe ; un autre type de femme ». La

valeur »⁷ ? À l'inverse du mariage, la transaction prostitutionnelle se fait sur un contrat clair et limité sur la durée, le service, le prix. « La prostitution peut offrir à certaines femmes davantage de liberté que d'autres formes de travail parmi celles qui leur sont accessibles. Et elles peuvent préférer une situation qui promet plus de liberté aux rets solides du travail non payé même au risque d'être encore plus exposées à la violence masculine »².

La prostitution est une activité qui met en danger, expose à un certain nombre de violences sexistes. Cependant, il ne faut pas oublier que, si une femme ne se prostitue pas, elle n'est

A LIRE



King-Kong théorie
Virginie Despentes,
Flammarion, 2006



Le Prisme de la prostitution
Gail Pheterson,
L'Harmattan, 2002



11. Sven-Axel Månsson, « Les pratiques des hommes "clients" de la prostitution : influences et orientations pour le travail social », université de Göteborg (2005). En ligne sur www.sisyph.org

12. « J'ai arrêté quand j'ai réalisé que ces mêmes clients qui étaient mes amis en privé étaient mes ennemis en public », déclare une prostituée citée par Gail Pheterson.

13. Voir « Les sphinx et La Passe imaginaire », éd. Gallimard (rééd. 2006). Grisélidis Réal, disparue en 2005, se définissait comme une « catin révolutionnaire ».

14. Sven-Axel Månsson écrit : « Un homme qui ne parvient pas à l'érection peut devenir dangereux. Un lien ténu entre l'impuissance sexuelle et la violence existe dans ces cas-là. Un homme qui se considère exclu, non seulement de l'acte sexuel, mais de manière plus profonde d'une expérience d'homme valide qui se sent vivant, peut bien déboucher sur le meurtre de la prostituée ».

15. Les femmes « normales » voient les « putes » comme des dépravées et les prostituées des premières comme des femmes inhibées.

« pute » est en elle-même un objet de fantasme : « Beaucoup d'hommes sont motivés par la curiosité de rentrer au moins une fois en contact avec une "putain", de la regarder, d'expérimenter ce type de rapport sexuel »¹¹. L'imaginaire érotique (hétéro) masculin est en effet construit autour de la figure de la femme qui « aime le sexe ». Cette femme – « salope » si elle est gratuite, « pute » s'il faut la payer –, se distingue de la compagne, pour qui on a des sentiments et avec laquelle on fonde une famille. L'homme ne regarde pas la « pute » comme une personne qui travaille, mais comme une femme d'une nature spéciale, accro au sexe, et qui de ce fait excite autant qu'elle dégoûte¹².

La « passe » est le lieu où l'homme peut vivre son fantasme de possession de femmes dociles, véhiculé par la pornographie, en particulier. Certains clients disent acheter les services des prostituées parce qu'ils sont « timides et maladroits » avec les femmes¹³. La passe apporte une sécurité permettant de croire qu'il peut y avoir relation sexuelle sans échange humain. Le client achète le droit de ne pas prendre le risque de s'impliquer dans une relation égalitaire, voire dans une relation tout court. Il consomme le corps féminin comme un objet. Des clients comparent la passe au fast-food : « Aller vers une prostituée, c'est comme aller au McDonald ; la plupart des gens cherchent un bon repas rapide et bon marché. Cela satisfait, c'est bien gras, et après, on fout le camp vite fait »¹⁴.

La passe apparaît aussi comme un exutoire émotionnel. Les prostituées rapportent combien les hommes se confient à elles : à l'abri du jugement de la société, qui attend d'eux un comportement froid et distant, ils baissent la garde, expriment leurs soucis, leur fragilité, leur soif de tendresse... comme chez un psy – la différence étant que la démarche thérapeutique n'a, elle, rien de virile. La prostitution permet aussi d'avoir des rapports avec des travestis ou des transsexuelles non opérées, et d'échapper à tout soupçon d'homosexualité. Dans certains cas, le client peut aussi payer pour jouer au dominé, voire se faire humilier. Il n'en reste pas moins dominant : « L'homme achète pour lui-même le droit d'être passif et d'être "séduit" par une "putain" sexuellement agressive »¹⁵.

VÉRIFIER LA « NORMÂLITÉ »

Sas de décompression face à l'injonction de virilité, l'espace de la prostitution est en même temps le lieu de réassurance de cette virilité. L'enjeu de la passe est simple : prouver sa « normâlité ». Comme en témoigne Grisélidis Réal, écrivaine et prostituée, « les clients veulent une seule chose : bander et éjaculer. Ils viennent vérifier les mécanismes et se rassurer sur leur virilité »¹³. C'est un peu comme chez le garagiste... Auprès de la technicienne qu'est la prostituée, l'homme vient contrôler le bon fonctionnement du « pénis-machine ».

Or, l'étude de Saïd Bouamama nous apprend que, pour une majorité de clients (58 % !), l'éjaculation est généralement impossible. D'où la déception que génère souvent le rapport avec une prostituée. Ces hommes regrettent l'absence de préliminaires, le temps minuté, le refus d'embrasser des prostituées... Certains voudraient que la prostituée fasse semblant de les désirer, de les aimer...⁹ Le paradoxe est total : en achetant un acte sexuel, ils attendent une relation affective. Lorsqu'on sait qu'un client qui ne bande pas est souvent agressif, on mesure les risques auxquels les prostituées sont confrontées¹⁴.

La sexualité patriarcale conditionne les hommes à vivre la relation sexuelle de manière égocentrique : à chaque fois, l'enjeu est leur virilité (avec l'angoisse permanente que le « pénis-machine » tombe en panne...). À la peur de perdre leur viri-



lité s'ajoute la peur de la sexualité féminine, perçue comme insatiable. Ça serait en effet la crainte inconsciente d'« éveiller » une sexualité incontrôlable chez leur compagne qui conduirait les hommes à avoir des rapports avec des « salopes » ou des « putes »⁹. Mais ces femmes qui « aiment le sexe » sont aussi potentiellement dangereuses : leur appétit disproportionné menacerait, chez l'homme, le sentiment de la toute-puissance de son organe viril... Tout cela porte à croire que le mépris des hommes envers les « putains » cache en fait un dégoût pour leur propre sexualité aliénée et dominatrice.

Dans une perspective féministe, il est nécessaire de casser les deux points de vue que sont la « prostitution érotique » perçue par les hommes et la « prostitution-déchéance » perçue par les femmes. Cette vision permet aussi de « cacher » aux femmes qu'elles peuvent, par le biais de la prostitution, obtenir un pouvoir et gagner une indépendance en dehors du mariage. On « punit » celles qui « tirent leur épingle du jeu » : « Le pouvoir et l'argent sont dévalorisés pour les femmes. Ils ne doivent s'obtenir et s'exercer qu'à travers la cooptation masculine : sois choisie comme conjointe et tu profiteras des avantages de ton partenaire »⁶. À travers la prostitution, le patriarcat maintient aussi son emprise en divisant les femmes¹⁵.

La prostitution, c'est aussi le contrôle de la sexualité des hommes et des femmes. Elle permet de focaliser l'érotisme féminin sur le désir masculin, et l'érotisme masculin sur le phallus. La solution ne serait pas de développer la prostitution pour des femmes clientes, mais qu'à terme ce privilège masculin disparaisse. Cela ne sera possible que si l'activité érotique est libérée de l'emprise des stéréotypes. Plutôt que de s'attaquer encore et toujours au corps des femmes (en l'occurrence celui de prostituées), il est donc impératif de remettre en question la virilité, et donc la féminité. C'est dans ces conditions que l'on pourra vivre une réelle émancipation sexuelle, où l'on pourra considérer la rencontre sexuelle comme une interaction entre des partenaires désirant-e-s. **Anita et Leila**

DANS CET EXTRAIT DE **SURARMEMENT, POUVOIRS, DÉMOCRATIE** (L'HARMATTAN), ANDRÉE MICHEL, SOCIOLOGUE, FÉMINISTE ET MILITANTE ANTIMILITARISTE POINTE LE LIEN ÉTROIT ENTRE PROSTITUTION ET ARMÉE. EN TEMPS DE GUERRE COMME EN TEMPS DE PAIX. C'EST AINSI QUE LA PROSTITUTION DESTINÉE À L'ARMÉE, EN PARTICULIER AMÉRICAINE, A DONNÉ NAISSANCE AUX PLAQUES TOURNANTES DU TOURISME SEXUEL MONDIAL.

LE REPOS DU GUERRIER



LE SYSTÈME MILITAIRE REPRÉSENTE, en fait, la quintessence du patriarcat. Dans son ouvrage *Does khaki become you?*, Cynthia Eloie fait l'inventaire des rôles féminins nécessaires au fonctionnement des forces armées américaines¹: le rôle d'infirmière, le rôle d'ouvrière de l'industrie militaire, le rôle de femmes militaires «intégrées» dans l'armée aux plus bas niveaux de la hiérarchie militaire, le rôle féminin traditionnel d'épouses, et le rôle de prostituées destinées au repos du guerrier dans des zones de *rest and leisure* («détente et loisirs»), situées autour des bases militaires, en particulier dans les pays du Tiers Monde (Philippines, île de Guam, Thaïlande, Honduras, etc.).

En temps de paix, les bases militaires installées dans le Tiers Monde sont un facteur de déstabilisation de la société traditionnelle puisqu'elles suppriment des terres aux paysans et polluent l'environnement. Elles constituent aussi un facteur de dégradation des femmes auxquelles elles n'offrent comme débouché de travail que l'exercice des services dus au «repos du guerrier» (prostitution, salons de massage, etc.).

La prostitution des «femmes du réconfort», organisée au cours de l'invasion de la Chine et de l'Asie du Sud-Est par l'ar-

mée japonaise dans la période précédant la Seconde Guerre mondiale², puis par l'armée française durant la guerre d'Indochine, devint le principal business de la ville de Saïgon lors de l'occupation de cette ville par l'armée américaine durant la guerre du Vietnam. Alors qu'en 1965, à l'arrivée des forces américaines, la ville de Saïgon ne comprenait que 400 000 habitants, au départ de ces forces en 1973, la ville s'était enflée de réfugiés et l'on recensait 400 000 prostituées³. Chassée par la guerre impérialiste qui avait détruit ses villages et déversé des défoliants sur ses terres, affamée, misérable, la population paysanne fournit un contingent infini de prostituées⁴.

Autour des bases militaires américaines Subic et Clark aux Philippines, à la dégradation outrageuse des femmes par les forces armées s'étaient ajoutés la diffusion rampante des maladies sexuelles et du Sida, un taux très élevé de bébés de G.I. abandonnés par leurs pères, les violences et les viols⁴.

La première guerre du Golfe a fait de nouveau de la Thaïlande une zone de *rest and leisure* pour les GI américains, fatigués et condamnés à l'inactivité forcée dans les sables du désert d'Arabie Saoudite en attendant l'éclatement de la guerre en

1. Cynthia Entoe, « Does khaki become you? The militarization of women's lives », Boston, South End, [1983]

2. Environ 200 000 femmes ont été transformées en esclaves sexuelles par l'armée japonaise dans des bordels militaires de campagne (BMC, en jargon militaire) appelés « centres de réconfort ». Elles y ont été violées, torturées et brutalisées pendant des mois, voire des années. La moitié d'entre elles venaient de Corée. Voir à ce sujet les films documentaires *Murmures*, *Habitual Sadness* et *My Own Breathing*, trilogie de la réalisatrice coréenne Byun Young-Joo.

3. Kathleen Gough, « The war against women », *Manushi* n°21, novembre 1984.

4. Mary Soledad Perpinan, « The geopolitics of prostitution », *Balai*, vol. 2, n°4, 1982 (Manille).

« Mais si l'on ajoute à la domination du sexe celle qui est basée sur la domination de la race et de la culture [...], la situation est encore pire. »

février 1991. Cinq mille prostituées travaillaient dans des clubs destinés aux militaires américains le long de la plage de Pattaya. Le sida y exerce des ravages énormes, nombreux étant les militaires américains qui refusent, comme aux Philippines, d'utiliser des préservatifs dans leurs relations avec les prostituées.

Cette prostitution militaire a donné naissance au tourisme sexuel transnational qui sévit maintenant comme une plaie dans toute l'Asie du Sud-Est. Après avoir concerné les femmes adultes, ce tourisme atteint maintenant les fillettes à peine âgées de plus de dix ans, les touristes croyant ainsi se prémunir du sida. Comme l'écrit Mary Soledad Perpinan, sociologue philippine, « c'est déjà un phénomène désastreux quand, entre des individus de même race et de même culture, un sexe en domine un autre, mais si l'on ajoute à la domination du sexe celle qui est basée sur la domination de la race et de la culture par des étrangers qui ont le pouvoir économique et militaires, la situation est encore pire. Tel est le cas de la prostitution transnationale, un produit de la manipulation géopolitique et économique des femmes, des hommes et même des enfants comme objets de plaisir et de profits »². **Andrée Michel**

LE COLLECTIF FÉMINISTE LIBERTAIRE TOULOUSAIN (COFÉLITO) EST NÉ EN 2003, DU DÉSIR DE MILITANT-E-S LIBERTAIRES DE FAVORISER L'ÉMERGENCE DES QUESTIONS FÉMINISTES DANS LEURS ORGANISATIONS ET SUR LA PLACE PUBLIQUE. IL A ENTAMÉ UNE RÉFLEXION AUTOUR DE LA PROSTITUTION DEPUIS DEUX ANS MAINTENANT...

LIBÉRATION DE LA SEXUALITÉ OU CONSERVATISME SEXUEL ?

1. Nous entendons par là les homosexuels et transsexuels, que le système de domination masculine a dans un même mouvement décréé-e-s hommes mais considéré-e-s comme appartenant au genre féminin.

2. Il faut quand même noter que cette injonction est assortie d'une autre, qui incite les femmes à se dévoiler, notamment via les publicités sexistes, ce qui crée une double injonction contradictoire.

3. Elles adoptent aussi des stratégies d'évitement, en proposant par exemple des pratiques SM où elles sont en position de dominantes.

4/ A. Gorz, « Métamorphoses du travail » (Galilée, 1988), p. 184. Il est intéressant de souligner comment Kathleen Barry arrive à des conclusions analogues à partir d'un travail de terrain et des témoignages recueillis au cours de nombreuses années auprès de prostituées de tous les pays. En particulier, elle résume, en quatre étapes, le rapport qu'une prostituée établit avec son corps : 1/ distanciation par rapport à soi-même et à sa propre identité, 2/ désengagement émotionnel, 3/ dissociation de l'âme et du corps, 4/ simulation (K. Barry, « The Prostitution of Sexuality », New York University Press, 1995).

5. Précisons qu'aucune étude sociologique sur les lesbiennes prostituées n'est disponible en France.

6. Il s'agirait plus d'une libéralisation que d'une libération.

7. Qui fait de l'hétérosexualité la seule forme de sexualité possible, laissant entendre que les autres formes de sexualité (homosexualité, lesbianisme, bisexualité, etc.) sont déviantes.

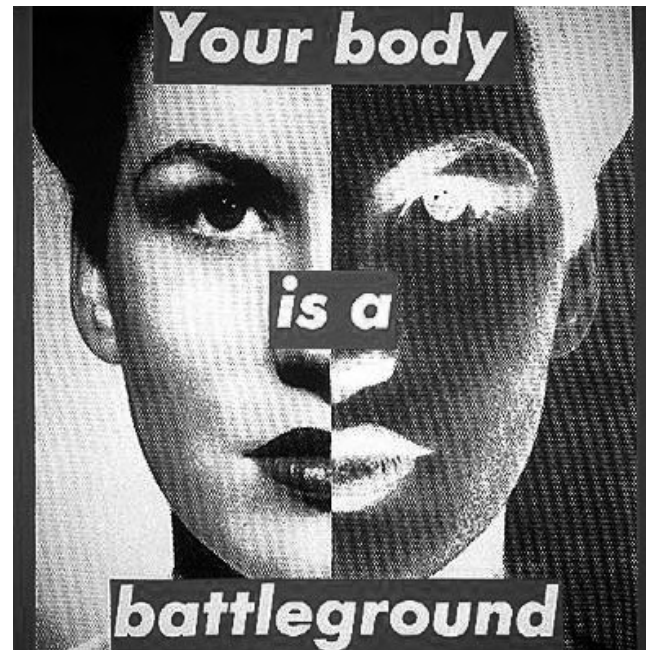
8. Que ce soit à travers les statistiques sur la moyenne des rapports sexuels des Français, l'image des femmes et des hommes véhiculée par les médias, les débats sur la fréquence « normale » des rapports sexuels, etc.

DANS LES ANNÉES 1960, sous l'impulsion des enfants du baby-boom, une soif de changement politique et social émerge. Église et morale perdent leur autorité. La sexualité n'échappe pas à cette volonté de libération et le mouvement féministe revendique une sexualité libérée de la procréation. « Un enfant... si je veux... quand je veux » bouleverse la sexualité des Français-e-s. Lorsque la contraception est légalisée et l'avortement dépenalisé, les femmes peuvent enfin avoir une sexualité libérée du risque et de la peur d'une grossesse. Émerge ainsi l'idée et la possibilité de « disposer librement de son corps ». Aujourd'hui, certaines prostituées reprennent à leur compte ce slogan pour revendiquer un statut de la prostitution et justifier le fait de louer leur corps. Cette interprétation de l'héritage féministe peut-elle s'inscrire dans une libération de la sexualité pour toutes et tous ? Peut-il y avoir une sexualité libérée des normes de la domination masculine dans la prostitution ?

UNE SEXUALITÉ DÉSHUMANISÉE

Pénétration, éjaculation, possession de l'autre pour son plaisir personnel, voici la sexualité proposée par l'offre prostitutionnelle. Parce que la sexualité masculine serait mécanique, instinctive et qu'elle serait irréprouvable, des femmes (et quelques hommes au féminin) sont depuis toujours à la disposition des hommes. Parce que, quand on est un homme, un vrai, on se doit d'afficher une sexualité hétérosexuelle régulière, sexualité qui doit être une performance : bander dur, longtemps, éjaculer et faire crier sa partenaire. Pénétrer, éjaculer surtout, parce que c'est comme ça que l'on montre que l'on a du plaisir. C'est bien à ce schéma-là que la prostitution répond et dans cette norme-là qu'elle s'inscrit. Elle repose sur le fondement patriarcal de nos sociétés qui institue une socialisation des hommes comme dominants. Dans cette norme, on apprend aux hommes à s'exciter sur certaines parties du corps féminin sans éprouver un affect quelconque pour exercer sa sexualité. C'est naturel, voire animal, un homme doit baiser, quitte à payer... Un homme a besoin de se vider les couilles, et surtout de dominer un-e autre pour le faire.

Et pourtant, beaucoup d'hommes, y compris clients de prostituées, se refusent à jouer cette mascarade d'une sexualité dissociée de tout affect, voire de tout désir. En effet, cette sexualité mécanique et la pauvreté érotique du rapport prostitutionnel laissent de nombreux clients insatisfaits. Si l'on en croit une récente étude sur « les clients de prostituées » et les témoignages de prostituées elles-mêmes, la majorité des clients seraient à la recherche d'un « rapport affectif ». Les prostituées serviraient alors de conseillères, de confidentes et de thérapeutes pour donner réconfort et chaleur humaine. Ceci reflète plutôt une société pauvre en rapports humains qu'un besoin devant se combler dans un « rapport sexuel » marchand.



L'EXPOSITION DU CORPS : LIBÉRATION OU MARCHANDISATION ?

L'ordre moral patriarcal exige des femmes qu'elles cachent leur corps sous des vêtements et qu'elles n'existent pas dans l'espace public². Certaines femmes prostituées affirment disposer librement de leur corps et en dévoilent certaines parties dans l'espace public, est-ce libérateur ? Non, car le corps, dans ce système-là, n'est pas sujet de désir mais objet marchand. La prostitution découpe et hiérarchise le corps, notamment de manière tarifaire (masturbation/mains, fellation/bouche, « amour »/vagin, sodomie/anus). Le client n'a donc pas accès à tout. Certaines prostituées parlent de vente de services, de technique du corps. Quoiqu'il en soit, il s'agit bien de marchandiser le corps, et non de mettre en œuvre une quelconque érotique. Cette marchandisation des corps perpétue une société uniquement dépendante de critères économiques. Le rapport humain disparaît devant le rapport marchand déshumanisé, ou le rapport capitaliste. L'achat d'un acte sexuel autorise l'appropriation du corps des femmes. Celles-ci peuvent donc être des marchandises rentables, de la même manière que les prostituées assimilent le client à son portefeuille. Si la prostituée loue son corps, le client l'achète... ce rapport n'est ni égalitaire ni libérateur.

PROSTITUTION, UN TRAVAIL DE DISSOCIATION

Les femmes sont socialisées à l'inverse des hommes, on ne leur apprend pas à avoir une sexualité sans le moindre affect. On peut s'interroger sur le fait que si, du point de vue des

dominants, la prostitution est une marchandisation des corps, du point de vue des dominées, il s'agit plutôt de la marchandisation d'un rapport humain. Aussi, les prostituées distinguent en général les rapports sexuels payants dans le cadre de la prostitution et leur sexualité. Elles réservent certaines pratiques à leur vie sexuelle intime.

Les prostituées expliquent qu'elles sont obligées d'avoir recours à des rituels et des subterfuges³ : « Les procédés techniques de la simulation permettent donc à la prostituée de ne pas s'impliquer dans un rapport qui signifie l'abandon total : elle s'absente effectivement de ce rapport ; elle cesse d'habiter son corps, ses gestes, ses paroles au moment de les offrir »⁴. Les prostituées lesbiennes⁵ peuvent dissocier plus facilement leur sexualité et le rapport prostitutionnel en se cantonnant aux clients mâles, les clientes étant de toute façon peu nombreuses. Les prostituées mettent donc en place des moyens pour préserver leur intégrité physique et psychologique. Si une des parties en cause ne reconnaît pas l'acte sexuel comme partie intégrante de sa sexualité et développe

des individu-e-s d'être excité par des morceaux de corps fabriqués pour être consommés. La sexualité reste dans la norme hétéropatriarcale⁷. Nous recevons sans cesse des injonctions⁸ à une sexualité hétéronormée qui nous enferme dans une sexualité de performance. C'est à une consommation de sexualité que nous sommes toutes et tous poussé-e-s, et non à une libre expression de nos désirs. Nous ne pouvons prétendre vivre une sexualité libérée, puisque les rapports de domination entre les hommes et les femmes perdurent. Il nous reste donc à inventer un autre futur où les individu-e-s, libéré-e-s des rapports de domination, de l'hétérocentrisme, seront en mesure d'affirmer la sexualité qu'ils veulent plutôt que d'avoir à refuser une sexualité contrainte ou imposée. Où l'on apprendra aux filles quand elles peuvent dire oui – et donc à affirmer la sexualité qu'elles veulent – au lieu de ne leur apprendre qu'à dire non. C'est bien dans un apprentissage de la liberté individuelle et du respect de la liberté de l'autre que la rencontre des corps s'épanouira, loin de toute technicité, loin de tout échange d'argent, loin

EN LUTTE

COFELITO
<http://feministes-libertaires.ouvaton.org>
contact@feministes-libertaires.ouvaton.org

Un autre futur de la sexualité où les pratiques n'auront plus d'importance, basé sur la seule recherche de plaisir, le sien et celui de l'autre, reste donc à inventer.

des stratégies pour s'en protéger, c'est que l'on se trouve dans un cadre qui ne favorise pas les échanges sexuels égalitaires. Par ailleurs, il faut quand même noter une tendance à définir la prostitution comme une forme de sexualité chez certaines prostituées, notamment chez les militant-e-s françaises du groupe Les Putes. Mais ce discours, qui vient de prostituées majoritairement homosexuels et transsexuelles, n'indique-t-il pas un rapport au corps différent, puisque ces personnes ont été socialisées en tant qu'hommes ? Si certaines prostituées développent des savoir-faire et une certaine connaissance des corps, cela n'empêche pas que, pour beaucoup, chaque passe est une violence sans cesse renouvelée. La sexualité à l'œuvre dans la prostitution est donc une sexualité conservatrice qui maintient l'ordre moral. Il s'agit bien d'une pseudo-subversion qui, sous couvert d'une sexualité hors norme parce que hors couple, ne fait que consolider la domination masculine et maintenir des rapports sociaux de sexe inégalitaires.

CONSOMMER DU SEXE OU VIVRE SES DÉSIRES ?

Au cours de l'histoire, la sexualité a connu des mouvements tantôt émancipateurs tantôt conservateurs. Plusieurs groupes sociaux ont tour à tour revendiqué et pratiqué une sexualité hors norme (sadistes, libertins, SM, etc.), qui n'a pas pour autant bouleversé les rapports sociaux de sexe. Aujourd'hui, malgré une soit-disant révolution sexuelle, les pratiques sexuelles ne se diversifient guère, la sexualité est toujours centrée sur le coït, la maternité restant la norme dans la vie d'une femme. La menace du sida a renforcé le discours sur la fidélité et le repli sur des relations stables. Malgré une libération relative de la parole et de l'image sur la sexualité⁶, on assiste à un échec du « Jouissons sans entraves » pour la majorité des femmes, puisqu'il reste de bon ton pour une partie

de tout cadre étatique ou religieux. Un autre futur de la sexualité où les pratiques n'auront plus d'importance, basé sur la seule recherche de plaisir, le sien et celui de l'autre, reste donc à inventer. Cofélito



ALORS QUE, DANS NOTRE SOCIÉTÉ, SE PROSTITUER REPRÉSENTE LE COMBLE DE LA DÉCHÉANCE SOCIALE ET DE LA MISÈRE MORALE, ON CONSTATE L'OMNIPRÉSENCE D'UNE IMAGE IDÉALISÉE DE LA PROSTITUTION DANS LA PUBLICITÉ. CELLE-CI SUSCITE DES FANTASMES SEXUELS CHEZ LES HOMMES ; POUR LES FEMMES, CONDUITES À EXISTER À TRAVERS LA SÉDUCTION, ELLE REPRÉSENTE UN MODÈLE DE FÉMINITÉ.

LE RACOLAGE PUBLICITAIRE

QUAND VOUS PASSEZ EN VOITURE dans une grande ville, la nuit, vous pouvez apercevoir des femmes jeunes, minces et féminines, plus ou moins dénudées, qui vous regardent droit dans les yeux, la mine aguicheuse. Des personnes qui se prostituent pour gagner leur vie ? Non : ce sont des affiches éclairées de l'intérieur et placées dans des « sucettes » publicitaires ou des abribus. Dans un contexte nocturne et citadin, ces photos de mannequins grandeur nature produisent une illusion troublante. Ces affiches relèvent d'un phénomène que nous nommons publisexisme, et qui regroupe l'ensemble des images exposées dans l'espace public exploitant les clichés sexistes, les stéréotypes de la virilité et de la féminité, ou encore la primauté de l'hétérosexualité sur les autres orientations sexuelles. Le lien entre ces visuels marchands et la prostitution n'existe pas seulement dans leur emplacement géographique, mais dans leur contenu.

Sous couvert de parler de la « séduction féminine », les affiches publicitaires mettent en scène les clichés associés à la prostitution. Les mannequins revêtent le costume de la prostituée, qui n'est rien d'autre qu'une exacerbation de la féminité : la jupe est plutôt mini, les talons aiguilles, les cheveux platine, les bijoux voyants, le maquillage outrancier. La panoplie est complétée par des accessoires associés à l'exercice du racolage : les bas résille, les porte-jarretelles, le sac à main microscopique que l'on fait tourner d'une main. Les bottes hautes à talons et à lacets, désormais incontournable accessoire « à la mode », combinées à des bas noirs et une minijupe font traditionnellement partie du style de la « dominatrice ».

SÉDUCTION OU « TAPINAGE » ?

Outre la tenue folklorique qui permet de distinguer les femmes qui se prostituent des autres, on peut identifier, dans les pubs, des références claires à l'activité de racolage. La posture du corps (la bouche entrouverte, les bras et les jambes écartés, la tête penchée...) signale la disponibilité. Le publisexisme peut aussi suggérer une situation concrète de « travail du sexe ». La campagne 2005 de Sloggi présentait ainsi trois femmes les seins nus, enlaçant une barre comme des stripteaseuses. L'image d'une femme seule stationnée dans l'espace public, jambe repliée contre un mur ou debout sur un trottoir, stationnée dans une voiture ou éclairée par des phares, gravissant des escaliers ou dans une ambiance de cabaret, ne laisse pas de doute non plus. On sait que, dans la réalité, toute femme relativement jeune, seule, dans l'espace public et qui semble attendre, en particulier le soir, est soupçonnée d'être une « pute » – la loi sur le racolage passif donnant un cadre juridique à cette discrimination sexiste.

L'univers de la maison close, et le spectacle qu'il offre de femmes oisives, alanguies et pomponnées, est aussi vendeur. Une campagne 2006 du magasin Le Printemps évoquait ainsi de façon explicite les lupanars des années 1930 : affiches et catalogues exposaient des jeunes femmes en guêpière, s'amusant avec des fanfreluches, à quatre pattes sur des peaux de bêtes, probablement en attendant les hommes. Le tout dans un style rétro qui autorise à « jouer à la pute ».

Très souvent, dans la pub, la femme-prostituée-qui-ne-dit-pas-son-nom n'est pas une femme passive : elle lance une invitation au passant mâle. Un regard direct, de face, ou lancé de dos, par-dessus l'épaule, dit qu'elle n'a pas froid aux yeux, et qu'elle est non seulement consentante mais en attente. Ces femmes offertes sont d'abord des sujets qui déploient leur énergie pour apparaître comme des objets accessibles... elles s'offrent activement, en quelque sorte.

On le voit, ces images données comme des icônes de la féminité et de la mode célèbrent le racolage et la mise en vente des corps. Le message envoyé aux femmes est « soyez aussi séduisantes que les prostituées » (sans pour autant en devenir une), et aux hommes : « Les femmes sexy sont des putes... ». La réappropriation par les femmes de l'attrail de la prostituée correspond à l'injonction qui leur est faite de jouer le rôle que l'on attend d'elles : être féminines. Le publisexisme est à mettre en parallèle avec la vogue qui pousse les femmes à apprendre les techniques des travailleuses du sexe : cours de strip-tease, fantaisies sexuelles, etc., qui seront mises au service du couple.



Sylvie Travagianti

SANS PROSTITUTION PAS DE PUBLISEXISME

Pourquoi le fantasme de la prostitution est-il aussi présent dans la publicité? D'une part, parce qu'il fait partie de la culture dominante: il est une composante centrale de l'imaginaire érotique patriarcal¹. De la même manière, le cinéma, la peinture ou la littérature regorgent de personnages féminins et d'histoires liés à la prostitution. D'autre part, parce que la publicité et la prostitution relèvent de mécanismes similaires – il s'agit d'une opération commerciale, où le désir occupe une place centrale, et qui entretient l'illusion que le corps féminin peut s'acheter. On peut d'ailleurs considérer le costume de la prostituée comme une enseigne publicitaire: il annonce, en quelque sorte, que la boutique est ouverte. Le publisexisme met constamment en scène des corps féminins «achetables», qui s'offrent comme des objets prêts à «consommer». La publicité, dont la fonction initiale est de nous informer sur ce qui se vend, nous rappelle que, dans la société patriarcale, on peut acheter l'accès au corps des femmes². Ce corps est, dans le graphisme même des publicités, accompagné d'un prix ou d'une mention «cadeau!», «offert!», etc. À l'automne 2007, on pouvait voir par exemple un spot publici-

Certaines publicités, notamment pour les clubs de rencontre, vendent aussi clairement un accès aux corps des femmes. En particulier, l'agence de rencontre par Internet, Meetic dont les affiches montrent des femmes-poupées stéréotypées: la Russe, la Maghrébine, la Noire, la Chinoise... C'est l'accès à des femmes bien réelles, les clientes de Meetic, qui est ici vendu, en jouant sur le fantasme machiste du harem: un réservoir inépuisable de jolies femmes disponibles et consentantes, à collectionner. Par contre, ce site de rencontre utilisé aussi par des femmes pour «trouver» des hommes n'est pas présenté comme un accès aux corps des hommes. Comme la pornographie, dont elle reprend aussi les codes, la publicité renforce les mythes de la prostitution (beauté des prostituées, disponibilité totale, etc.) et glorifie le fait pour les femmes d'être un objet sexuel. Elle participe à construire un érotisme patriarcal, où le désir s'attache à un nombre limité de parties du corps des femmes, pas à des personnes, à des objets érotiques, pas à des relations. Tout est fait pour que le regard masculin porté sur ces images se calque sur

Comme la pornographie, la publicité renforce les mythes de la prostitution (beauté des prostituées, disponibilité totale, etc.)

taire de La Halle aux Chaussures qui cadrerait le pas décidé d'une jeune femme portant de hautes bottes noires. La bande-son plaquée sur cette image annonce un slogan volontairement ambigu (que l'on retrouve sur les affiches): «Dites un prix!». De fait, le regard que nous portons sur le corps féminin exhibé n'est pas le même que celui posé sur des hommes dénudés. Même s'il existe des prostitués (le plus souvent, pour d'autres hommes), on ne regarde jamais le corps masculin comme une marchandise. Le publisexisme est possible parce qu'il existe un marché où l'on peut acheter des corps de femmes, à savoir la prostitution. En ce sens, la publicité opère une double marchandisation du corps féminin. Elle prolonge la logique de la prostitution et participe à l'appropriation du corps féminin par la société patriarcale. À travers l'image, dans la rue ou devant son téléviseur, l'homme rendu spectateur se réapproprie constamment ce qui lui appartient déjà: le corps des femmes³.

LES PUBLISEXISTES SONT DES PROXÉNÈTES

En ce sens, les publicitaires peuvent être comparés à des proxénètes: ils exploitent le corps des femmes, les mannequins en l'occurrence. Celles-ci font un travail qui repose sur les mêmes mécanismes que la prostitution⁴: il s'agit de louer son corps et son image, de répondre aux désirs d'un photographe, un homme, généralement. Le défilé de mode lui-même rappelle l'exhibition des «marchandises» dans les bordels. Parfois, la publicité devient une réclame pour du sexe marchand, notamment le tourisme sexuel. En 2007, la marque de sous-vêtement Triumph a poussé le cynisme jusqu'à s'associer à une compagnie aérienne (Skyeurope) pour publier un encart publicitaire dans Libération: on pouvait y voir une femme blonde, sophistiquée, allongée en porte-jarretelles et le regard plein de promesses, surmontée de ce slogan: «Craovie, Budapest, Bratislava pour seulement 19 euros». L'encouragement à aller consommer des femmes en Europe de l'Est est des plus clairs!

celui du client face à la femme en train de se prostituer. Les hommes apprennent à voir le corps féminin comme un objet qui s'achète et se consomme, à être attirés par des femmes apparemment disponibles, activement soumises. Les femmes sont portées à vouloir ressembler à ces créatures hautement désirées, et donc à «s'acheter» un corps féminin (en achetant les produits de l'industrie de la mode et la beauté) qu'elles négocieront sur le marché de la séduction. À travers le publisexisme, on apprend aux hommes à être acheteurs et aux femmes à se vendre. Par contre, ce n'est pas parce que les signes de la prostitution sont répandus massivement que le stigmate sur les femmes prostituées, ou supposées telles, disparaît. Les femmes seront toujours coupables de se vendre contre de l'argent... Les hommes peuvent apprécier que leur partenaire se comporte comme une prostituée en privé, mais jamais en public!

Le publisexisme peut se comprendre comme une propagande perverse pour le commerce du sexe. Il encourage à acheter des corps mais culpabilise les personnes qui se vendent. Yolande, prostituée, dénonce cette hypocrisie dans *Mécanique érotique*⁵: «Le racolage, c'est chaque image qui passe à la télé, c'est chaque affiche qui pour vendre n'importe quel truc inutile étale une fille en string, les fesses prêtes à se faire prendre. C'est dans le bus, le métro, au coin de chaque rue. Le racolage, c'est tout le temps à chaque instant. Mais nous, c'est trop pour eux, trop clair. Ils ne veulent pas savoir, ils ne veulent pas voir. Alors au lieu de se poser les vraies questions et de chercher une vraie solution, ils nous déplacent vers les périphériques, loin de leur bonne conscience attachée à faire comme si de rien n'était, quitte à nous mettre encore plus en danger.»

Pour en finir avec l'hypocrisie de l'ordre patriarcal, combattons le publisexisme et les mythes autour de la prostitution, dénonçons le sort fait aux femmes qui se prostituent réellement, et déconstruisons les genres!

Le Collectif contre le publisexisme

EN LUTTE

CCP (COLLECTIF CONTRE
LE PUBLISEXISME)
145 rue Amelot
75011 Paris
<http://ccp.samizdat.net>

1. Max Chaleil en fait soigneusement le répertoire dans «Prostitution. Le désir mystifié», Parangon (2002).

2. Selon l'hypothèse de Lévi-Strauss, l'échange des femmes (l'exogamie, assortie de l'interdiction de la consanguinité) fut instaurée afin de pacifier les relations entre les tribus (c'est-à-dire, entre les hommes de ces tribus).

3. Colette Guillaumin définit le statut de la femme comme celui d'une «appropriée».

4. Simone de Beauvoir compare le statut des «stars» à celui des hétaires de l'Antiquité («Le Deuxième Sexe»). Marjorie Rosen analyse dans «Vénus à la chaîne» (1973), les différentes figures de la féminité dans le cinéma.

5. Ed. Le Grand Souffle, 2006.

SANS MASQUE



crustpictures

Propos recueillis et mis en forme par Anita et la Noireaude

Comment et pourquoi as-tu commencé à te prostituer ?

Problèmes financiers, urgence matérielle, lettres de la banque plus menaçantes jour après jour, pas moyen de trouver du travail, question de look, comme si piercings et tatouos me rendaient incapable, et puis besoin de sous pour continuer mes études, besoin de temps aussi pour les réussir... Pas envie d'une vie à l'usine, ou au téléphone. Désespérant petit à petit de cette situation, j'ai pensé pourquoi pas, le temps de... J'avais moins de 25 ans aussi, et le système français ne propose aucune aide pour les jeunes sans travail. C'est n'importe quoi.

Comment se passe la prise de contact et la négociation avec les clients ?

Pour moi, c'était par Internet... photo et annonce alléchantes, ensuite filtrer les e-mails, et puis les coups de téléphone. Ça va très vite. Suffit que la photo soit bonne. Mettre l'annonce sur les sites de rencontre, faire des copier-coller du bla-bla sur les chats. C'est rapide mais c'est un vrai boulot, qui prend du temps, de l'énergie. Le téléphone sonne nuit et jour, beaucoup de mecs qui fantasment, quelques psycho', et puis, dans tout ça, il y a quand même du client... Filtrer me permettait d'éviter les situations risquées. En même temps, en situation d'urgence financière, je filtrais moins, recevais plus de mecs,

avais plus de plans à la con. Genre le mec qui vient sans thunes, avec des sales idées en tête, ou le mec sans hygiène ni respect, etc. La négociation dépendait de ma situation. Si j'étais dans l'urgence, je baissais mon prix, ou mes exigences... Ils essaient tous de négocier en fait, je détestais ça. Avoir l'impression d'être une pizza. La plupart du temps, j'étais très rude,

« Pour moi, la prostitution pourrait être un moyen de troubler les genres. »

c'est eux qui ont la thune mais c'est tout de même moi qui ai ce qu'ils veulent, et qu'ils n'auront pas forcément sous prétexte qu'ils ont de l'argent. J'ai toujours détesté être chosifiée.

Les clients sont-ils souvent violents ?

Comment faire face à cette violence ?

Je pense que ça dépend, ça dépend de comment et où travaille la sex workeuse ou le sex workeur. C'est très différent pour ceux qui travaillent dans

la rue, par exemple. Pour moi, ça allait en général, quelques frayeurs parfois, mais je m'en suis toujours bien sortie. Je filtrais énormément avant de fixer mes rendez-vous et, si je ne le sentais pas, soit je n'y allais pas, soit j'y allais armée si j'avais vraiment besoin d'argent, et puis je disais toujours à quelqu'un où j'étais et combien de temps ça allait durer. En cas de situation extrême, je faisais face en jouant à plus dingue que le dingue en face de moi, et ça a marché plus d'une fois. C'est très flippant quand même. Mais c'est dû au fait d'être obligé de travailler dans la clandestinité, le stress, et l'urgence. La majorité de mes clients étaient réglo, mais je pense que si j'avais eu

moins de caractère, ils auraient été moins respectueux...

Quelles sont les relations avec la police ?

Je pense qu'en France, ça dépend. Ça dépend de votre genre, de votre couleur de peau et de votre niveau d'éducation. Ça dépend aussi du fait que vous soyez sur le trottoir, en hôtel, en donjon'; des circonstances et des faits ensuite. C'est hiérarchisé. Ça craint. Je me suis fait contrôler plus d'une fois, mais je n'ai jamais eu de souci réel. Ils étaient plutôt souriants, comprenant à quoi me servaient toutes les armes blanches, chaînes, godes, bougies, capotes qu'ils trouvaient dans mon sac. Mais, à leurs yeux, je suis une jeune femme plutôt pas mal, blanche, et a priori avec un niveau minimum d'éducation. Je ne suis jamais restée plus de quelques heures au poste de police. Mais je sais que ça peut être très violent pour d'autres: racket, viol, etc. Surtout pour les tradi' qui travaillent dans la rue, et les sans papier-e-s.

LA PUTAIN DE COMPILE

CE DVD RÉUNIT une vingtaine de moyens et courts métrages de différents pays (Québec, France, Inde, États-Unis, etc.) réalisés par des travailleur-e-s du sexe. Sous des formes variées – des documentaires, des interviews, des fictions –, des prostitué-e-s - femmes, hommes, transgenres – s'expriment sur un ton tantôt grave, tantôt drôle, sur des sujets tels que le quotidien de la prostitution, les maladies et les infections sexuellement

transmissibles, leur prévention et le port du préservatif, les luttes (manifestations, forums, etc.), le genre, etc. Un mélange riche pour entamer de nombreux débats. Ce projet a été mené par les Panthères Roses québécoises, le collectif de vidéastes engagé-e-s Les Lucioles et Stella.
www.lespantheresroses.org
www.leslucioles.org
www.chezstella.org



Quelles précautions faut-il prendre par rapport au Fisc ?

Je pense que le mieux, c'est d'être déclarée en tant que masseuse à domicile, mais il faut pouvoir et vouloir travailler chez soi... Enfin, ça permet d'être couverte, et puis, en cas de souci, de pouvoir proposer une facture au mec ou de lui dire : « J'appelle les flics si tu me soûles ». C'est vraiment ridicule de dire ou déclarer la prostitution illégale. Elle est déjà plus tolérée quand le système prend une commission au passage.

Les putes sont-elles solidaires entre elles ?

Hum... une question délicate. J'ai tenté de croire à une solidarité entre travailleuses du sexe, l'idée est que l'union est définitivement une force,

VIOLENCES

LES PROSTITUÉES sont exposées à de nombreuses violences, de la part des flics, des clients, des passants, des proxénètes, des autres prostituées. Ces violences se traduisent par des coups, des insultes, du harcèlement, des escroqueries, des viols, le retraitage de préservatif (!), etc.

La stigmatisation dont elles sont victimes les dissuade de porter plainte et, quand elles le font, leurs plaintes ne sont pas toujours prises en compte. Elles mettent plutôt en place des stratégies de protection, individuelles ou collectives : prendre l'argent avant la passe et le dissimuler, être toujours proche d'une porte (ou d'une portière) pour partir rapidement au besoin, informer ses collègues de ses lieux de passe, se signaler mutuellement les « mauvais clients » potentiels, etc.

et ce serait génial si toutes les putes du monde étaient alliées, ça donnerait une bonne claque au système. J'ai travaillé pendant un temps avec d'autres personnes – des femmes, ou des travestis, militants ou non –, des relations soit-disant basées sur la solidarité, mais qui, par la suite, se sont révélées être axées sur des questions d'intérêt matériel plutôt qu'humanistes et loyales.

Déformation professionnelle ? Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que c'est une profession qui stresse et qui empiète sacrément sur la vie privée. Qui marque et rend méfiant. Ce qui est dû aux conditions de travail illégales. Si, à un moment donné il peut y avoir solidarité, j'ai l'impression qu'elle est, comme le reste, comptabilisée. C'est pour ça qu'elle est limitée, qu'on peut y croire, mais dans une certaine mesure, et, si elle est comptée, c'est aussi qu'elle a des limites. De plus, les heures passées à des conférences ou des manifs ne sont pas payées.

La révolution possible, c'est d'être égoïste, du moins déjà de penser à soi. Ça rapporte plus au quotidien.

Quelle militance pour les putes ?

Une militance quotidienne... ne pas se planquer si possible, pouvoir en parler, ou en être fière pour certaines. Parler aux gens autour de soi, dire que la prostitution n'est pas une honte ou un mal, que c'est un travail, etc. Et éduquer aussi mieux les clients sur les questions d'hygiène, de respect, donc de politique. À mes yeux, c'est dans l'attitude au quotidien qu'est la vraie militance. Les manifs, conférences et actions sont primordiales, mais c'est au quotidien qu'il faut agir, propager des valeurs telles que l'égalité et le respect.

Selon toi, la prostitution est-elle révélatrice des rapports de genre ?

Pour moi, la prostitution pourrait être un moyen de troubler les genres. Et ça a été pour moi un moyen d'explorer mes genres, mes sexualités. Et de troubler mes clients dans leurs certitudes genrées. Certains ont dû porter des perruques ou des prénoms féminins pour me rencontrer, me faire des strip-teases improvisés (eux qui d'habitude sont dans la position du voyeur, qui regardent les femmes se déshabiller, étaient humiliés par mon rire ou mon regard), d'autres ont sucé mon énorme bite et ont aimé ça. C'est aussi un moyen de leur montrer comment ils traitent les femmes dans ces rapports imposés de sexualité hétéro où ils se doivent d'être macho en surjouant le connard du film porno en les prenant à leur propre piège... La prostitution est là car les rapports de genre sont tronqués. Le client n'est pas satisfait dans sa vie. C'est pour ça qu'il devient client... Mon jeu à moi, car je me situais comme dans un jeu de rôle faisant ce boulot, c'était de casser en eux ces barrières straight², et j'en ai fait douter plus d'un...

1. Un donjon est lieu équipé avec du matériel SM, où la dominatrice reçoit.

2. C'est-à-dire de genre, qui distinguent deux sexes qui seraient bien délimités, chacun avec ses qualités propres.



UNE HISTOIRE ANCIENNE

LA BIBLE A PERDU SA PRÉROGATIVE de texte le plus ancien de l'histoire de l'humanité le 3 décembre 1872, quand George Smith, ancien typographe et assyriologue autodidacte, annonce lors d'une réunion publique de la Society of Biblical Archeology, à Londres, sa découverte : sur des tablettes d'argile, dans une écriture cunéiforme, il a déchiffré une histoire très proche du récit biblique du déluge. Ce passage est le dernier chapitre de l'épopée de Gilgamesh, le plus ancien texte connu à ce jour, datant de 4 000 ans. Il y est question du rôle très important joué par une prostituée. Gilgamesh est un roi très puissant et tyrannique qui terrorise les citoyens d'Uruk. Les dieux, pour rétablir l'équilibre, vont créer un rival aussi puissant qui s'opposera à lui, Enkidou, une sorte d'homme sauvage qui vit dans la steppe avec les animaux. Les habitants d'Uruk découvrent son existence et envoient une prostituée pour l'appivoiser et l'amener à la civilisation. En Mésopotamie, le mariage était déjà l'institution principale d'organisation sociale. Ce mariage n'était pas obligatoirement monogame, l'homme était libre d'avoir plusieurs épouses ou concubines et jouissait de la liberté de fréquenter d'autres

femmes (mariées ou non) en dehors du foyer, ce qui était interdit aux femmes. La prostitution est le second système d'organisation sociale, aussi important que le mariage, il comporte au moins six types de prostitution hiérarchisés en fonction du statut des femmes et des hommes qui les fréquentaient. Hiérarchie allant des prostituées sacrées qui servaient la déesse Ishtar aux prostituées des places publiques et des rues, reconnaissables à leurs vêtements : il leur était interdit de porter le voile, celui-ci étant réservé aux femmes mariées. Les premières femmes destinées à la prostitution sacrée étaient des femmes stériles, tout comme les prostitués masculins, qui ne pouvaient pas procréer. De la Grèce antique à l'administration romaine, on retrouve comme dans les temps anciens l'articulation entre l'argent et la pratique prostitutionnelle. À Rome, dès le II^e siècle, les prostituées doivent être munies d'une licence et être enregistrées, un empereur romain

fera taxer leur profession pour augmenter les recettes de l'État. Leur argent est versé aux prêtres du temple, au propriétaire familial ou esclavagiste, au proxénète, et même à l'État, comme dans le cas des établissements municipaux d'Athènes.

Les sanctuaires s'enrichissent, le clan du patriarche monnaie ses femmes, en Inde ou au Moyen-Orient. Pour certaines femmes, cette pratique est un moyen de s'émanciper en accédant à une autonomie financière.

L'ancien testament, instituant le monothéisme, interdit les rites de prostitution sacrée. Dans cette société, seules les femmes « étrangères » ont le droit de se prostituer. Cependant, la pratique patriarcale du « prêt » contre de l'argent d'une femme par l'homme qui a autorité sur elle permet de détourner l'interdiction, et c'est seulement si cette femme le fait sans l'approbation du père qu'elle est considérée comme une prostituée. Selon le droit islamique, la prostitution est interdite. Plusieurs textes sans ambiguïté aucune sanctionnent lourdement les deux partenaires de cent coups de fouet s'ils sont célibataires, cela peut aller jusqu'à la peine de mort pour les personnes mariées. Cependant, la preuve des faits doit être apportée par l'aveu des protagonistes ou par quatre témoins oculaires et, si

l'un d'eux se rétracte, les trois autres seront condamnés et subiront la sanction destinée aux accusés. Dans l'Islam, la régulation de la vie sexuelle est très réglementée et complexe. Le « mariage de plaisir », par lequel deux personnes passent un contrat de mariage à durée déterminée, peut durer d'une heure à dix ans, voire plus. La seule différence avec le mariage classique est la non-transmission d'héritage entre les époux et la fin automatique du contrat

Les premières femmes destinées à la prostitution sacrée étaient des femmes stériles

à une date prédéterminée, les enfants issus de ce mariage étant légitimes au même titre que les autres. Ce type de mariage a été supprimé quelques années après la mort de Mohammed par le calife Omar. Les Chiites le pratiquent encore en Iran, alors que l'Islam sunnite, lui, considère ce type de contrat comme relevant de la prostitution.

Les religions monothéistes (christianisme, judaïsme et islam) seront donc aussi permissives que les sociétés antérieures, jusqu'à saint Thomas d'Aquin (XIII^e siècle), qui juge « qu'elle est nécessaire comme les toilettes à la maison ». On peut dire que cet aspect « hygiéniste » de la fonction perdure jusqu'à nos jours. Au Moyen Âge, où la prostituée doit avoir une tenue distincte de celle des autres femmes, on pense que ces femmes sont sacrifiées pour un bien supérieur. De tout temps, elles sont censées servir de remède contre les viols, contre le penchant à l'homosexualité des jeunes gens, et protéger la femme légitime de certaines pratiques considérées comme des péchés par les théologiens. Elles tiennent compagnie aux soldats et serviront à peupler les nouvelles colonies où elles seront déportées, etc. La prostitution sert à réguler la sexualité masculine.

Les divers mythes ou dogmes religieux ne font que traduire, interpréter et s'accommoder d'un travail social qui traverse les temps. La prostitution est une pratique qui a traversé tous les âges de l'histoire humaine, toutes les sociétés et civilisations, considérée comme une activité parmi d'autres. Le jugement moral qui lui est porté est forcément conditionné par la pensée dominante propre à chaque époque.

Chantal et Saoud, Toulouse



LES LUTTES DE PROSTITUÉES SONT RARES ET PEU CONNUES. PAR CONTRE, DES GROUPES MILITENT SUR LE TERRAIN DE LA PROSTITUTION, QUESTION SOCIALE QUI MÊLENT LES PROBLÉMATIQUES LIÉES AU TRAVAIL ET À LA SEXUALITÉ. PETITE TOPONYMIE DE LA MILITANCE EN MILIEU PROSTITUTIONNEL.

LA LUTTE ÇA PAYE ?



DANS L'HISTOIRE, on dénombre peu de mouvements de prostituées. Les mouvements étant rares, il n'y a pas vraiment de tradition protestataire, ce qui est un frein à l'engagement dans la lutte. Par ailleurs, certaines caractéristiques propres à la condition des prostituées constituent des obstacles à leur investissement dans le champ politique¹.

De par la nature sexuelle de leur activité, les prostituées ont un statut infamant. Considérées comme des débauchées, des dépravées, des fauteuses de trouble (à l'ordre public), elles sont rejetées et méprisées par l'ensemble de la population et, de ce fait, représentent un des groupes sociaux les plus marginalisés, qui ne peut compter que sur lui-même. Les prostituées sont en conséquence très isolées, surtout quand leur entourage ignore tout de leur activité. Conscientes de l'image qui leur colle à la peau, les prostituées ne souhaitent pas se mettre en avant, par crainte d'être reconnues, ce qui limite leurs moyens d'action. Si on revient sur le mouvement d'occupation des églises de 1975², le choix de l'action n'est pas dû au hasard, la plupart des prostituées pouvant rester anonymes, laissant leurs «leaders» apparaître publiquement.

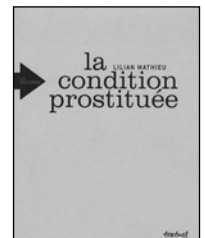
comme les rapports non protégés, par exemple. Cependant, face à la répression policière, des formes de solidarité existent. En cas d'agression, les prostituées défendent leurs consœurs. Elles se transmettent les informations concernant d'éventuels agresseurs et donnent l'alerte quand la police organise des descentes. Il faut d'ailleurs noter que, plus il y a répression, plus

la solidarité grandit. Les prostituées profitent des gardes à vue pour discuter, c'est ainsi que se mettent en place des relations interindividuelles qui seront cruciales si une ébauche de mouvement voit le jour.

Si les luttes de prostituées sont rares, les groupes qui travaillent sur la prostitution le sont moins. On les classe en général en deux catégories, réglemmentaristes et abolitionnistes, bien que cette classification soit simpliste.

Les groupes dits «réglemmentaristes» luttent pour la décriminalisation ou la légalisation de la prostitution, afin que les prostituées puissent exercer leur activité dans de bonnes conditions. Ils considèrent que la prostitution peut être un choix et que l'existence de réseaux mafieux ne justifie pas la

A LIRE



La Condition prostituée
Lilian Mathieu,
Textuel, 2007

On classe les groupes qui travaillent sur la prostitution en deux catégories, réglemmentaristes et abolitionnistes, bien que cette classification soit simpliste.

Les conditions d'exercice de la prostitution de rue étant plus que précaires, notamment à cause du harcèlement policier, de la violence des clients et des passants, les prostituées sont isolées. En France, depuis la loi Sarkozy sur le racolage passif, les amendes et les gardes à vue ne se comptent plus et la plupart des prostituées luttent d'abord pour leur survie. Dans le rapport de la Commission nationale sur les rapports entre les citoyens et les forces de sécurité³ consacré au bois de Vincennes, *De nouvelles zones de non-droit*. Des prostituées face à l'arbitraire policier, le coût des contraventions pour une prostituée est évalué à cinq cents euros par mois. Citons quelques exemples. Charlotte avait 192 procès-verbaux réglés et 71 non réglés pour l'année 2004-2005. Sandra, elle, était verbalisée à hauteur de 350 euros entre le 26 janvier et le 22 février 2006. Il est difficile de penser à s'organiser collectivement dans ces conditions.

La prostitution de rue est une activité solitaire. Les relations entre prostituées sont le plus souvent concurrentielles. Les conflits entre les prostituées ne sont pas rares, notamment en ce qui concerne les emplacements. Les prostituées autochtones, ou nationales, accusent souvent les prostituées sans-papiers, précaires parmi les précaires, de casser les prix. Il en va de même avec les prostituées ayant des pratiques reconnues comme déviantes dans le monde de la prostitution,

lutte contre la prostitution elle-même. Ils basent donc souvent leur argumentation sur l'existence d'une «prostitution libre». On trouve notamment le Durbar Mahila Samanwaya Committee (Inde), Coyote⁴ (États-Unis), Danaya So (Mali), Femmes publiques (France), etc. Un certain nombre de ces groupes refusent de se définir comme réglemmentaristes car, en termes de législation, la réglementation fait appel au contrôle de l'État et engendrent des revendications très variées, comme la réouverture des maisons closes, que les principales intéressées refusent. Par ailleurs, une démarche identitaire a vu le jour, qui tente, en investissant le terme putain d'un sens positif, de se débarrasser des stigmates liés à la prostitution, comme ont pu le faire les mouvements des droits civiques américains ou les mouvements homosexuels. En France, ce mouvement est représenté par l'association Les Putes, organisatrice de la première Pute Pride, qui a réuni plusieurs centaines de prostituées en 2006.

Les groupes abolitionnistes, quant à eux, militent pour la disparition de la prostitution. Les prostituées qui en sont membres ont cessé de se prostituer, alors que ce n'est pas toujours le cas dans les groupes «réglemmentaristes». Les groupes abolitionnistes mènent surtout des actions de formation et de réinsertion auprès des personnes prostituées. Ils se déclarent, comme le Mouvement du Nid, issu du catholicisme

1. In «Mobilisations de prostituées», Lilian Mathieu, Belin, 2001.
2. En 1975, des prostituées lyonnaises, en butte à la répression policière et dans un climat de remise à l'ordre du jour d'une loi condamnant les récidivistes de racolage passif à des peines de prison, s'organisent et occupent l'église Saint-Nizier. Leur action inspirera des prostituées de plusieurs autres villes, qui se mobiliseront à leur tour.
3. Cette commission est composée de la Ligue des Droits de l'homme, du Syndicat des avocats de France et du Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples.
4. Call Off Your Old Tired Ethics. Littéralement, «laissez tomber votre vieille morale usée».



5. Propos de Bernard Lemettre, président du Mouvement du Nid.
6. Mouvement pour l'abolition de la prostitution et de la pornographie.
7. Women Hurt In Systems of Prostitution Engaged in Revolt.
8. Coalition Against Trafficking in Women.
9. In « La Condition prostituée », Lilian Mathieu, Textuel, 2007.
10. Interview de Claude Boucher, Pro-Choix, mars-avril 2001.



■■■ social, « pour les prostituées, contre la prostitution » et demandent « une véritable politique sociale en faveur des prostituées »⁵. Considérant les prostituées comme des victimes du système prostitutionnel, ils parlent de « prostitution forcée » et mettent l'accent sur la lutte contre les réseaux de tra-

litionnistes pourraient s'entendre, et pourtant... elles-ils partagent un certain nombre d'analyses et de revendications. Elles-ils veulent lutter contre la violence du milieu prostitutionnel, même s'ils-elles ne s'accordent pas sur les causes de cette violence (précarité, clandestinité, stigmatisation pour les « réglementaristes », « système prostitutionnel » lui-même pour les abolitionnistes). Ils-elles voient en général la prostitution comme une émanation du système de domination masculine.

Si l'on étudie les revendications du Mouvement du Nid (abolitionniste) et celles du groupe Les Putes (qui refuse le terme de réglementariste, mais lutte pour la légalisation de la prostitution), on découvre un certain nombre de points communs (voir encadré page ci-contre). Tous les deux demandent l'abrogation de l'article 225-10 du code pénal, qui punit le racolage passif. Leurs revendications mettent l'accent sur l'accès aux droits sociaux de base et à la formation, et réclament l'ouverture d'un numéro vert pour les prostituées victimes de violences. Le droit à la justice est une autre de leurs revendications. Les Putes demande à ce que les plaintes des prostituées soient enregistrées et prises en compte, le Nid veut que la formation des fonctionnaires de la police et de la justice comprenne une approche de la prostitution. Ils revendiquent l'égalité hommes-femmes, au moins sur le plan économique, et la lutte contre les violences sexistes est une de leurs priorités, même si les moyens préconisés ne sont pas les mêmes (placer la question de ces violences, ainsi que les violences sexuelles, au centre des politiques éducatives pour le Nid ; légiférer sur une loi-cadre contre ces violences pour Les Putes). Enfin, ils souhaitent qu'une lutte contre la discrimi-

Des droits pour les prostituées sans passer par la case légalisation

fic d'êtres humains et les proxénètes. Les plus connus sont le Mouvement du Nid et le MAPP⁶ (France), WHISPER⁷ (États-Unis), la CATW⁸ et la Fédération abolitionniste internationale (au niveau international).

Depuis les années 1980, les prostituées sont également très actives dans les associations de santé communautaire – Aspasia (Suisse), Grisélidis (Toulouse), Cabiria (Lyon), Stella (Québec), etc –, dans lesquelles elles travaillent avec des chercheurs et des professionnel-le-s de la santé. Longtemps jugées responsables des épidémies infectieuses qui surviennent dans la population, les prostituées se sont fait une spécialité de leur prévention, notamment de la lutte contre le sida. Mais les associations de santé communautaire ne se cantonnent pas à la prévention. Aspasia, par exemple, assure une permanence juridique, recherche les prostituées sans-papiers non déclarées pour les aider, et a récemment lancé une campagne contre tous les types de violences que les prostituées peuvent subir.

Grâce au travail de telles associations, les prostituées sont à même d'élaborer de nouvelles représentations d'elles-mêmes, plus positives. Ce qui explique la montée en puissance des revendications de décriminalisation des prostituées et d'obtention d'un statut de travailleuse du sexe.

Au vu de ce rapide descriptif, on a du mal à voir comment « réglementaristes » et abo-

nation des homosexuels, des transgenres et des transsexuelle-s s'engage. La demande de régularisation des sans-papier-e-s est également très présente. Au vue de tous ces points communs, même s'il ne faut pas minimiser les points de rupture entre « réglementaristes » et abolitionnistes, ces concepts apparaissent non seulement simplistes mais brouillés par la multitude de groupes et de revendications qu'ils recourent. Pour intervenir sur le terrain de la prostitution, il paraît nécessaire de se poser un certain nombre de questions. Si l'on part du principe que la prostitution n'est pas une activité homogène et que l'on peut parler de plusieurs formes de prostitution, on peut se demander si toutes les formes de prostitution peuvent être appréhendées de la même façon. Ensuite, si l'on prend le principal clivage entre abolitionnistes et « réglementaristes », « prostitution forcée » versus « prostitution libre », concepts qui fondent toute leur approche du phénomène prostitutionnel, on se rend bien compte qu'elles-elles ne parlent pas de la même chose. Ce qui ne peut engendrer que de l'incompréhension. Si l'on pouvait parvenir à un point d'accord sur cette question, peut-être pourrait-on aller au-delà de la polémique et, qui sait, « réglementaristes » et abolitionnistes pourraient s'unir, au moins momentanément, contre la répression policière, qui s'est nettement amplifiée depuis 2003. Cela permettrait de donner une nouvelle impulsion à des revendications plus globales, notamment la dépénalisation des drogues et la régularisation des sans-papier-e-s. C'est l'approche de Lilian Mathieu quand il explique que l'en-





gagement dans la prostitution est toujours contraint (et non forcé), que ce soit par nécessité économique (mères célibataires sans qualification, jeunes de moins de 25 ans en errance, migrant-e-s), par dépendance (toxicomanes), par le biais d'un souteneur ou d'un proxénète (migrant-e-s, mais pas uniquement et pas forcément) ou par désir d'ascension sociale⁹. Quelques associations tentent déjà de sortir du clivage «réglementaristes»/abolitionnistes, insistant sur l'obtention de droits pour les prostituées sans passer par la case légalisation

de la prostitution. On peut notamment citer le Bus des femmes, association de santé communautaire œuvrant sur Paris, qui explique que son but est d'«obtenir, d'une façon ou d'une autre, des droits, sans pour autant considérer les prostituées comme des "travailleuses du sexe"»¹⁰. Emprunons-nous également de cette problématique et tentons de rompre le dialogue de sourd-e-s entre abolitionnistes et réglementaristes.
La Noireaude

EN LUTTE

CABIRIA (LYON)
www.cabiria.asso.fr
cabiria@wanadoo.fr

GRISÉLIDIS (TOULOUSE)
www.griselidis.com
asso.griselidis@free.fr

DANAYA SO (MALI)
danayaso.org
danayasof@danayaso.org

STELLA (QUÉBEC)
www.chezstella.org
stellapp@videotron.ca

ASPASIE (SUISSE)
www.aspasie.ch
aspasie@aspasie.ch

LES PUTES (PARIS)
www.lesputes.org
contact@lesputes.org

FEMMES PUBLIQUES
femmespubliques@ifrance.com

AVEC NOS AÎNÉES (PARIS)
gabana.asso@free.fr

LE BUS DES FEMMES
busdesfemmes.free.fr
bus-des-femmes@wanadoo.fr

LE MOUVEMENT DU NID
www.mouvementdunid.org
nidnational@smouvementdunid.org

REVENDEICATIONS

Parmi les propositions des Putes et du mouvement du Nid, on trouve un certain nombre de similitudes.

LES PUTES

(Maîtresse Nikita et Thierry Schaffauser, *Fières d'être putes, L'Altiplano, 2007*)

Abrogation de l'article L 50 de la loi sur la sécurité intérieure pénalisant le racolage passif

La création d'un numéro vert d'aide aux prostituées victimes de violences sur le modèle de SOS homophobie

L'ouverture de centres d'accueil et d'hébergement pérennes pour les jeunes LGBT chassés de leur famille, centres autogérés par des personnels adultes LGBT ou formés à la lutte contre les discriminations

L'égalité salariale des femmes avec les hommes, quel que soit le métier, afin d'avoir un choix plus éclairé pour son avenir professionnel

POUR LES TRANS : le droit au changement d'état civil suivant le genre revendiqué [...] et pouvoir choisir d'autres métiers que la prostitution si elles le souhaitent
La dépsychiatisation de la transidentité
POUR LES FEMMES : une loi-cadre contre les violences sexistes
POUR LES HOMOSEXUELS : l'égalité des droits entre homos et hétéros

LE MOUVEMENT DU NID

(50 propositions abolitionnistes pour 2007)

Abroger l'article 225-10 du code pénal sur le racolage

Créer un numéro vert pour les personnes prostituées. Un dispositif à intégrer parmi les SOS violences, SOS viols, etc.

Créer des foyers d'hébergement adaptés pour les jeunes en errance, en rupture familiale, sociale, scolaire ; de petites structures permettant un lien éducatif, une protection et une reconstruction sur la durée

Privilégier l'égalité hommes-femmes au plan économique, social et culturel

Mener des campagnes et des actions contre les violences sexuelles, les maltraitances familiales et conjugales, la discrimination à l'égard des personnes homosexuelles et transgenres

EN JUILLET DERNIER, LES ZAPATISTES AVAIENT INVITÉ LES PEUPLES DU MONDE À PRENDRE CONNAISSANCE DU BILAN DE L'EXPÉRIENCE D'AUTOGOUVERNEMENT QU'ILS MÈNENT DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES. LE 19 JUILLET, C'EST PAR UNE TABLE RONDE SUR LE THÈME DE LA DÉFENSE DE LA TERRE ET DU TERRITOIRE QUE LES RENCONTRES ONT ÉTÉ INAUGURÉES CONJOINTEMENT PAR DES COMMANDANTS DE L'EZLN ET PAR UNE DÉLÉGATION DE VÍA CAMPESINA QUI FAISAIT FIGURE D'INVITÉE D'HONNEUR. PEUT-ÊTRE POUR METTRE L'ACCENT SUR LA FORTE PRÉSENCE ASIATIQUE AU SEIN DU GROUPE¹, C'EST LE CORÉEN DU SUD DONG UK MIN QUI A POSÉ AVEC FORCE LA QUESTION DE LA PLACE DES PAYSANS DANS LES SOCIÉTÉS D'AUJOURD'HUI.

RUÉE SUR L'OR VERT

Nouvelle guerre de conquête contre les paysans

PHOTOS, DE GAUCHE
À DROITE :
NEMESIA NOLASCO
(BOLIVIE)
DANSEUR ZAPATISTE
LE SOUS-COMMAN-
DANT MARCOS ET
YUTVIR SINH (INDE)

IL N'EST PAS INUTILE de s'attarder brièvement sur le lieu choisi pour ce débat : Unitierra, l'université de la Terre est située à l'orée de San Cristobal de las Casas, dans un quartier dont l'aspect mi-urbain mi-rural atteste la migration désordonnée des campagnes vers les villes. Un phénomène soigneusement maintenu à la marge par les descendants « authentiques » des fondateurs de Jovel², l'ancienne capitale coloniale. Mais cet exode est toutefois irrémédiablement promu par les grands projets de développement, tel le Plan Puebla Panamá, qui identifient la « dispersion rurale » comme une des principales causes du sous développement et font vœu de réduire le nombre de paysan-ne-s au Mexique de 25 à 3 millions.

C'est sur un terrain de plusieurs hectares qu'Unitierra accueille des jeunes venus des communautés de l'État du Chiapas, désireux de se former dans divers domaines qui leur permettent par la suite de contribuer à la vie productive de leur communauté. Le centre fonctionne de manière presque entièrement autonome : l'autoconstruction des bâtiments a fourni aux étudiant-e-s un objet d'application de leur appren-

**Durable! Cet épithète, aujourd'hui
obligatoirement accolé au mot développement
pour forger un pseudo concept, constitue
désormais le justificatif à l'expulsion et à la
stigmatisation des paysans**

tissage, notamment pour l'installation de l'électricité ou l'adduction d'eau. La gestion du potager ou de la bergerie, dévolue au département d'agroécologie, résout en grande partie l'autosuffisance alimentaire des pensionnaires.

Unitierra symbolise parfaitement cette conception nouvelle portée par les mouvements indiens et paysans d'une éducation issue de leur identité propre, en lien étroit avec l'environnement qui la façonne – la terre et le territoire – et comprise comme un apport original aux expériences menées dans le reste du monde.

UNE ÉDUCATION AU SERVICE DE LA COMMUNAUTÉ

Cette expérience s'ajoute à bien d'autres. Au Chiapas même, dans le cadre de l'école paysanne « La terre n'est pas à vendre », une coalition d'ONG organise des séminaires itinérants au



cours desquels des représentants de communautés de différentes régions réfléchissent ensemble sur des thèmes d'importance comme la réforme de l'article 27 de la Constitution, adopté en 1992, qui a scellé la fin de l'accès collectif à la terre. Le projet zapatiste en matière d'éducation compte déjà deux écoles secondaires. Les diplômé-e-s de la première génération sont déjà prêts à assurer l'instruction des enfants des écoles primaires qui ont fleuri dans les territoires zapatistes. Comme prochaine étape, les zapatistes rêvent maintenant d'une université. Mais le défi principal réside dans le projet pédagogique consistant à ancrer le savoir dans les préoccupations quotidiennes des populations paysannes et à le mettre aux services des besoins des communautés.

C'est pourquoi, à tous les stades d'apprentissage, on s'attache à mettre en relation connaissances traditionnelles et techniques innovantes. Dans le domaine de la santé, en même temps qu'il forme des laborantin-e-s, et même du personnel capable de pratiquer des interventions chirurgicales simples, le système zapatiste utilise les connaissances des plantes médicinales que possèdent les anciens. Une discipline forcément liée à la pratique de l'agriculture, elle-même transmise aux plus jeunes. L'éveil à la réalité sociale est quant à lui intimement lié à la transmission de la mémoire historique.

DES UNIVERSITÉS DE LA TERRE POUR NE PAS RENIER SES RACINES

La création d'une université de la terre a été ressentie comme une nécessité souligne également Soraya Soriano, déléguée du

Mouvement des sans terre (MST) du Brésil. Cinq cent quinze ans après la conquête, il importe de transmettre aux générations futures les éléments permettant de défendre les terres spoliées, de recouvrer la mémoire usurpée et de reconquérir la dignité. Le Thaïlandais Patiphan Wiriyawana en est bien conscient aussi, lorsqu'il avoue avoir été obligé à renier sa culture par l'institution scolaire officielle³: « Si nous avons un bon gouvernement, il reconnaîtrait nos connaissances traditionnelles et les inclurait dans les livres scolaires. Je le dis par expérience car j'ai moi-même à une époque de ma vie eu l'impression d'être un traître à ma propre culture. Pour pouvoir passer mes examens et obtenir mon diplôme, j'ai dû mentir et taire les connaissances héritées de mon peuple. J'ai fini par décider de quitter l'école car je sentais que je devenais de plus en plus ignorant. L'école m'a incité à oublier mes racines. Les peuples indigènes sont discriminés car les livres scolaires falsifient notre histoire ».

« L'école est un artifice de la spoliation des terres paysannes, poursuit Patiphan, car de nombreux jeunes qui partent étudier

taliste plus moderne fondé sur l'expansion de la culture agro-exportatrice de plantations, qui a forgé et pérennisé l'émergence d'une classe paysanne prolétarisée condamnée à survivre dans des conditions de semi-esclavage sur ses propres terres.

Cet héritage est à l'origine de bien des conflits agraires qui subsistent aujourd'hui au Chiapas. C'est pourquoi la résistance s'inscrit également dans l'immédiat.

« La terre est un enjeu vital pour les zapatistes, qui sont prêts à jouer leur va-tout pour sa défense ». Tel est le message transmis en guise d'adieu par le CCRI de l'EZLN à la délégation de Vía Campesina et destiné à sceller les bases d'une solidarité durable.

Durable ! Cet épithète, aujourd'hui obligatoirement accolé au mot développement pour forger un pseudo concept, constitue désormais le justificatif à l'expulsion et à la stigmatisation des paysans, tout comme le développement « tout court » il y a quelques décennies.

Au Chiapas, un décret présidentiel daté de 1972 attribuait à



en ville ne reviennent jamais. Ils s'enrôlent au sein de l'armée industrielle qui fait fonctionner les maquiladoras ».

Le Coréen Dong Uk Min est lui aussi particulièrement sensibilisé à ce problème. Représentant de la Ligue paysanne de Corée du Sud (KPL)⁴, il témoigne du démantèlement du monde paysan qui a présidé à l'avènement fulgurant sur le marché mondial des pays que l'Occident a pompeusement dénommés les « tigres asiatiques ». En écho, la description faite par George Naylor, président de la Coalition nationale de l'agriculture familiale (NFFC)⁵ de la situation aux États-Unis semble tout droit extraite des romans des années 1920, dans lesquels John Steinbeck⁶ décrivait l'industrialisation implacable ayant forcé des milliers de *farmers* à l'exode vers les plantations californiennes.

Paradoxalement, si la lutte pour la survie des fermier-e-s étatsunien-ne-s est toujours d'actualité, ils-elles ont été substitué-e-s dans les plantations du Nord par des paysan-ne-s venus de régions situées de l'autre côté de la frontière. C'est cette réalité des migrant-e-s mexicain-e-s et centraméricain-e-s chassé-e-s de leurs terres par les plantations dans leur propre pays qu'est venu évoquer Carlos Marentes, délégué de l'organisation étatsunienne des travailleurs agricoles de la frontière⁷.

RÉSISTANCE IMMÉDIATE POUR VIVRE DANS LA DURÉE

Certes, la question de la condition paysanne s'inscrit dans la durée et ce n'est pas par hasard si, dans l'allocution inaugurale des rencontres, l'EZLN par la voix du commandant Tacho rappelle le passé colonial, lui-même précurseur d'un système capi-

soixante-six familles appartenant à la communauté lacandone un immense territoire de 600 000 hectares. Cette opération, dont le but non avoué, était de permettre à des sociétés paratatives de commerce de bois précieux et à des prospecteurs de la société nationale pétrolière PEMEX d'exploiter sans vergogne la région, a remis en question le statut foncier de milliers de paysan-ne-s. Dans les années 1960, celles-celles-ci avaient pourtant été incité-e-s par le même gouvernement à coloniser la forêt pour ne pas faire de l'ombre aux grands propriétaires terriens installés dans des zones plus fertiles. La pression s'est renforcée en 1978, lorsque 318 000 hectares de ce même territoire sont officiellement devenus réserve de la biosphère de Montes Azules.

LE MARCHÉ DES RESSOURCES DE LA BIODIVERSITÉ

Mais le tournant majeur a été amorcé à la fin des années 1990, lorsque, opportunément informés par les lobbies conservateurs (principalement originaires des États-Unis), les décideurs au sommet de l'État prirent conscience des profits à tirer de l'émergence d'un nouveau marché : celui des ressources de la biodiversité.

Dès 1999, une série de campagnes menées tambour battant par le ministère de l'environnement (Semarnat⁸) et de puissantes organisations internationales (en particulier le Conservation International et le WWF) ont désigné les paysan-ne-s et leurs pratiques de cultures sur brûlis comme les principaux prédateurs de la nature. Les autorités se sont d'abord attaquées à quelques communautés récemment installées en marge de

1. Sur quinze participants de Vía Campesina, six venaient d'Asie (Corée du Sud, Indonésie, Inde, Thaïlande), dont trois délégués.

2. Jovel est le nom indien de San Cristobal de las Casas.

3. Pathiphan fait partie de l'ethnie paganian, qui vit dans les forêts du Nord de la Thaïlande et possède une langue et une culture propres, différentes de celles qui ont cours dans le reste du pays.

4. Korea Peasant League (KPL). Le mouvement paysan de Corée est actuellement un des plus combattifs dans la lutte contre l'OMC au niveau mondial.

5. National Coalition of Family Farmers.

6. Notamment « Les Raisins de la colère », porté à l'écran par le cinéaste John Ford.

7. Agricultural Workers of the Border.

8. Secretaría de Medio Ambiente y Recursos Naturales.



Il importe de transmettre aux générations futures les éléments permettant de défendre les terres spoliées, de recouvrer la mémoire usurpée et de reconquérir la dignité.

■■■ la réserve, espérant faire jurisprudence pour mener à terme une vaste opération de nettoyage. Mais loin d'atteindre leurs objectifs, ces expulsions isolées ont entraîné une ample vague de protestation. L'alerte déclenchée au sein des communautés menacées a obligé diverses organisations locales à prendre des mesures. Ainsi, en 2003, l'EZLN décidait la réinstallation de plusieurs communautés menacées afin de pouvoir mieux assurer leur protection. Après l'échec de Semarnat, c'est le ministère de la Réforme agraire qui a repris l'épineux dossier. Le gouvernement de l'État comptait en effet sur la fidélité politique de certaines organisations paysannes pour pouvoir mener à bien un processus de négociation impliquant un transfert des populations affectées sur de nouvelles terres. Après d'âpres pourparlers, quelques communautés acceptèrent le relogement. Mais les lotissements bétonnés bordant des rues tirées au cordeau, inaugurés en grande pompe par le gouverneur de l'État, se révélèrent bien vite incompatibles avec la pratique de l'agriculture. Entassés les uns sur les autres dans des demeures trop exigües situées trop loin de leurs champs, parfois même sur des terres inondables en saison des pluies et arides en saison sèche, la plupart des heureux bénéficiaires réalisèrent bien vite combien ils avaient perdu au change et optèrent pour un retour à l'endroit d'où ils avaient été chassés.

LE CHOIX DU CONFLIT ET DE LA RÉPRESSION

En 2006, l'élection simultanée d'un nouveau Président et d'un nouveau gouverneur de l'État marqua une nouvelle étape. Renonçant aux manœuvres plus ou moins subtiles précédemment tentées, les nouvelles autorités, tant fédérales que locales, semblent revenir à une méthode ayant amplement fait ses preuves par le passé : l'option paramilitaire.

En octobre 2006, l'attaque du village de Viejo Velasco, qui s'est soldé par plusieurs morts et disparitions, a sonné de manière fracassante la reprise des hostilités paramilitaires. Depuis les agressions se sont multipliées, en particulier contre les communautés zapatistes. L'heure est désormais à la confrontation directe pour le contrôle de terres occupées massivement à la suite du soulèvement zapatiste de 1994.

Le rapprochement manifeste du gouvernement fédéral avec les forces armées fait pencher visiblement la balance du côté de la répression plutôt que de celui de la négociation. Il semble de plus en plus plausible que les agressions paramilitaires fassent partie d'une stratégie consistant à provoquer l'EZLN à y répliquer militairement. Un tel acte belliqueux perpétré contre des groupes officiellement considérés comme civils⁹ entraînerait une rupture du cessez-le-feu et justifierait une intervention de l'armée de grande ampleur.

D'autre part, la politique de parcellisation des terres a contribué à aiguïser les conflits. En effet, la suspension de l'attribution de terres n'a évidemment pas tari la demande. L'exigence, pour l'obtention de crédits à la production, de la présentation d'un titre nominatif individuel incite certain-e-s paysan-ne-s à

faire pression pour le démantèlement des structures qu'ils-elles possédaient et travaillaient collectivement auparavant. Les terres occupées après le soulèvement zapatiste de 1994 font actuellement l'objet des conflits les plus graves car, à l'époque, ce phénomène massif d'occupations a impliqué les zapatistes, mais aussi d'autres organisations paysannes. Aujourd'hui, certaines d'entre elles et des zapatistes ayant rompu avec l'EZLN, alléchés par les offres du gouvernement, les revendiquent désormais comme propriété individuelle.

UNE POLITIQUE AU SERVICE DÉVELOPPEMENT CAPITALISTE

Enfin, les enjeux de développement tendent à encourager de façon tout à fait contradictoire une politique de conservation sans habitant-e-s dans certaines zones tandis que, dans d'autres, le retour à une agriculture extensive est préconisé.

Dans les deux cas, l'argument écologique est mis en avant. Ainsi, en juillet dernier, le gouvernement fédéral a signé un ordre d'expropriation de 14 000 hectares «à des fins de conservation» qui s'ajoutent aux 318 000 hectares de la réserve de Montes Azules. L'expulsion des habitant-e-s de ces terres situées, probablement par le plus grand des hasards, au cœur des territoires contrôlés par l'EZLN, a commencé dès début septembre et la résistance offerte par la population a entraîné plusieurs arrestations. En guise de relogement, les familles expulsées ont été parquées dans des locaux insalubres.

Quel avenir pour ces paysans indiens chassés de leurs terres ? Celui d'aller s'enrôler dans les plantations de palme africaine qui commencent à proliférer dans l'État du Chiapas ?

Un négoce que le gouverneur du Chiapas considère promoteur, puisqu'il vient de signer une convention pour l'extension des cultures destinées à la production d'agrocultures.

«Hier, ils venaient pour l'or, aujourd'hui, ils en veulent à nos ressources naturelles.» C'est le constat dressé en octobre dernier par les participant-e-s à la rencontre des peuples indigènes, à Vicam, dans l'État de Sonora, au Nord du Mexique.

Hier comme aujourd'hui, les paysan-ne-s et les peuples indiens continuent d'être sacrifiés sur l'autel du consumérisme des riches. Toutefois, la question de la survie du monde paysan va bien au-delà du clivage Nord-Sud.

Lors des rencontres zapatistes, Emmanuel, de l'Union paysanne du Québec, a voulu mettre l'accent sur la nécessité de combler la distance toujours plus grande entre producteurs et consommateurs en soulignant l'importance pour son organisation de compter aussi bien des paysans que des consommateurs des villes.

En effet, c'est le partage des expériences de résistance qui permettra de démasquer les véritables intérêts qui se cachent derrière les conflits artificiellement créés entre l'agriculture et une conception très citadine de la protection de l'environnement.

Hélène Roux

9. La loi pour le dialogue et la paix juste au Chiapas a été adoptée en mars 1994, à la suite des premiers dialogues entre le gouvernement et l'EZLN. Elle stipule qu'un cessez-le-feu sera respecté par les deux parties tant que les conditions du dialogue seront maintenues. Il convient néanmoins de préciser que l'existence de groupes paramilitaires n'étant pas officiellement reconnue (au contraire de l'EZLN, auquel la loi donne un statut de force belligérante), leurs actions ne sont pas prises en compte comme acte belliqueux. Ce qui explique qu'il est important pour le gouvernement que les agressions paramilitaires apparaissent comme des conflits intercommunautaires, et non comme le fait de groupes armés organisés ou constitués. Plusieurs groupes identifiés comme paramilitaires ont un statut d'ONG contribuant au développement des communautés. Certaines ont même reçu des fonds publics pour des projets, notamment Paz y Justicia et UCIAF, dans la zone nord du Chiapas.

ARGENTINE

TRANSPORTS GRATUITS

ACTION ORIGINALE MAIS ILLÉGALE, les salarié-e-s du métro de Buenos Aires ont laissé passer les usager-e-s gratuitement pour protester contre un récent accord salarial, passé dans le dos des travailleurs-euses. Metrovías, la compagnie locale, a porté plainte pénalement contre les délégués pour «action illégale». Comme en France, la «grève de la pince» est interdite en Argentine. Pour les travailleuses-euses, comme l'explique un délégué, le but était d'«éviter la grève. Nous laissons les gens passer gratis en guise de protestation. Nous ne voulions pas provoquer, nous voulions offrir le meilleur service. Il n'y a pas eu de grève de toute l'année, les gens voyagent comme du bétail». À ceux qui veulent opposer usager-e-s et salarié-e-s : «à bon entendeur»...

GRÈVE VIRTUELLE

En Italie, un syndicat a organisé une manifestation virtuelle sur le site Internet de Second Life. Le syndicat a donc formé ses membres à utiliser le jeu ! Il se félicite aussi que la grève soit anonyme ? Mais on voit mal comment une grève qui n'engage à rien pourrait forcer IBM à prendre des engagements... quoique l'entreprise pourrait peut-être leur promettre une grosse augmentation de salaire... virtuelle, bien sûr !

AIDE LES AUTRES ET LE CIEL NE T'AIDERA PAS

C'est ce que doivent se dire les habitants d'un village espagnol, après avoir vu leur prêtre se faire muter, sans aucun motif. Quand on pense que l'ecclésiastique avait pour habitude d'accueillir chez lui des immigré-e-s africain-e-s sans logement...

UNE VILLE SANS PUB, C'EST POSSIBLE

Depuis peu, la ville de São Paulo a interdit l'affichage publicitaire... «C'est une rare victoire de l'intérêt public sur l'intérêt privé, de l'ordre sur le désordre, de l'esthétique sur la laideur», a déclaré un écrivain brésilien... Tant qu'y'a de la lutte, y'a de l'espoir...

QUÉBEC

CONTRE LE PSP

LE TROISIÈME SOMMET du Partenariat pour la sécurité et la prospérité (PSP) a réuni les trois chefs d'État nord-américains (Canada, États-Unis, Mexique) et trente chefs d'entreprise à Montebello, au Québec. Mille deux cents manifestant-e-s ont fait le tour de Montebello sept heures durant pour protester contre l'engagement du Canada et du Mexique dans la soit-disant «guerre contre le terrorisme» de George Bush, l'accélération de la privatisation des services publics et le sort fait aux immigré-e-s, réfugié-e-s et personnes sans statut.



IRAK

LGBT EN DANGER

SELON LES ASSOCIATIONS qui travaillent sur les droits humains, depuis l'invasion américaine en Irak, les attaques des milices et de la police contre les homosexuels et les lesbiennes ont augmenté. Elles et eux sont désormais obligés de cacher leurs préférences sexuelles, de peur d'être pris-es pour cible par les extrémistes religieux.

Un rapport des Nations unies parle même de tribunaux religieux, par qui les personnes accusées d'être lesbiennes ou homosexuelles sont condamnées à mort et exécutées. Le gouvernement irakien dément ces informations. En octobre 2005, l'imam chiite Ali Sistani, a pourtant lancé sur son site internet une fatwa interdisant l'homosexualité, déclarant que les gays et les lesbiennes devaient être «punis, en fait, tués». «Les personnes impliquées doivent être tuées de la façon la pire et la plus dure qui soit», peut-on encore lire sur le site. Ces propos ont été retirés du site en 2006, mais la situation des gays et lesbiennes ne s'est pas améliorée.

L'association irakienne des homosexuels, lesbiennes, bisexuel-le-s et transgenres qui ont été la cible de violences et qui ont réussi à rester en vie à se cacher dans des maisons qu'elles louent à cet effet. Devant la pénurie de moyens, elle a dû fermer trois des cinq maisons qu'elle gérait jusqu'à présent. L'association britannique OutRage ! a lancé une campagne pour recueillir des fonds afin qu'Iraqi LGBT puisse continuer son action en faveur des droits humains. Pour plus d'informations, voir les sites (en anglais) :

<http://iraqilgbt.uk.blogspot.com/> et <http://www.petertatchell.net/>

IRLANDE

RÉSISTANCE AU DÉVELOPPEMENT

DANS LE COMTÉ DE MAYO, au début de la décennie, Shell prévoyait de faire passer un gazoduc par la localité de Rosspport pour transporter le gaz d'un gisement marin proche jusqu'à une future raffinerie située sur la terre ferme, le tout avec l'aval des autorités locales. Les habitant-e-s demandaient que le gaz soit raffiné au large, comme cela se fait habituellement. La population ne s'est pas laissée intimider par l'emprisonnement de cinq militants refusant le saccage des terres de Rosspport en 2005. Les prisonniers ont fini par être libérés et le projet de gazoduc à Rosspport abandonné. Mais le tuyau devra quand même passer quelque part si l'ensemble du projet n'est pas abandonné. La lutte continue donc dans la localité voisine de Bellanaboy, autour du chantier de la raffinerie. Les activistes ont réussi à bloquer les travaux pendant plus d'un an, mais l'intensification des violences policières, fin 2006, a permis leur reprise. La résistance continue quand même. Pour plus d'infos : www.corribos.com Du côté de Dublin, c'est le site de Tara qui est menacé par un projet autoroutier. Les travaux ont commencé au printemps 2007. En plus de l'environnement local, un grand nombre de sites archéologiques inestimables sont menacés. Des activistes sont sur place pour bloquer les travaux et arrêter la destruction. Le projet est également critiqué au niveau des institutions européennes.

Pour plus d'infos :

<http://tarawatch.org>

et www.savetara.com

LA TYRANNIE TECHNOLOGIQUE

CRITIQUE DE LA SOCIÉTÉ NUMÉRIQUE

Propos recueillis par **Aurélie**
Mis en forme par **Khadavali**

Vous êtes à la fois éditeurs et auteurs de La «Tyrannie technologique». Est-ce que vous pouvez nous présenter le livre ?

Cédric Biagini (CB): On travaille sur la société industrielle et la technologie depuis un moment. On a voulu traduire ça par un livre qui, en plus de nos propres écrits, contient des textes de Célia Izoard, de Pièces et main d'œuvre (PMO) et d'autres collectifs de lutte.

Guillaume Carnino (GC): Je voudrais commencer une petite précision. On rétorque souvent à ceux qui critiquent la technologie qu'ils n'y connaissent rien. Or, la plupart des gens qui ont écrit dans le livre s'y connaissent assez bien au niveau technique. Cédric et moi avons une formation d'ingénieur, les gens de PMO sont très pointus, notamment sur les nanotechnologies. L'accusation de technophobie revient souvent aussi. Cela n'a pas de sens puisqu'il n'y a pas d'humanité sans technique. Le terme de phobie sert surtout à disqualifier les critiques en leur accolant l'idée de pathologie

à décrire ce que les technologies vont produire d'ici dix ou vingt ans. **GC:** Un certain nombre de constats assez tristes peuvent être faits aujourd'hui en termes de précarité et d'appauvrissement du monde. Inutile d'imaginer des lendemains plus sombres encore pour critiquer l'état du monde actuel.

Vous vous placez donc dans une perspective historique. Quel rôle joue la technologie dans le développement du capitalisme ?

GC: Si la technique est née avec l'être humain, avec la première révolution industrielle, celle du charbon et de la vapeur, et l'apparition des usines, on assiste à l'expropriation des savoir-faire détenus par les travailleurs, qui sont accaparés par les classes dominantes. On passe progressivement d'une production artisanale plus ou moins communautaire à une production rationalisée. Les décisions sont prises par les ingénieurs des bureaux d'étude, qui organisent la production selon des critères rationnels d'efficacité.

l'humanité, les processus de production sont tellement complexes qu'on ne peut plus les améliorer sans le concours de la science. Cette tendance va s'accroître avec la troisième révolution industrielle (télématique, informatique et nucléaire) puis la quatrième, celle des NBIC (nano- et bio-technologies, technologies informatiques et cognitives).

Il faut noter que c'est au moment où l'industrie et la science sont le plus imbriquées qu'on commence à faire une distinction entre science pure et science appliquée. Et c'est au même moment qu'une idéologie progressiste extrêmement forte émerge, qui considère que l'amélioration du sort de tous passera par la science et l'industrie. Cette idéologie n'est pas du tout anodine puisqu'en France, notamment, elle permet de parler à la fois aux réactionnaires à l'ancienne, qui refusent la transformation de l'ordre social vers plus d'égalité, et aux révolutionnaires, qui veulent l'égalité absolue. L'idéologie du progrès est donc tout à fait intéressée et apparaît à une époque précise pour permettre à la bourgeoisie de légitimer sa prise en main du destin de l'humanité en rétorquant à la vieille droite religieuse que le progrès est naturel et inéluctable et aux révolutionnaires que l'industrie et la science se développent pour le bien de tous.

CB: C'est aussi le moment où le politique est accaparé par une classe de politiciens professionnels, les partis et le système politique actuel apparaissent. Cela va de pair. Au XX^e siècle, l'idéologie du progrès sera partagée par l'ensemble du corps politique, y compris à l'extrême gauche, puisqu'on a eu un parti communiste fanatiquement progressiste. Tous pensaient que

On voit des gens qui se baladent dans la rue le portable vissé à l'oreille, totalement détachés de ce qui se passe autour d'eux

psychologique. Or, notre critique de la technologie est avant tout sociale et politique.

CB: On a aussi évité le catastrophisme. Certaines industries et technologies risquent d'être catastrophiques mais on n'a pas voulu fonder notre critique là-dessus. On a préféré analyser la technique dans l'histoire, par rapport à la situation actuelle et à notre vécu. On a refusé la science-fiction ou la politique-fiction, on n'essaie pas de

Les ouvriers ne maîtrisent plus les cadences de travail. Cette rationalisation et cette dépossession sont le principe même de l'industrialisation. Il ne s'agissait pas juste d'améliorer la productivité mais aussi de rendre les gens interchangeable car, quand on n'est pas détenteur de savoir-faire, on est facilement remplaçable. Au terme des deux premières révolutions industrielles, pour la première fois dans l'histoire de

OGIQUE



l'amélioration du sort de l'humanité se ferait par le progrès des sciences et des techniques. Cette idéologie a pourtant subi des contrecoups assez violents, comme la Shoah. À un moment où l'on pensait que le progrès allait civiliser les peuples, on a le nazisme et l'assassinat de six millions de Juifs. Il y a aussi les 50 millions de morts de la Seconde Guerre mondiale, Hiroshima et Nagasaki, qui montrent que le progrès appliqué à l'armement peut mener à la destruction totale, qu'on est loin d'être sortis de la barbarie. Va-t-on pouvoir, avec le désastre écologique, faire évoluer les courants révolutionnaires vers une remise en question du progrès ? C'est un des enjeux du livre car, historiquement, l'idéologie du progrès a mené le mouvement révolutionnaire dans une direction qui n'était pas celle

de l'égalité et de l'émancipation. La politique et la forme de gouvernement importent dans une société, mais sa situation technologique et économique structure aussi énormément les rapports des gens entre eux, les rapports qu'on a à soi-même, à l'espace, au temps, à la nature, etc. Il y a eu peu de divergences sur la question des technologies. Le progrès technologique serait naturel et non questionnable. Pourtant, les nouvelles technologies restructurent nos sociétés en profondeur dans un sens qui nous semble mauvais pour l'émancipation collective, l'épanouissement et la liberté individuelle. Mais on a du mal à s'organiser contre ces évolutions que l'on n'a pas choisies, qui nous sont imposées, alors que par ailleurs les dernières élections ont montré qu'on peut mettre énormément

d'énergie dans des débats politiques relativement futiles.

Vous faites effectivement une description assez sombre de ces conséquences du progrès technologique, notamment en termes d'appauvrissement du monde, de précarisation de la société...

CB : Le déferlement technologique est intense en Occident, mais le monde entier est concerné. Beaucoup vont dire que le progrès est bénéfique pour tous. On assiste plutôt depuis un siècle, à de nombreux niveaux, à un appauvrissement total de l'humanité par l'uniformisation des manières de produire, de cultiver la terre, de s'habiller, de penser. La colonisation a ainsi eu un rôle terrible en déstructurant de nombreuses sociétés et en important le modèle occidental partout dans le monde. Les artisanats locaux, les modèles d'agriculture familiaux tendent à disparaître en rentrant dans des logiques productivistes. Internet accélère le processus d'uniformisation. On observe une standardisation des aspirations et des modes de vie. Le modèle urbain et industriel avec voiture, télévision, téléphone portable, ordinateur, etc., se répand à l'échelle mondiale. Même si une bonne partie de l'humanité reste rurale, on voit des exodes massifs et le développement de villes gigantesques avec des banlieues où les gens s'entassent dans des conditions terribles. On assiste aussi à une homogénéisation des goûts, à une uniformisation des corps, des canons de beauté, à la disparition d'espèces et à un appauvrissement écologique.

GC : Cet appauvrissement touche aussi le sens des choses. Avec les nouvelles technologies, il y a toute une idéologie selon laquelle la vitesse et l'immédiateté sont le nec plus ultra. ■■■



■■■ Cette façon de penser est complètement mortifère. Ce n'est pas dans l'immédiateté que les choses ont du sens, c'est dans la durée, quand on prend le temps de faire les choses, qu'elles prennent du sens et que l'on s'épanouit. Si on va sur une hauteur pour voir un beau paysage c'est le fait d'avoir marché des heures pour y arriver qui donne un sens à ce que l'on voit et fait qu'on l'apprécie. Si

historique les cinq ou dix ans qu'il leur a fallu ne représentent pas grand-chose. D'une certaine façon, les pionniers du Web, en le présentant comme un espace de liberté, ont préparé les discours sur lesquels de grosses entreprises s'appuient aujourd'hui, selon lesquels on pourrait tout partager sur Internet. Internet libérerait des institutions, des médias traditionnels aux mains du pouvoir,

des tâches intellectuelles. Quand les forces capitalistes ont capté les savoir-faire et les ont traduits en compétences, elles délocalisent, et des régions entières sont sinistrées. Ce mouvement se fait dans tous les sens, pas seulement au niveau Nord-Sud, mais aussi Sud-Sud. Un pays comme le Bangladesh peut à un moment récupérer les fruits de la délocalisation, en bénéficier quelque temps, avant que les activités ne soient transférées en Chine.

GC: Le rapport entre capital et travail est de plus en plus favorable au capital. Une fois les savoir-faire engrammés dans les machines, les gens sont interchangeable, y compris les cadres et les ingénieurs. Les gens n'ont plus grand-chose à monnayer pour instaurer un rapport de force. S'ils font grève, les entreprises vont voir ailleurs. Être prolétarisé, ce n'est pas seulement être déraciné, mais aussi être dépossédé de ses savoir-faire par la machine. On assiste à une prolétarianisation généralisée du monde, au niveau des savoir-faire mais aussi des savoir-être, comme savoir communiquer avec les autres ou apprécier des œuvres culturelles. On est de moins en moins en capacité de se débrouiller sans les machines. Cela génère une véritable angoisse de la déconnexion: sans Internet, sans portable, on ne peut plus parler à ses amis. Cet asservissement à la machine participe de l'appauvrissement du monde, de l'aliénation et de l'exploitation de toutes et tous.

il faut être disponible tout le temps et se tenir à jour sous peine de perdre le contact avec ses connaissances, puisque le lien passe par des prothèses technologiques

on y arrive en vingt minutes en voiture, sans se fatiguer, on ne verra pas le paysage de la même façon. Et si on voit le paysage en panorama sur Internet, ce ne sera plus du tout la même chose. En cherchant à abolir la durée, à être le plus possible dans l'immédiateté, on supprime le sens de la vie. À vouloir tout raccourcir, aller toujours plus vite, être dans l'immédiateté totale, au bout du compte, on n'aboutit qu'à la mort.

Dans le livre, vous refusez de faire une distinction entre d'anciennes technologies «nuisibles» et les nouvelles technologies «forcément intéressantes».

CB: Nous ne pensons pas qu'il y ait, d'un côté, de vieilles technologies néfastes et polluantes et, de l'autre, de nouvelles technologies qui ne le seraient pas. Il y a un discours techniciste selon lequel il y a eu des technologies destructrices pour l'homme et la nature, mais qui dit qu'aujourd'hui elles nous protègent et nous libèrent des contingences de l'espace, du temps, de la rencontre avec les autres, qui comporte toujours un risque. Nous pensons au contraire qu'il y a une continuité entre la société industrielle et la société numérique. Le capitalisme se restructure autour du numérique. Si, dans les années 1990, on a pu imaginer qu'Internet allait permettre de créer des espaces libérés, je pense que, dix ans après, tout le monde peut voir qu'il n'en est rien. Certains militants ont peut-être eu de l'avance sur les forces capitalistes qui ont été relativement longues à investir cet espace, bien qu'à l'échelle

tandis qu'Internet serait aux mains du peuple.

Pour nous, les nouvelles technologies modifient la société et la manière de vivre de façon problématique. Avec Internet et la téléphonie mobile, il faut être disponible tout le temps et se tenir à jour sous peine de se trouver déconnecté, de perdre le contact avec ses connaissances, de ne plus pouvoir se mettre en lien avec de nouvelles personnes, puisque le lien passe par des prothèses technologiques. Les gens doivent sans arrêt renouveler leur matériel et leurs connaissances. On retrouve ce phénomène dans le monde du travail, les gens vont être de plus en plus amenés à changer d'emploi au cours de leur vie et à renouveler leurs connaissances. Pour certains, c'est très difficile, mais ils n'ont pas le choix, sinon c'est la dégringolade sociale immédiate. Un climat d'instabilité générale s'installe: les contrats sont précarisés, les gens savent qu'ils peuvent sauter à tout moment, la souffrance au travail est de plus en plus visible. Les savoir-faire acquis par l'expérience sont de moins en moins considérés. Les patrons demandent juste des compétences, c'est-à-dire une capacité à reproduire des opérations, éventuellement à réfléchir un peu, mais rien qui traduise une expérience. Tout le système technologique post-industriel repose là-dessus. Les travailleurs, les entreprises, les zones géographiques sont mis en concurrence permanente à l'échelle mondiale car l'uniformisation des façons de faire et de penser permet de transférer facilement ailleurs des opérations effectuées ici, y compris

Vous abordez aussi la question de la réduction de l'homme à un rôle de consommateur, de la séparation entre consommation et production...

CB: Une des grandes forces des capitalistes ces trente dernières années a été d'éviter les questionnements sur la production et le travail, de réduire l'humain à sa dimension de consommateur. Les mutations technologiques ne sont analysées que sous l'angle de ce qu'un consommateur peut en tirer. En même temps, on connaît une grosse crise du travail. Ces phénomènes sont liés. Celui qui fait des petites économies en allant au supermarché précarise l'autre et pourrait de la même façon se retrouver précarisé dans son travail. Une des forces du système est d'être parvenu à ce que les gens n'arrivent plus à voir ça. Un des enjeux est donc de repenser la question du travail et de la

production, qui peut paraître éloignée de la question technologique, mais qui y est étroitement liée. Une erreur des critiques «artistes» qui se sont pas mal développées après Mai 68 a été de s'éloigner de la critique sociale en dénigrant le prolo. Et ceux qui s'intéressaient aux questions sociales ont souvent eu tendance à négliger la question technologique, en résumant tout à une question économique et sociale de rapport de force avec le patronat. Il est important aujourd'hui de réunifier les critiques sociales et «artiste».

GC: Séparer production et consommation est d'autant plus une force du capitalisme que ça prive les individus de toute maîtrise de leur vie. Quand la production se fait à des milliers de kilomètres, on peut bien critiquer

ne rapprochent pas les gens mais les éloignent. Les gens peuvent être connectés en permanence à l'autre bout du monde mais ne vivent plus avec leurs voisins. C'est le syndrome du portable: on voit des gens qui se baladent dans la rue le portable vissé à l'oreille, totalement détachés de ce qui se passe autour d'eux, qui ne sont manifestement plus dans l'espace public. On voit ça quotidiennement, c'est un modèle de société vers lequel on va, qui est bien représenté politiquement par les libéraux qui essaient de briser tout ce qui pouvait créer des solidarités, aussi incomplètes et limitées soient-elles, comme les retraites, la sécurité sociale, etc.

GC: On peut aussi voir ça sous l'angle de l'impuissance et de la toute-puissance. Google Earth, les webcams,

logies est longtemps restée marginale. On sent un retour de ces critiques. Cela peut prendre la forme d'un refus individuel de certaines technologies, comme le portable ou Internet. Nous nous plaçons plutôt dans une perspective politique et collective, car les problèmes touchent l'ensemble de la société. Même si on n'est pas connecté chez soi, on est obligé d'aller au rythme de la société. La question est politique, sociale et collective, donc les réponses doivent l'être aussi. À côté d'une critique directe et radicale de la technologie, comme celle du groupe Oblomoff², il y a des critiques indirectes de la technologie, des gens qui ne vont pas forcément formuler les choses de la même manière mais qui posent des questions intéressantes. Par exemple, les luttes contre

A LIRE



La Tyrannie technologique
Cédric Biagini,
Guillaume Carnino,
Célia Izoard,
Pièces et main-d'œuvre
L'échappée, 2007



Microsoft ou Nike, si personne d'autre ne produit de chaussures ou d'ordinateurs, on ne pourra pas y changer quoi que ce soit et on restera dépendants de ces multinationales. Il est donc crucial de critiquer la séparation entre production et consommation et de rechercher quelque chose de plus humain et direct dans les relations entre producteurs et consommateurs. Des tentatives vont dans ce sens, comme les Amap¹.

Vous parlez d'une fin du politique induite par les nouvelles technologies, qui dépossèdent l'homme de sa vie.

CB: En tant que libertaires, on a envie de défendre un certain modèle de société. Mais il faut qu'il soit encore possible que des gens de toutes conditions, d'âges différents, avec des intérêts parfois divergents, puissent faire preuve de solidarité. Cette possibilité est mise en danger par le portable et Internet. Nous pensons que ces technologies

etc., donnent l'impression de pouvoir tout voir, partout, tout le temps. L'être humain isolé fantasme sa toute-puissance grâce aux nouvelles technologies. Mais quand il se retrouve face à un conflit, au réel qui lui échappe, il trouve ça injuste et en appelle à la puissance de l'État. Au moment où l'on fantasme sa toute-puissance, on est dans l'impuissance la plus totale. Vivre ensemble dans un espace social, c'est être avec des gens avec qui on n'a pas forcément choisi d'être, régler des conflictualités, mais aussi développer des amitiés. Dans un monde où il n'y a de rencontre que choisie, le politique est dissous, il n'y a plus que des communautés éparpillées sans lien entre elles.

Est-ce que vous pouvez parler un peu de la place des critiques de la technologie dans les luttes ?

CB: Malgré des penseurs très intéressants comme Jacques Ellul ou Bernard Charbonneau, la critique des techno-

les OGM ou le nucléaire, ou le courant de la décroissance, toute une série de gens, de collectifs, de journaux. À nous de débattre avec elles et eux, de les amener à relier leurs combats à une réflexion plus globale sur les technologies. Il y a des choses qui s'organisent aujourd'hui et on a envie d'y participer le plus possible. ■

1. Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne.
2. Voir article p. 12.

Le portable est partout et en plus on en crève

LA POPULATION est couverte à 98% et le territoire couvert à 89%. Il y avait en 2003, 33,9 millions de lignes de téléphones fixes et 41,6 millions de téléphones portables.

Une étude pour la Revue d'Epidémiologie et de Santé publique confirme le risque de développer une tumeur cérébrale ou acoustique après dix années d'utilisation d'un téléphone portable. Les co-auteur-e-s indiquent: «il y a une tendance générale à un risque accru de gliome* chez les plus gros utilisateurs [...]».

* Variété de tumeur issue du tissu nerveux.

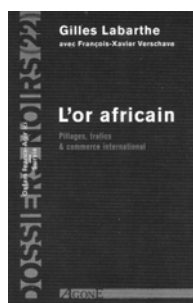
NOUVEAUTÉS



Ken Knabb
Sulliver,
2007, 406 p.

SECRETS PUBLICS ESCARMOUCHES CHOISIES

NÉ EN 1945, Ken Knabb grandit dans le Missouri où il vit les derniers moments de la vie provinciale, avant la télévision et la banlieue artificielle. D'une grande curiosité intellectuelle, il rompt pourtant avec ce milieu comme nombre d'enfants des classes moyennes de sa génération. Il s'installe à Berkeley et traverse l'histoire de la « nouvelle gauche » et de la contre-culture des années soixante dont il perçoit vite les limites et devient anarchiste, puis situationniste. On lui doit la traduction en anglais des films de Guy Debord et une anthologie de la revue « Internationale situationniste ». Composé de textes divers (tracts, brochures, BD détournés), dont son autobiographie « Confessions d'un ennemi débonnaire de l'État », ce livre écrit dans une langue claire et non dénuée d'humour tranche avec nombre d'écrits pro-situs et constitue une introduction passionnante aux débats de l'Amérique contestataire des quatre dernières décennies.



Gilles Labarthe
(avec François-
Xavier Verschave)
Agone, coll.
Dossiers noirs,
2007, 222 p.

L'OR AFRICAIN PILLAGE, TRAFICS & COMMERCE INTERNATIONAL

COMMENT le continent africain si riche en matières premières peut-il continuer à s'enfoncer dans la pauvreté ? En dehors des sinistres billevesées du discours de Dakar de notre omniprésident, la réponse vient d'elle-même : c'est que ces richesses ne profitent pas à ceux qui les extraient de leur sol ! À travers l'exemple de l'or, ce dossier de l'association Survie démontre comment quelques firmes multinationales exploitent 80 % des gisements africains en lien avec des trafiquants d'armes, quelques dirigeants occidentaux et le lobby nucléaire au détriment des populations locales : celles-ci sont soumises à une pollution catastrophique et voient leur cadre de vie bouleversé tandis que les travailleurs locaux des entreprises minières sont en butte à la répression antisyndicale et à l'absence de normes de sécurité.

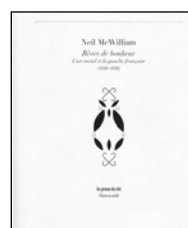


Sergi Rosés Cordovilla
Acratie, 2007, 196 p.

LE MIL UNE HISTOIRE POLITIQUE

DANS LA mémoire des luttes, le MIL a fait l'objet d'une mythologie folklorique avant d'être récupéré et mythifié par l'industrie culturelle espagnole avec le film « Salvador » de Manuel Hueriga et le livre de Joaquim Roglan, Oriol Solé, et Che català.

Adoptant une démarche historique, l'auteur relate l'itinéraire du groupe jusqu'à son autodissolution. Au plus près des textes et des documents d'époque, il les confronte aux témoignages des survivants afin de restituer le contexte et les débats d'un temps où la révolution semblait à portée de main et le vieux monde à bout de souffle. Il précise les positions de chacun, dévoilant des événements ou des influences méconnus et fait un sort à des reconstructions fallacieuses, notamment en ce qui concerne l'anti-franquisme d'un groupe avant tout anti-capitaliste ou de son « anarchisme » alors qu'il s'inscrivait dans la redécouverte d'un marxisme révolutionnaire hétérodoxe.



Neil McWilliam,
les Presses du réel,
coll. Œuvres en
sociétés, 2007, 496 p.

RÊVES DE BONHEUR L'ART SOCIAL ET LA GAUCHE FRANÇAISE 1830-1850

DANS CE premier ouvrage d'une collection consacrée aux rapports entre art et société (un titre sur l'exil américain des surréalistes et un autre sur l'Internationale situationniste suivront), l'auteur présente les théories et les systèmes élaborés par le saint-simonisme, le fouriérisme, le républicanisme et le socialisme chrétien dans le contexte de la France post-révolutionnaire avec des auteurs comme Saint-Simon, Philippe Buchez ou Pierre Leroux. Mettant en avant l'idée d'un art social, l'auteur le place au centre de leurs démarches et souligne que, s'ils échouent à le mettre en pratique, c'est surtout faute d'avoir rompu avec le discours dominant et de trouver des liens effectifs avec une classe ouvrière réelle délaissée.



Mike Davis
Les Prairies ordinaires,
2007, 96 p.

LE STADE DUBAÏ DU CAPITALISME

Le plus haut gratte ciel, le plus grand centre commercial, le plus gigantesque parc d'attraction, l'hôtel le plus étoilé, la ville la plus technologisée, l'exploitation la plus sauvage, l'abrutissement le plus total, le plus terrible cauchemar climatisé... Bienvenue à Dubaï ! Cet émirat arabe, brillamment décrit par Mike Davis, auteur notamment de « City of Quartz », dépasse tout ce qu'on peut imaginer. L'hypercapitalisme mondialisé a produit un « non-lieu » entièrement dédié aux affaires et au jeu, au business et au consumérisme. On sort de ce voyage étourdi et avec une irrésistible envie de détruire ce « paradis » des temps modernes.

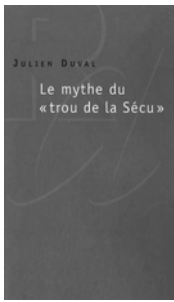
REVUE

SILENCE ÉCOLOGIE, ALTERNATIVES, NON-VIOLENCE N° 351, 48 P., NOVEMBRE 2007

Le mensuel SILENCE fête avec ce numéro ses 25 ans. Plein d'informations comme à l'habitude, pas seulement sur l'écologie (agriculture, énergie, ...) mais aussi plus largement sur le féminisme, l'antipub, l'antimilitarisme, les nouvelles technologies, etc. Divers courants « écolos » sont représentés dans ces pages. Il en ressort parfois des réflexions quelque peu surprenantes, mais le journal devient aussi un véritable lieu de débat écrit, tant sur les analyses politiques que les alternatives. De temps à autre un numéro spécial « région » donne des infos sur les groupes politiques et les alternatives développées localement qui correspondent à « l'esprit Silence ».

Silence 9 rue Dumengès 69317 Lyon cedex 04

INCONTOURNABLE



Julien Duval
Raison d'agir
144 p

LE MYTHE DU «TROU DE LA SÉCU»

DEPUIS des décennies, on vous le répète c'est «une faillite annoncée», «un échec», «11,6 milliard d'euros», «une note qui pèse sur le coût du travail.» Ce n'est pas de d'idéologie c'est de la finance. On ne discute pas, on calcule. Mais si ce trou n'avait pas vraiment d'existence? La santé d'une population se gère différemment d'une entreprise. Après tout, il suffirait de revoir à la hausse les dépenses, et de financer suffisamment. Coïncidence? Dès le début des années 80, les idéologues libéraux (relayé par les médias) s'essient pour passer d'une économie interventionniste keynésienne (forcément obsolète) pour aller vers une logique libérale. Ce «trou de la Sécu» arrive comme une arme pour mieux privatiser l'assurance santé.



Julie de Dardel
Antipodes,
coll. «Histoire»,
2007, 160 p.

RÉVOLUTION SEXUELLE ET MOUVEMENT DE LIBÉRATION DES FEMMES À GENÈVE (1970-1977)

DANS CE COURT ouvrage, l'auteure interroge les liens entre la deuxième vague féministe, les mouvements de 1968, et la notion de «révolution sexuelle» en étudiant plus particulièrement l'émergence du MLF à Genève dans les années 70. Loin de découler de Mai 68, les mouvements féministes radicaux qui suivirent, tout en s'inspirant d'auteurs comme Reich et Marcuse, critiquent la vision et les pratiques de la «nouvelle gauche» concernant les rapports entre hommes et femmes. Révolutionnaires et anti-autoritaires, ces féministes, en mettant les questions de sexualité et de réappropriation du corps au centre de leur réflexion, prônent la libération des femmes et l'abolition du patriarcat. Le récit enthousiasmant des premières années du MLF à Genève décrit une lutte radicale ancrée dans le quotidien, à travers des modes d'actions originaux.



Herbert Marcuse
Hornisphères,
2007, 96 p.

LE PROBLÈME DU CHANGEMENT SOCIAL DANS LA SOCIÉTÉ TECHNOLOGIQUE, SUIVI DE MARXISME ET FÉMINISME

PUISQUE la dépossession (de son travail, de son plaisir devenu loisirs, de ses affects, bref, de tout l'être de l'humain) est au cœur du fonctionnement de la société industrielle avancée, jusqu'ou celle-ci implique-t-elle l'impossibilité de se révolter contre l'asservissement qu'elle provoque? Telle est la question cruciale posée et décortiquée avec attention et méticulosité par l'incontournable auteur de «L'Homme unidimensionnel» et d'«Éros et civilisation». Un petit opus, inédit en français, dont les implications sont fondamentales à l'heure du tout numérique, des blogs et de la biométrie. On prendra aussi plaisir à lire le texte adjoint et intéressant en son temps, «Marxisme et féminisme».



LES DAMNÉS DE LA TERRE

Franz Fanon • 2004 (1^{ère} éd. 1961) • La Découverte • 312 p.

Publié en 1961, à une époque où la violence coloniale se déchaîne avec la guerre d'Algérie, et saisi à de nombreuses reprises lors de sa parution aux Éditions Maspéro notamment pour avoir dénoncé la torture, «Les Damnés de la terre» a servi d'inspiration et de référence à des générations de militants anticolonialistes. Déjà connu et reconnu depuis 1959 avec son ouvrage «L'An V de la République algérienne»,

très lu dans l'extrême gauche française et très influent notamment auprès des organisations noires américaines, Franz Fanon livre avec cet essai une analyse du traumatisme du colonisé dans le cadre du système colonial. Il dresse un projet utopique d'un tiers-monde révolutionnaire par une analyse marxiste remodelée des sociétés colonisées et de leur processus historique de libération. Fanon y expose également le concept d'aliénation des colonisés qui n'ont d'autre choix que de retourner la violence de leurs bourreaux (les colons) contre eux-mêmes. Les Damnés de la terre est une œuvre capitale et le testament politique de Franz Fanon qui mourra quelques mois après sa parution à l'âge de 36 ans.

NOUVEAUTÉS

LA VIE DES FORÇATS

Eugène Dieudonné, Libertalia, 2007, 212 p.

DIEUDONNÉ fut un bagnard célèbre à double titre : parce qu'il fut accusé d'avoir participé à un coup sanglant de la Bande à Bonnot et parce qu'une fois en Guyane, le reporter Albert Londres plaïda en sa faveur et raconta son évasion. Il revint en France en 1927 et rédigea ce livre. Plutôt que d'écrire un récit de ses aventures, il a préféré raconter la vie au bagne et montrer toute l'horreur de cette mort lente. Les éditions Libertalia ne se sont pas contentées de rééditer ce texte, une préface de Jean-Marc Rouillon, une postface biographique et des dessins de Thierry Guitard viennent le compléter. Encore un beau travail d'édition!

L'ANTIMONDIALISATION HISTOIRE MÉCONNUE D'UNE NÉBULEUSE

Jean Jacob, Berg International, 248 p., 2006

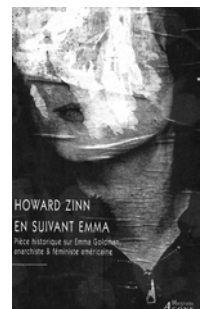
CE LIVRE est une description et une analyse de la nébuleuse antimondialiste au niveau international et franco-français. Jean Jacob met en lumière les concepts antimondialistes qui peuvent être et sont repris par la «nouvelle» droite : la communauté, la biorégion... Mais l'auteur dit clairement qu'on ne peut pas assimiler les antimondialistes à l'extrême droite. Par contre un aspect disons «passéiste» (notamment par rapport à la religion) est parfois présent et trop souvent ignoré par les altermondialistes français. L'auteur analyse les positions de certains membres de l'IFG, dont certains font de fortes critiques de la technoscience (Vandana Siva, Kirkpatrick Sale, Jeremy Rifkin...). L'auteur insiste également sur les liens originels d'une partie de l'antimondialisation avec l'écologie profonde.

LITTÉRATURE

EN ATTENDANT EMMA PIÈCE HISTORIQUE SUR EMMA GOLDMAN, ANARCHISTE & FÉMINISTE AMÉRICAINE

Howard Zinn, Agone, 2007, 172 p.

BELLE INITIATIVE que cette traduction d'une courte pièce en deux actes accompagnée d'un solide avant-propos et d'annexes sur des faits historiques relatés dans l'ouvrage. Cela permet de ressentir aisément l'atmosphère de l'époque et de (re)découvrir une protagoniste de premier plan. En suivant les pérégrinations d'Emma nous rencontrons des actrices et acteurs du mouvement révolutionnaire étasunien, new-yorkais en particulier. Les questions du féminisme, de l'amour libre, de la famille, de l'antimilitarisme, de la violence... et de l'exploitation capitaliste en général sont posées de façon vivante par les protagonistes. La force de leur engagement pour une vie libre sans hiérarchie est assez impressionnante.





MARC HAVET TUE...

MARC HAVET fait de la chanson française. Un piano et de belles paroles. Jusque-là, rien d'anormal. Mais le mieux reste d'aller le voir dans le «XIV^e», à Paris, au Magique. Martine est au comptoir d'un bistrot comme on n'en fait plus et, au fond, les escaliers vous conduisent à la cave. Vingt places maximum, et un piano à queue qui occupe la moitié de la pièce. Marc Havet maîtrise tout... jusqu'à l'éclairage, en jouant, entre chaque chanson, avec trois loupottes. Ce n'est pas de la chanson militante avec des slogans pour refrain, mais de la chanson poétique qui appuie sur les contradictions, les paradoxes... «Fumer tue, manger tue, conduire tue... Vivre tue», on apprend que «la terre est ronde/Elle arrê't pas d' trinquer/Ça commence vraiment à la saouler/Tout c' qu'on lui fait avaler»: La sociale est toujours d'actualité: «Les pauvres s'abrutissent/Dans la télévision/Les riches eux réfléchissent/ Devant une émission». Des questions se posent: «Entre deux guerres que faire/Entre deux pour tuer le temps». La bourgeoisie en prend un coup: «Tournent les affaires/Et valsent les salaires/Chacun bientôt/Risque de valser/Et ne sait plus trop/Sur quel pied danser» ... Et les sportifs entrent en scène: «À mon insu de mon plein gré, j'ai commencé à pédaler sur la petite reine de mon enfance»... Enfin, Marc Havet reste sur la brèche: «Adieu ma petite maman je vais mourir/Je suis qu'un enfant j'aurais pas dû m'enfuir», qui reprend la lettre de Guy Môquet et l'histoire de ce gamin qui, cet été, fuyant la police, a sauté par la fenêtre. Caro & Gildas

Tous les vendredis et samedis
à 22 heures, Au Magique,
42 rue de Gergovie, Paris XIV^e

ENTRETIEN AVEC APO33

APO33 est un laboratoire artistique et technologique transdisciplinaire qui développe divers projets collectifs alliant recherche, expérimentation et intervention dans l'espace social. Dans la continuité des dynamiques du logiciel libre, APO33 se construit comme un espace modulaire explorant de nouveaux modes de production et de diffusion artistiques et créatifs. Au travers d'ateliers, de séminaires, de créations, etc., APO33 interroge les transformations actuelles des pratiques artistiques et culturelles. Ce questionnement conduit APO33 à travailler aux marges du champ culturel, explorant les rencontres possibles entre création et autres pratiques sociales (activisme politique, sciences dures et sciences humaines, etc.).

Comment et avec qui mettez-vous en œuvre des projets ?

Cela dépend des propositions que l'on nous fait, de la manière dont nous pouvons les mettre en œuvre et de la façon dont elles interrogent notre propre quotidien.

Il peut s'agir aussi bien de projets concernant des espaces privés, virtuels, institutionnels, que totalement ouverts : la rue, des espaces de vie collectifs.

APO33 est une plate-forme à géométrie variable. Des réseaux créatifs, politiques, etc., viennent se greffer en fonction des projets. Nous essayons de croiser les connaissances des participants et celles de personnes extérieures, qui interrogent ensuite le projet lui-même, ne serait-ce que par leur présence.

Comment votre démarche artistique prend-elle en compte la réappropriation des technologies de l'information et de la communication ?

La technologie régit notre monde, d'autant plus dans un environnement urbain. Nous l'avons créée, elle nous compose et nous recompose maintenant en fonction de nouveaux paramètres liés à ses mutations et aux nôtres.

La machine n'est ni libération, ni prison : elle contient autant de potentiels positifs que négatifs. Éviter le sujet revient à s'exclure du monde dans lequel nous vivons. Soyons actifs dans le processus... Notre position sur la technologie est loin d'être arrêtée, mais n'en faisons pas un ennemi. La création n'est pas contrainte par une technologie, c'est un mystère que nous avons nommé !

Comment arrivez-vous à inscrire vos projets artistiques et vos recherches dans l'espace social ?

Cela passe aussi bien par des rencontres, par la confrontation de milieux sans aucun rapport ou d'espaces qui ne sont pas prévus pour accueillir de telles activités.

L'espace social est un champ d'expérimentation pour le politique ou l'artistique. Nous oscillons entre des espaces protégés et des espaces publics où tout est possible. Nous ne sommes pas dans une optique de laboratoire scientifique, ni d'artistes passant de l'atelier à la galerie. Nous tentons de mouvoir les processus, les formes et les questionnements au-delà de la place qu'on leur a assignée !

Quand nous intervenons dans un lieu, des interactions s'opèrent aussitôt, une situation est modifiée. Nos gestes se nourrissent de la rencontre. Les réactions en retour ne nous parviennent pas forcément directement, ni ne sont perceptibles dans l'instant. Nos actions ne sont pas séparées de l'espace physique, social, et de sa dynamique... elles contribuent à amplifier, révéler des aspects de cette masse mouvante, lui donner d'autres formes. La réception de nos actions est donc multiple, de l'envie de participer au rejet total. Cela interpelle. Nos tentatives d'expérimentation de nos propres vies peuvent devenir des propositions d'échanges, ou être perçues comme abstraites, trop radicales. Il n'y a pas d'exclusivité dans notre position, de même dans les retours.

Propos recueillis par Yann

<http://www.apo33.org/>

RETOUR SUR...



LA MUSE ROUGE

CETTE SOCIÉTÉ chantante née en 1901 et disparue en 1939 s'appelait au départ «groupe des poètes et chansonniers révolutionnaires». Elle prit le nom de La Muse Rouge, titre d'une chanson du Père Lapurge¹. Ses membres sont des travailleurs manuels socialistes ou libertaires, avant tout pacifistes, et des artistes comme Charles d'Avray² et Etienne Bizeau. Parmi eux, on compte des femmes (Germaine Sillon, Madeleine Greynal, Maud Geor...). La Muse Rouge, c'est d'abord une goguette, où l'on entonne le répertoire prolétarien, antimilitariste, et des refrains liés à l'actualité sociale signés par les membres du groupe mais aussi Sébastien Faure, Gaston Couté. La Muse Rouge tient aussi une librairie, édite des chansons et participe à des fêtes populaires et des manifestations de solidarité. Pendant la Boucherie de 14-18, les opinions pacifistes étant jugées «défaitistes», elle devient presque clandestine. A l'entre-deux guerres, le groupe connaît un véritable rayonnement : il est rejoint par des artistes comme Noël-Noël et Pierre Dac. Débute alors la parution de «La Muse Rouge», «revue de propagande révolutionnaire par les arts», et du recueil Nos Chansons. A la fin des années vingt, le groupe s'affaiblit sur le plan humain et financier. Parce qu'elle refuse d'adhérer à la Fédération du théâtre ouvrier de France, le PCF considère que la Muse Rouge se place en dehors du «mouvement culturel de lutte des classes» et la met à l'index. A cette lourde sanction s'ajoutent l'apparition de chorales concurrentes, moins politiques, et une désaffection générale du répertoire pacifiste. La Seconde Guerre portera un coup fatal à La Muse Rouge. Ce chapitre important de la culture révolutionnaire pourrait encore nourrir la résistance du XXI^e siècle car, comme l'écrivait Flesky du Rieux, «il faut des refrains à ceux qui souffrent, pour empêcher les défaillances ou pour adoucir leurs épreuves : la chanson est le tonique des gueux.» Leila

1. De son vrai nom Constant Marie.

2. L'auteur du célèbre Triomphe de l'anarchie.

À LIRE

Autour de la Muse rouge, de Robert Brécy, éd. Christian Pirot (1998).

LA VILLE À L'ÉCRAN

POURTANT OMNIPRÉSENTE dans le monde d'aujourd'hui, la ville n'est pas souvent représentée pour elle-même au cinéma. Elle apparaît dans une grande majorité de films en imprégnant l'atmosphère et l'ambiance, avec ses codes et ses rites, ses histoires et ses mythes, inhérents à chaque ville. S'il est pourtant possible de s'en repaître ici ou là, ce n'est pas souvent le véritable sujet du film : la représentation cinématographique de tels lieux politiques met de fait fréquemment de côté la critique sociale et la réalité du phénomène d'urbanisation. La ville n'est quasiment jamais dépeinte comme l'agora qu'elle est, comme le symptôme de l'occidentalisation ou de l'injustice sociale qu'elle véhicule.



ALLEMAGNE ANNÉE ZÉRO

Film italien de Roberto Rossellini, 1947, 100 min

Dans un Berlin dévasté, une famille tente de survivre au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Edmund, jeune garçon en quête de nourriture ou de travail, marche sans but précis... il erre dans un champ de ruines gigantesque où, malgré la renaissance qui s'impose après la destruction, la connerie de l'homme n'a pas fini de faire des siennes. Avec un des films phares du néoréalisme, Rossellini lie dramatiquement l'urbain et l'humain en décrivant la ville comme un symptôme de l'horreur sociale.



STEP ACROSS THE BORDER

Documentaire allemand de Nicolas Humbert et Werner Penzel, 1990, 90 min

Ce documentaire expérimental est à la (dé)mesure de son sujet, en l'occurrence une certaine contre-culture musicale new-yorkaise. Au travers d'un de ses acteurs, le guitariste Fred Frith, et de ses multiples projets expérimentaux, le film parcourt la ville, offrant des petits instantanés mémorables de la vie de la rue, véritables pauses poétiques urbaines, visuelles et sonores.



LA VILLE EST TRANQUILLE

Film français de Robert Guédiguian, 2000, 133 min

La ville de Marseille est le terreau des films de Guédiguian, il ne l'a pourtant que rarement montrée aussi sombre que dans ce film. Le titre, trompeur, ne laisse pas présager qu'il s'agit d'une chronique du désastre social actuel, un film noir où il est certes question de drogué-e-s et de tueur à gage, mais sur fond de lutte de classe, pour une fois. Au travers d'itinéraires qui finiront par se croiser, Guédiguian dresse un portrait de Marseille cru, acerbe, violent et tranquille, lent et lourd.



EN CONSTRUCCIÓN

Documentaire espagnol de José Luis Guerín, 2001, 125 min

Moment rarement imprimé sur pellicule : la mutation dans une ville, ici Barcelone, d'un quartier populaire, voire mal famé, le Barrio Chino, en quartier propre pour nouveaux riches. Si la gentrification n'est pas présente à l'écran, c'est non seulement parce que c'est un sujet dérangeant, mais aussi parce qu'il s'étale sur des mois, voire des années. C'est là le mérite de José Luis Guerín : il a saisi sur le vif l'ouvrier ou les jeunes amoureux, les futurs propriétaires ou le vieux marin, témoins et/ou acteurs-trices de la disparition forcée d'une culture, sur une période de dix-huit mois, embusqué en plans fixes d'une beauté à couper le souffle.

DE METROPOLIS À BLADE RUNNER, L'IMAGINAIRE FUTURISTE EN QUESTION

LOS ANGELES, 2019. L'immense pyramide qui domine la ville laisse entrevoir depuis son sommet un paysage dévasté, mélange d'immeubles délabrés et de buildings high-tech. La plèbe cosmopolite grouille dans les bas-fonds de la cité, les classes aisées se sont réfugiées dans des pavillons off world. La vision futuriste que nous propose Ridley Scott en 1982 n'est pas nouvelle. Elle se nourrit largement de la Metropolis de Fritz Lang et vient grossir les rangs cinématographiques des cités du futur. De Blade Runner à Total Recall, de THX 1138 à Land of The Dead, un

aperçu de l'urbanisme de demain fait d'ultraviolence, de technologies sécuritaires et de ségrégation sociale. Des projections devenues un lieu-commun de l'imaginaire science-fictionnel, aujourd'hui questionnées par Mike Davis. Selon lui, l'amplification opérée par Scott n'est pas pertinente. Lui préfère pousser à leur terme les logiques urbaines d'aujourd'hui, et déconstruire les paysages fantasmatiques pour dresser le portrait d'une ville dont le présent dévasté dépasse déjà l'horreur de Blade Runner.

